

**ZEPPPO**

**Écris-moi  
une histoire  
de cul**





**ZEPP0**

**Écris-moi  
une histoire  
de cul**

J'adresse ici un grand remerciement à ceux et celles qui m'ont fait confiance pour attiser leurs envies, ainsi qu'aux différentes personnes qui ont su et savent attiser les miennes...

**Couverture et texte :**

**@Zeppo, tous droits réservés**

# Table des matières

<i>Pas à pas vers les plaisirs</i> .....	5
<i>La polissonne</i> .....	15
<i>Sandrine</i> .....	46
<i>Interne en urgence</i> .....	59
<i>Un cul en dépôt</i> .....	74
<i>Meili</i> .....	96
<i>Captura-nna</i> .....	127
<i>Sexer Party</i> .....	149
<i>Rencontre au sommet</i> .....	163



## *Pas à pas vers les plaisirs*

*Cette nouvelle est le fruit d'une rencontre avec un couple québécois sur le réseau Mewe. Leur complicité m'a touché et je n'ai pas pu m'empêcher de le leur montrer en écrivant une petite histoire, inspirée d'une photo qu'ils avaient partagé sur leur mur, où l'on voyait madame s'exhiber sur le pas d'un balcon qui donnait sur la rue.*

— Je crois que je vais plutôt rester là.

Claudia était allongée sur le canapé, un livre dans les mains. Sa fine robe bleu azur était remontée légèrement et laissait entrevoir la base de ses fesses. Thomas hésita un instant. Rester avec elle et profiter de ce corps ? Ou bien se faire cette balade ? Il avait plu presque toute la journée et ils étaient restés coincés dans cet appartement loué pour la semaine. Il s'était déjà goinfré plusieurs fois des courbes de son amour, alors il décida d'aller se promener, profiter que la pluie venait de cesser. Et Claudia semblait prise par l'intrigue de son livre.

— Je serai toujours là quand tu reviendras, chéri. Et mon corps n'aura pas changé, rajouta-t-elle en ricanant, voyant le regard de son mari sur la base de sa robe.

Thomas rit à son tour et se pencha pour l'embrasser. Dès que sa bouche touchait la sienne, que son odeur l'envahissait, il sentait son cœur battre plus fort, tout son corps se réchauffer. Il partit avec un sourire aux lèvres, devinant déjà quel genre d'accueil sa belle Claudia lui réserverait à son retour.

Claudia, elle, replongea dans son livre pendant un bon moment. Après la pluie battante, la vie semblait reprendre ses droits dehors. Elle posa l'ouvrage sur la table basse et se posta devant la baie vitrée, qui donnait sur un petit balcon. L'appartement donnait sur un petit parc, avec des jeux pour enfants et quelques tables de pique-nique. Mais aujourd'hui il n'y avait personne. Quelle tristesse, se dit-elle. Eux qui avaient prévu de partir toute la journée dans les sentiers de randonnée. Thomas aurait pris son appareil photo et elle aurait joué les modèles comme bien souvent. Peut-être même auraient-ils baisé en plein air, trouvant un joli spot un peu à l'abri des regards... Mais pas trop non plus, au cas où d'autres marcheurs seraient passés par là.

Claudia aimait ça, être vue. Être regardée, même. Scrutée, déshabillée du regard d'inconnus et d'inconnues. Cet élément déclencheur, elle s'en souvenait comme si c'était hier. À cheval sur Thomas qui la doigtait dans un Ikea. Il s'était arrêté d'un coup et lui avait jeté un regard appuyé vers l'entrée du petit lieu où ils avaient trouvé refuge. Un homme se trouvait là, de dos. Elle se souvenait parfaitement cette envie qu'elle avait senti monter en elle : qu'il se retourne et la voit dans cette position à la fois embarrassante et excitante.

Cette envie était partagée et depuis, elle aimait jouer les modèles pour son mari, tout en sachant que son corps ferait bander et gicler peut-être des centaines d'hommes sur internet, et même sûrement des femmes. Ses pensées voguaient vers le temps passé, ce chemin parcouru ensemble, découvrant et assumant leurs plaisirs de plus en plus variés.

Claudia poussa un léger soupir, un sourire dessiné sur ses fines lèvres. Elle était heureuse. Grâce à lui. Elle regardait un nuage d'oiseaux, qui reprenaient leur vol comme pour fêter le futur rayon de soleil qui promettait d'arriver derrière les derniers nuages balayés par le vent qui, lui aussi, avait perdu en puissance. De tout temps, les hommes et les femmes avaient pensé que la vraie liberté était celle qu'avaient les oiseaux à voler. Aujourd'hui, elle se sentait pourtant aussi libre qu'eux.

Claudia sourit de plus belle. Penser à son homme la rendait souvent moite. Peut-être pourrait-elle faire en sorte d'être prête à être prise dès qu'il rentrerait. Elle savait que la voir nue, les cuisses déjà ouvertes et la vulve reluisant de sa cyprine le ferait durcir en un rien de temps, et qu'il ne se priverait pas pour honorer la proposition et la culbuter de tout son amour.

Elle se mordit la lèvre inférieure et s'apprêtait à s'en retourner au canapé, lorsque son regard tomba sur une silhouette, dans le parc. Un homme s'était assis sur la table de camping juste en face de la fenêtre. En tenue de sportif, il semblait trempé de la tête aux pieds. Un joggeur courageux, pensa-t-elle. Sans trop y penser, sa main se

posa sur la poignée de la fenêtre. D'où elle était, elle le voyait pianoter sur son téléphone.

Elle analysa la situation. Que risquait-elle ? Rien du tout. Doucement, elle ouvrit la porte-fenêtre et s'avança sur le balcon. L'air s'était déjà réchauffé, il faisait doux. Une petite bourrasque de vent vint soulever sa robe et caresser son sexe à l'air libre. Elle s'appuya au garde-fou et scruta l'homme un peu plus. Dans la quarantaine, peut-être. Brun, cheveux courts, elle lui surprit une petite bedaine et devina qu'il courait sûrement pour s'en débarrasser. Il était petit et visiblement trapu, pas vraiment beau, mais une certaine aisance dans ses gestes, quelque chose d'un équilibre entre le corps et l'esprit qui lui donnait un certain charme.

Elle laissa ses longs cheveux nouvellement teints tomber sur son visage et discrètement, jouait avec la bretelle de sa robe, la faisant glisser sur le côté, menaçant de dévoiler son sein au joggeur s'il se tournait vers elle. Il lui suffit de rester là et de le fixer avec insistance. Elle avait remarqué cela à plusieurs reprises. Lorsque l'on voulait que quelqu'un nous regarde, il suffisait de le fixer avec assez d'intensité pour qu'il finisse par poser les yeux sur vous. Ce qui ne manqua pas d'arriver lorsqu'il se leva pour repartir, la pause étant terminée.

Claudia lui sourit derrière sa chevelure et fit glisser le tissu. Son sein blanc et rond, gonflé d'un plaisir que la situation aiguïait, apparut alors à l'inconnu de passage. Malgré la distance, il ne pouvait pas passer à côté. Et sa réaction montra précisément à Claudia qu'elle avait fait

mouche. Il resta planté là, les yeux rivés sur elle. Jouant les timides échauffées, elle souleva légèrement le bas de sa robe, juste ce qu'il fallait pour lui révéler qu'elle ne portait pas de culotte et qu'elle était fraîchement rasée, son pubis lisse. Sans la quitter des yeux, l'homme s'approcha doucement. Il traversa la zone de jeu alors qu'elle ondulait légèrement, comme pour un slow, la robe toujours relevée, l'autre main camouflant son sein en le caressant.

Un instant, elle craignit qu'il ne saute par-dessus le petit grillage qui entourait les jeux pour protéger les enfants de la route, et qu'il ne tente de venir la rejoindre. Mais elle fut rassurée en le voyant rester sagement de son côté de la clôture. Il avait compris, sûrement, qu'il n'était qu'un élément du jeu auquel elle voulait jouer. Tant mieux. De plus près, elle le trouvait encore plus beau et ça aurait été dommage de devoir tout stopper là.

Elle lâcha sa robe qui retomba sur ses cuisses et se mit à onduler de plus belle. Ses mouvements étaient dignes d'une strip-teaseuse. Il faut dire qu'elle s'était entraînée de nombreuses fois devant Thomas. Elle aimait tant voir le désir, presque insoutenable, dans ses yeux, et le faire languir. Mais cet homme-là la regardait calmement, avec quelque chose de la curiosité et de l'amusement dans le regard.

Claudia se recula un peu sur le balcon, de façon à limiter la distance à laquelle on pouvait la voir. Il serait son spectateur privilégié. Elle ondulait de plus en plus, caressait son corps, dans l'ouverture de la fenêtre, le regard fixé sur cet inconnu qui ne ratait pas une miette du

numéro que lui offrait la belle Claudia. Elle se retourna, s'accrocha au montant de la fenêtre et se cambra pour lui. Pouvait-il voir qu'elle mouillait déjà comme une folle ? Il y avait peu de chances. Elle se mit à bouger ses hanches comme si l'homme la pénétrait et qu'elle allait et venait le long de son chibre.

Elle se redressa et lui refit face. L'homme se mit alors de profil et elle put voir qu'il bandait, le pantalon de sport divinement déformé par son érection. Elle fit glisser la deuxième bretelle et se caressa les seins devant son joggeur qui s'était appuyé au grillage pour l'admirer. Par moments, elle le voyait glisser discrètement sa main entre ses jambes, puis brusquement la retirer et faire semblant de lire quelque chose sur l'écran de son téléphone. Une voiture qui passait, un autre passant sur le trottoir d'en face, ou un voisin à la fenêtre. Des personnes que Claudia ne voyait pas d'où elle était.

Et ça l'excitait incroyablement. C'est d'ailleurs à un moment où il avait baissé les yeux sur son téléphone qu'elle releva sa robe et se planta deux doigts dans le sexe. Lorsque brièvement il releva les yeux sur elle, il faillit en perdre sa mâchoire. Claudia ricana, bien plus qu'excitée, à présent. Elle avait besoin de jouir. Elle resta quelques secondes debout sans bouger face à lui. Puis sa robe tomba au sol. Elle vit clairement le joggeur se mordre la lèvre inférieure. L'envie de prendre sa queue en main devait intolérablement le démanger. Elle ouvrit ses jambes, pressa ses seins dans ses mains.

Une nouvelle fois, il fit semblant de regarder son

portable. Elle recommença son manège, cette fois de dos, pour qu'il puisse voir sa croupe. Elle écarta ses fesses, la couronne sombre autour de sa rondelle mettant encore plus en valeur le rose de son anneau. Ses doigts se faufilèrent dans son antre débordant de nectar et elle se caressa profondément, lâchant quelques soupirs, juste au moment où elle vit la porte d'entrée s'ouvrir. Elle sursauta en croyant que l'homme avait profité qu'elle tournait le dos pour venir la rejoindre. Mais il y avait un code à taper.

Non, l'homme qui passa la porte était son Thomas qui revenait de sa promenade. Et à son sourire, il avait deviné ce que faisait le joggeur en bas.

— Ça t'excite à ce point ? lui demanda-t-il.

— Je suis désolée, chéri. J'aurais dû t'attendre, je sais mais...

— Je suis là, maintenant, non ? Et si...

— Si ?

Claudia avait retiré ses doigts et avait refait face au joggeur qui, maintenant légèrement caché près d'un arbre, se caressait un peu moins discrètement. Thomas vint la rejoindre et le voyeur se planqua entièrement derrière le tronc. Elle sentit les mains de son homme attraper ses seins devenus sensibles, son souffle chaud dans sa nuque, et sa trique contre ses fesses.

— Et si on le faisait pour une fois devant quelqu'un ?

Le joggeur repassa la tête hors de sa cachette. En voyant Thomas peloter Claudia ainsi, il comprit que le mari faisait partie du jeu. Il retourna alors à sa place, mais semblait

regarder plus souvent autour de lui. La rue commençait à s'animer, il fallait se dépêcher.

— Baise-moi, Thomas...

Il n'en fallut pas plus. Pendant que Thomas faisait voler ses vêtements dans l'appartement, Claudia se caressa pour son voyeur, qui osa même sortir une seconde son sexe avant de le remettre rapidement dans son pantalon. Il lui semblait épais comme elle aimait. De là où elle était, elle eut en tout cas une envie soudaine de le sucer. Peut-être pour une autre expérience.

Mais Thomas arrivait déjà derrière elle. Elle se tourna, de profil au joggeur et tendit sa croupe à son mari en lui souriant. Avec la douceur qui le caractérisait – la plupart du temps –, Thomas la pénétra. Son bien-être se fit envahissant. Qu'elle aimait le sentir en elle, qu'il ouvre ses chairs de son puissant pieu et la remplisse de son chibre dur comme la pierre. Elle se sentit dégouliner sur ce mât de chair qui allait et venait, doucement.

Le voyeur avait maintenant deux paires d'yeux qui se posaient sur lui. Claudia se faisait limer de plus en plus frénétiquement, Thomas prenait ses seins dans ses mains et d'où il était, le joggeur pouvait entendre de temps en temps leurs bassins claquer l'un contre l'autre. Les deux amoureux voyaient dans chaque mouvement qu'il faisait la torture que c'était de ne pas pouvoir se branler tranquillement. Et Thomas, autant que Claudia, s'avouait intérieurement une légère frustration à ne pas pouvoir le voir faire.

Mais les halètements de Claudia étaient si délicieux

que Thomas accéléra encore. Leur voyeur commençait à avoir la bougeotte. La rue se remplissait de passants et il n'allait plus pouvoir rester longtemps malgré l'envie flagrante d'assister au spectacle jusqu'à son terme. Thomas attrapa alors la chevelure de sa douce et la cambra sans ménagement. Elle lâcha quelques gémissements dont le voyeur put se délecter, puis son homme la plaqua contre la fenêtre. Une main qui malaxait ses seins, l'autre sur sa bouche pour ne pas qu'elle se fasse entendre, Thomas percutait avec force le fond de sa belle Claudia, si excitante femme.

Elle sentait elle-même que l'empressement de son mari était en grande partie dû au voyeur qui semblait de plus en plus sur le départ. Elle mit alors aussi du sien. En rythme avec les coups de pilon de Thomas, elle tortillait son cul tout rond tout en contractant son vagin pour l'enserrer encore plus. Le montant de la fenêtre lui rentrait dans la peau, mais elle n'en avait cure. Elle jouit avec une telle puissance, les yeux rivés sur son voyeur, qu'elle ne sentait plus la légère douleur due à la position et aux coups de boutoir de plus en plus virulents de Thomas.

Elle se cambra encore, tremblant de tout son corps alors que son homme la comblait encore une fois. Mais à peine les vagues du plaisir étaient-elles passées qu'elle n'oublia pas les deux hommes qui l'avaient faite jouir. Car il était évident pour elle que son voyeur avait participé à cet orgasme. Elle se défit de l'emprise de Thomas et se retourna vers son mari, à genoux. Il n'eut pas besoin d'astiquer bien longtemps son manche

pour que son sperme gicle sur le visage souriant de son exquise femme.

Gourmande, elle le prit en bouche, l'avalait d'un trait, recevant un jet au fond de la gorge sans même sourciller. Elle lui lécha le gland et sourit vers la rue, à cet homme qui allait sûrement rentrer chez lui ou trouver un endroit tranquille ailleurs, pour se faire gicler aussi, en pensant à elle. D'un signe de la main, elle lui fit un coucou alors qu'il leur lança un baiser avant de filer.

Allongés sur le canapé, enlacés l'un contre l'autre, Claudia et Thomas souriaient béatement. Ils en avaient souvent parlé sans l'avoir pourtant jamais fait. Ils n'auraient pu dire, ni l'un ni l'autre, ce qui avait exactement fait qu'aujourd'hui, ils s'étaient lancés aussi facilement. Ils aimaient l'exhibitionnisme et avaient plusieurs fois été surpris pendant des séances photos en plein air. Mais ils n'avaient jamais baisé sous le regard de quelqu'un, et n'auraient jamais imaginé que la première fois se passerait ainsi. Mais c'était aussi ça, leur relation : des imprévus partagés ensemble, qui les menaient toujours plus loin dans les fantasmes qu'ils partageaient aussi. Parce qu'après tout, peu importe ce que désirait l'un ou l'autre, l'important résidait dans ce mot : ensemble.

# La polissonne

*Ce récit a été inspiré par une amie sur Second Life. On a toujours beau s'amuser virtuellement, on ne peut s'empêcher d'imaginer quelque chose de plus réel...*

Charline et Jérémy se connaissent depuis un moment, sans vraiment se connaître. Il est des personnes, comme ça, qu'on croise régulièrement, parce que l'on a des amis en commun, mais auprès desquelles on n'a jamais réussi à tisser plus. Pourtant, ce n'était pas l'envie qui manquait, surtout pour Jérémy. Il avait même parfois senti comme une ouverture, comme une phrase, un mot, un regard, derrière ses lunettes, ou un sourire, qui lui avaient fait penser que l'envie était partagée. Mais il n'y avait pas eu l'occasion rêvée. Ou peut-être simplement est-il bien plus impressionné par elle que ce qu'il ne veut bien l'avouer.

Charline est une belle femme, dans la quarantaine. Brune, toute en rondeurs. Elle est de celles qui n'ont pas besoin d'avoir une taille mannequin pour respirer la sensualité. Cela vient sûrement de son assurance, du fait

qu'elle considère qu'elle n'a rien à prouver à personne. Elle exhale la liberté et c'est cela qui la rend encore plus belle. Tout en revendiquant une désinvolture au niveau sexuel, elle choisit ses partenaires avec finesse, et le fait savoir. Tant et si bien que Jérémy, malgré une attirance certaine et des signaux qui pouvaient lui faire penser que c'était réciproque, n'a jamais osé l'approcher avec plus d'allant.

Le fait est que Jérémy ne se sent pas forcément à la hauteur d'une telle femme, qui est capable, comme il a pu le constater lors de certaines soirées, d'attirer à elle à peu près n'importe quel type d'homme, pour un peu qu'elle en ait envie. Car il l'a aussi vu éconduire certains, peut-être un peu trop sûrs d'eux au goût de la belle brune. Mais pour cette soirée organisée chez leurs amis communs Véronique et Thibault, Jérémy espère peut-être un peu plus. Pour une fois, ils seront en petit comité. Peut-être alors réussira-t-il à se faire plus remarquer d'elle ?

Jérémy s'est même forcé à s'habiller un peu. Pas de veste kaki, pas de casquette kaki. Il a sorti son pantalon velours et a même passé une chemise en lin. Pour le reste, sa garde robe étant ce qu'elle est, il enlève son manteau d'hiver en montant les escaliers, puis rapidement son sweat à capuche une fois dans l'appartement. Il offre à ses hôtes sa contribution à l'apéritif ainsi qu'une bouteille de vin, puis rejoint les invités au salon où sont déjà présents tous les autres : Mathieu et Géraldine, qu'il connaît depuis le lycée, et Charline. Lorsqu'il la découvre, il n'est pas mécontent d'avoir fait un effort vestimentaire.

Ce qu'il remarque d'abord, c'est son rouge à lèvres, qui tout en restant discret fait briller ses lèvres charnues et sensuelles. Elle a juste rajouté un peu de mascara, pour mettre ses yeux clairs en valeur, qui tranchent tellement avec le foncé de ses cheveux. Ses jambes galbées sont recouvertes d'un fin collant noir et elle porte une robe qui lui laisse les épaules nues, sur lesquelles elle a passé un boléro. Sûrement, pense-t-il, pour atténuer son décolleté affriolant qu'il ne peut s'empêcher de caresser d'un coup d'œil en se baissant pour lui faire la bise.

Une fois de plus, Charline pose sur lui un regard qui le trouble un instant. Il n'arrive pas à savoir si c'est juste pour lui ou si c'est sa façon de regarder les gens. Cette femme transpire la sensualité sans même s'en rendre compte. Heureusement, il passe rapidement à Géraldine, puis Mathieu, oubliant rapidement son émoi.

Seul dans son fauteuil qui met une certaine distance entre lui et les autres, Jérémy réussit toutefois à penser à autre chose. Il ne s'en rend compte que ce soir, mais il n'avait jamais vraiment parlé avec Charline. Ils ne se croisaient en général que lors de soirées plus festives. Sa beauté autant que son côté rock 'n roll lui avait tout de suite tapé dans l'œil. Ce soir, il s'aperçoit qu'ils ont bien plus en commun que ce qu'il croyait. Musicalement, pour commencer. Ils ont été bercés par les mêmes groupes punk et rock, et si elle dit avoir plus ou moins tourné la page sur cette période de sa vie, il ne peut que constater qu'il y a de gros restes. Il n'y avait qu'à voir ses yeux briller au simple nom de « Bérurier noir ».

Les six amis échangent pendant tout l'apéro sur l'actualité, un peu de politique, même. Ce sujet difficile met toujours Jérémy un peu en retrait. Il sait que ses idées ne sont pas partagées par tous, loin s'en faut. Car lui n'a pas tourné la page, et ses idées anarchistes de l'adolescent qu'il était n'ont fait que se renforcer à force de confrontation au monde et de réflexion sur le sujet. Mais cette mise en retrait, il la met à profit pour observer, sa bière dans une main, l'autre dans le bol de cacahuètes.

Ses quatre amis de longue date, il n'a qu'à peine besoin de les écouter pour savoir ce qu'ils disent. Et les deux couples savent très bien ce qu'il pense de tout ça : qu'ils ne vont pas assez loin dans l'idée, qu'ils sont des timorés par peur d'un changement trop brutal qui les mettrait à mal dans leurs pantoufles. Charline, elle, tout en étant assez d'accord, lui semble déjà un peu plus proche de lui. N'ose-t-elle pas dire le fond de sa pensée au risque de jeter un froid ? Le mystère reste entier lorsque Véronique invite tout le monde à passer à table.

Pour Jérémy, les choses se compliquent. Dans son fauteuil et la lumière tamisée du salon, il réussissait à être plus assuré. Là, attablé face à elle et son sourire enjôleur, il se sent moins détendu, à la limite de rougir. Mais au pire, il pourra rejeter la faute sur le chauffage poussé à fond dans l'appartement. À croire que leurs hôtes veulent les voir finir tous nus ! Il ne le remarque que maintenant, mais c'est bien ça, finalement, qui rajoute à son trouble de se trouver face à elle : ses lunettes semblent agrandir ses yeux papillonnants.

Les plats tournent, le vin est servi. Dans cette partie de soirée, les discussions se font plus futiles, plus rieuses, voire parfois grivoises. Jérémy se délecte du petit rire de Charline lorsqu'elle capte le sous-entendu d'une phrase. Au fil des verres, il se détend à nouveau et en oublie même son attirance pour cette femme qui pourtant ne semble plus décoller ses yeux de lui. Il profite d'avoir son attention pour renchérir, la faire rire, ou au contraire la scotcher par une repartie intelligente. Il se rend bien compte qu'elle aussi enchaîne les verres, même si c'est sur un autre rythme.

Pourtant, il sent quelque chose. Des regards échangés, des messes basses entre filles dans la cuisine. Même Mathieu et Thibault semblent dans la confiance. Il ne sait pas à quoi s'en tenir. Mais Jérémy est un homme qui sait prendre les choses comme elles viennent. S'ils ont préparé quelque chose à lui annoncer à la fin du repas, autant profiter du dessert sans tomber dans la psychose paranoïaque. D'autant que Géraldine a ramené une tarte au citron meringuée. Ce serait dommage de gâcher. Et c'est cette même Géraldine qui lance les hostilités. Comme à chaque fois. Sauf que cette fois, au lieu d'être lui-même la cible de ses questions indiscrettes, elles sont dirigées vers Charline :

— Au fait, Charline... Je pensais que tu serais venu accompagnée, ce soir. Ça avait l'air plutôt bien parti avec ce Cédric, l'autre jour !

Sans se défaire de sa superbe, Charline lui répond sur ce ton doucereux qui semble ne jamais la quitter :

— L'autre jour, c'était parfait. Mais le lendemain, c'était plus l'autre jour. Et j'avais plein de choses à faire.

— Mais quand même, lui lance Géraldine qui a décidément trop abusé de la bouteille, t'es une belle femme, tu pourrais refaire ta vie en un claquement de doigts !

— Mais figure-toi que c'est exactement ce que je fais, ma chatte. Je vis enfin ma vie comme je l'entends.

Géraldine se refrogne un peu, mais la réponse de Charline aussi cinglante peut-elle paraître, a été donnée comme une caresse, comme si elle excusait la bêtise de Géraldine. Véronique, assise près de Charline, pose sa main sur sa cuisse :

— Tu as bien raison, Chacha. C'est vrai, quoi ? C'est pas parce que nous, on trouve le bonheur dans notre couple que ça doit être la forme du bonheur pour tout le monde.

— Alléluia ! s'exclame alors Jérémy en levant son verre. Faisons leur fête aux préjugés et aux idées catholiques, qu'on les attache sur les bûchers qui leur ont servi à brûler tant de féministes ! Et qu'on danse tous nus autour des flammes de joie, avant de s'abandonner dans une orgie bestiale !

La déclaration fait rire l'ensemble des invités. Thibault en profite pour remplir à nouveau tous les verres. Pour une fois, Géraldine l'inquisitrice n'aura pas eu les détails croustillants qu'elle essaye toujours de soutirer aux autres sur leur vie sexuelle. Si Jérémy a parfois entendu certains s'en plaindre en disant que c'était sûrement parce que sa vie sexuelle à elle était insatisfaisante, Jérémy

savait pertinemment que non. À moins que tout ce que Mathieu lui raconte depuis dix ans qu'ils sont ensemble ne soit que des foutaises. Jérémy, lui, a une autre théorie : Géraldine est une voyeuse qui s'ignore, et il est persuadé qu'elle adorerait regarder d'autres couples faire l'amour... peut-être même regarder Mathieu avec une autre femme, d'ailleurs.

Mais tout ça ne le regarde pas. Ce qui le regarde, par contre, ce sont les yeux de Charline braqués sur lui. Véronique est partie monter le son de la musique et est vite rejoint dans le salon par son homme et Géraldine. Tout ce temps, Charline l'a simplement dévoré des yeux. La bouche pâteuse, Jérémy aimerait regarder ailleurs, mais il est comme happé par elle. Elle doit faire partie de ces sorcières que les catholiques avaient brûlées. Mais loin d'en avoir peur, Jérémy est fasciné par l'attraction dont elle peut faire preuve.

Ce sont les mouvements de Mathieu, près de lui, qui le sortent de sa torpeur. Les deux couples dansent un peu plus loin et Charline se décide enfin à lui dire ce qu'elle a derrière la tête depuis cette minute qui lui a paru une éternité :

— T'as déjà participé à une orgie ? lui demande-t-elle avec un fin sourire en coin.

Jérémy se sent devenir pivoine. Si lui-même n'est pas vraiment gêné de parler de sexe en société, la légèreté avec laquelle elle lui pose cette question le déconcerte. Et dans le même temps, il ne peut s'empêcher de s'imaginer dans une telle soirée avec elle. Ce qui le fait bredouiller :

— Heu... Non, j'avoue, je... Jamais plus de trois.

— C'est pas une orgie, ça, lui lance-t-elle sans lui laisser le moindre répit et avec l'intention claire de le maintenir dans cette tension. Là, on parle de corps qui se mêlent, qui passent de l'un à l'autre, sans ordre ni logique, si ce n'est celui du désir, de la recherche de l'orgasme multiple et ultime. Celui complètement insensé.

Jérémy a clairement du mal à avaler sa salive. Il la fixe avec seulement une conscience étroite de la présence des quatre autres personnes dans le salon, qui dansent sans pouvoir entendre de quoi ils parlent. La tension en lui semble amuser Charline. Mais alors qu'il ouvre la bouche pour lui répondre, en sentant son corps avoir atteint une chaleur proche de l'insoutenable, il comprend. Ça fait bien plus que l'amuser. Le mettre dans cet état l'excite. Il ne saurait dire si c'est son regard, son sourire, ou qui sait ? Des phéromones qu'elle dégage et auxquelles il est réceptif ? Quoi qu'il en soit, il comprend son jeu. Sa voix trahit pourtant le fait qu'elle a atteint son but :

— Non, je... n'ai jamais connu ça.

— Et tu aimerais ? enchaîne-t-elle aussi sec.

— J'adorerais, répond-il sans réfléchir.

Mais cette fois, il a réussi à se contrôler. D'une seconde à l'autre, il ne subit plus le regard de Charline, mais le supporte. Mieux ! Il s'enfonce dans le sien, se penchant vers elle imperceptiblement. Si de l'extérieur, on ne voit quasi aucun mouvement de sa part, Charline le ressent de plein fouet. Ce mec qu'elle avait repéré à de nombreuses

reprises, mais qu'elle n'avait pas eu l'occasion de mieux connaître est en train de la renverser comme peu d'autres ont réussi. C'est que Charline aime mener la barque jusqu'à donner d'elle-même la barre à l'homme. Et il ne s'agit pas uniquement d'une métaphore. Elle aime faire monter les hommes en pression, les faire durcir dur au point que ça en devienne insupportable. Puis c'est là qu'elle leur lâche la bride, qu'ils se déchaînent sans retenue. Car quitte à multiplier les coups d'un soir, elle préfère largement que chaque fois soit mémorable. Mais lui semble vouloir lutter. Lui semble vouloir plus que passer sa crampe, et elle s'avoue étonnée, intriguée.

— Tu bandes ? lui demande-t-elle avec un sérieux qui est à deux doigts de désarçonner Jérémy.

Parler aux hommes de leur queue en érection les rend dingue. Le mot « bander » dans la bouche d'une femme qui vous donne déjà envie est comme une arme. C'est comme les tenir par les couilles sans la main. Mais Jérémy sourit de plus belle.

— Tu aimerais ? lui relance-t-il.

Charline pouffe de rire. Sans aucune méchanceté, et Jérémy s'en rend bien compte. C'est tout le contraire. Il l'a eue à son propre jeu et elle, au lieu de se sentir vexée ou irritée, elle apprécie. Elle se reprend pourtant, voyant Jérémy dans une posture plus sûre, plus dans le sol, le dos bien droit, même s'il rit avec elle. Charline le regarde en coin, vraiment intéressée, cette fois, puis lui sourit en coin, tout en semblant le jauger.

— Ça se pourrait...

Un ange passe, où les deux quadras se fixent l'un l'autre. C'est Charline qui détourne la première le regard, en direction du salon. Là-bas, les deux couples s'enlacent, se frottent, rient et s'embrassent.

— On va bientôt être de trop, fait remarquer Charline.

— À l'amour ! lui répond Jérémy en levant son verre, pas mécontent que ce soit elle qui ait changé de sujet. Et toutes les formes qu'il peut prendre.

Charline trinque de bon cœur. Elle rit de bon cœur, légèrement. Ce mec pourrait être une bouffée d'air frais, après tout. En buvant une gorgée de vin, elle décide de lui laisser la chance de la surprendre. Alors elle lui donne un coup de pouce :

— Pour en revenir à ce qu'on disait... C'est quelque chose que j'adorerais vivre.

— C'est sûr que ça doit être le genre d'expérience que tu n'oublies pas.

— Si je te disais que ce serait possible ?

— Je crois qu'il faudrait plus de 6 personnes pour vivre ce que tu décrivais tout à l'heure !

— Non... Il y a ce club, là, où je suis déjà allée une fois, il y a... dans une autre vie. Ils organisent une soirée mélangiste dans pas longtemps. Réservée aux couples. Le genre qui finit en grosse partouze.

— Le genre qui n'est pas faite pour des célibataires comme nous, répond Jérémy tout en sentant que Charline a quelque chose derrière la tête.

— Qui pourrait savoir ?

— Que ?

— Si on y allait ensemble, qui saurait qu'on n'est pas un vrai couple ?

— Je suppose que ça se remarquerait...

— Alors il faut s'entraîner !

— Heu... S'entraîner à être un couple ?

— Ben oui, avec une histoire, et tout ! Allez, viens ! On va rigoler ! Tu me payes un verre dans un bar, on se met au point, et je suis sûre qu'après, en boîte, tout le monde n'y verra que du feu.

— Tout le monde n'y voit que du feu en boîte, de toute façon, réplique Jérémy visiblement pas ravi à l'idée de terminer la soirée dans un tel endroit.

— Alors tu proposes quoi ? lui lance Charline comme si son interlocuteur avait déjà donné son accord.

— On met l'histoire en place en marchant, et on s'entraîne dans le bar.

La folie de l'idée n'est pas sans plaire à Jérémy. Celle de former un couple, même faux, avec Charline n'est pas non plus sans l'émoustiller. L'expression de son visage lorsqu'elle se lève de table est un mélange de malice, de joie, et d'excitation.

— Alors tu viens, chéri ? fait-elle avec un air légèrement narquois.

Les deux couples ne les retiennent pas. Mathieu est même à deux doigts de féliciter Jérémy, lorsqu'il lui fait une accolade. Dans la rue quasi déserte, Jérémy et Charline marchent rapidement, car le froid les pique un peu. Elle laisse un moment de silence, se demandant si Jérémy est maintenant gêné. Elle aimerait ça, en tout cas.

Reprendre un peu de pouvoir sur lui, le diriger à sa guise, le sentir perdre pied, et se sentir, elle, l'objet de toutes ses attentions, de tous ses désirs, même les plus inavouables.

Pourtant, c'est lui qui brise le silence, alors qu'elle se disait justement qu'il était peut-être temps de le relancer avant qu'il ne retombe :

— On s'est rencontré sur internet ?

— Genre Tinder ?

— Non... Pas vraiment mon truc, ça, personnellement.

Et j'ai tendance à penser que toi non plus. Non, un truc un peu plus neutre, genre un forum ?

— De littérature érotique, par exemple ?

— Oh ! Riche idée, ça, j'aime bien !

Ils rient ensemble, font encore quelques pas. Charline se rapproche un peu de lui, un peu parce qu'elle a froid, un peu parce qu'elle se sent à l'aise avec lui.

— Et où tu me donnerais rendez-vous pour la première fois ?

— Classique, sur une terrasse de café. Moins classique, pour me reconnaître, j'étais le seul à lire *Les onze mille verges*, d'Apollinaire. Et pour que je te reconnaisse, la première chose que tu devais me dire, c'était « Ça doit être intimidant, autant d'un coup ».

Charline explose de rire, s'accrochant à son bras en se penchant en avant. Jérémie sourit simplement.

— Je sais pas si j'aurais voulu venir, lui dit-elle en passant plus franchement son bras autour du sien.

— Elle n'est pas venue...

— Non ?

— Si.

— T'as pas osé ?

— Si.

Charline doit s'arrêter et planter son regard dans le sien pour savoir s'il la fait marcher ou non. Mais visiblement, Jérémy a vraiment donné rendez-vous à une nana de cette manière. Pas étonnant qu'il soit rentré bredouille.

— Notre première fois ? demande Charline en ricanant, en grande partie pour voir jusqu'où peut aller la folie imaginative de cet homme décidément déroutant.

— Dans mon van, garé un peu plus loin que le bar, dans une petite ruelle ?

— Tu ne doutes de rien ! s'exclame-t-elle.

— Je doute constamment, lui répond-il avec sérieux, le regard vague droit devant lui.

Ça a le don de clouer le bec de Charline, pendant une seconde. Elle lui serre le bras de plus belle et lui sourit, le temps de quelques pas bras dessus bras dessous.

— Tu es désorientant, lui lâche-t-elle finalement.

— Toi aussi, par ta désinvolture.

— Moi ? Désinvolté ? fait-elle semblant de s'offusquer.

— Les femmes libres sont toujours un peu déconcertantes. Même pour moi. Mais elles m'attirent.

— Ah ?

Jérémy se met à rougir, mais lorsqu'il se tourne vers elle, ils se sourient franchement.

— Tiens, allons dans ce bar, coupe Charline en se sentant décoller dans les yeux de l'homme.

— Oui.

Jérémy n'est pas dans un meilleur état émotionnellement parlant. Il se rend bien compte qu'il vient de taper dans l'œil de cette femme qui l'attire depuis un moment. Il ne s'agit pas, ou plus, d'une simple envie qu'il était le seul présent à pouvoir faire passer. Malgré leur quarantaine passée chez l'un et l'autre, ils entrent dans ce bar de nuit comme deux adolescents, chaque regard croisé les menant toujours un peu plus près de l'issue fatale. L'ambiance est un peu tamisée et la musique supportable. Ils trouvent un coin de banquette. Jérémy va leur chercher des verres de vin, et revient s'asseoir près d'elle.

— Merci chéri ! lui dit-elle en posant une main sur sa cuisse.

— Avec plaisir, ma belle, lui répond-il le plus naturellement possible en trinquant avec elle.

Les verres commençant à faire leur effet, Jérémy ose même se pencher pour embrasser le cou de sa voisine. D'abord, il est pris par son odeur. Celle de son parfum, puis de ses cheveux, qui lui rappelle quelque chose, sans pouvoir mettre un nom dessus. Comme une impression de déjà senti. Puis il l'entend. Elle lâche une sorte de ronronnement de plaisir, quand ses poils se hérissent sous le frisson qu'il lui procure.

— Doucement, mon cher, lui fait-elle en ricanant. On est en public.

— J'oublie tout le temps que tu démarres au quart de tour. Et j'aime tellement ce ronronnement.

Les yeux dans les yeux, ils semblent se jeter un défi.

Le petit sourire en coin de Charline plaît énormément à Jérémy. Elle est joueuse, et il aime ça.

— Et tu pars pas au quart de tour, toi, peut-être ? lui lance-t-elle en remontant sa main sur sa cuisse jusqu'à son entre-jambe qu'elle palpe sans gêne.

Le geste est tellement soudain que Jérémy ne peut que réagir à l'instinct. Sa réaction est un véritable délice pour la femme assise près de lui. Bien loin de sursauter pour se défaire de ce contact, son seul et unique réflexe est d'avancer les hanches sous la table pour s'assurer qu'ils ne soient pas vus. Elle a donc tout loisir de le sentir commencer à gonfler sous son pantalon de velours. Charline aime ça, les hommes qui bandent vite. Rien de plus sexy, à ses yeux, qu'une verge tendue qui jaillit du caleçon quand on le baisse.

Un instant, Jérémy perd carrément pied. La panique lisible sur le visage, il regarde autour de lui. Mais personne n'a fait attention au geste de Charline, ni à sa réaction. Ils sont au milieu de tout le monde et pourtant comme invisibles. Difficilement, Jérémy réussit à se calmer et revient sur Charline, qui ne s'arrête pas de le caresser sous la table.

Le souffle court, aussi amusé qu'excité, il boit une gorgée de son verre presque terminé et réussit enfin à lui parler :

— Comment ne pas répondre immédiatement aux envies d'une si belle femme... chérie ?

Sous la table, Charline empoigne son membre dressé et lui applique des petites pressions en se mordant

violemment la lèvre inférieure. Sans avoir des proportions surprenantes, elle sent déjà qu'être remplie de cette queue la comblera. En fait, elle sent très bien qu'il pourrait avoir la plus petite bite jamais glissée entre ses cuisses, il la ferait grimper aux rideaux. Car ce n'est pas le manque qui la fait mouiller ainsi. Elle suinte, ses lèvres collent à sa petite culotte. Heureusement, elle l'a choisie en coton. Sinon, elle aurait peut-être laissé une trace sur la banquette. Aux mots de Jérémy, elle sent en elle grimper le désir. Celui qui la fait serrer son sexe plus fort, et même contracter son vagin. La voilà en chaleur, incapable de répondre quoi que ce soit. Et comme s'il le comprenait, Jérémy lui assène le coup de grâce en se penchant à son oreille :

— Et si on arrêta de jouer, Charline ?

Malgré le bruit ambiant, il a susurré ces mots, et elle les a parfaitement entendus. Se reprenant un instant, elle vient lui mordiller le lobe d'oreille et lui répond sur le même ton :

— Il est où ton van ?

— À dix minutes de marche maximum.

L'idée la fait pouffer de rire. Ils ont tous les deux un appartement en ville. Ils n'auraient sûrement pas à marcher beaucoup plus pour se rendre chez lui. Peut-être même que son van est en bas de son immeuble. Son appartement à elle est à quinze minutes maximum. Ce ne serait même pas la première fois qu'elle invite un homme dans les toilettes pour femmes, si elle en avait vraiment envie. Mais celui-ci semble décidément un ovni. Pouffant à nouveau, elle lui répond :

— Ça doit être intimidant, autant d'un coup...

À son tour, Jérémy relâche un peu la pression et se met à rire. Mais la main de Charline se fait caressante sous la table.

— Tu arriveras à tenir jusqu'au van ?

— Je crois qu'il faudra bien...

Une minute plus tard, les voilà qu'ils sortent du bar, main dans la main, allongeant le pas tout en se donnant un air de balade. L'air est froid mais sec, ce qui le rend un peu plus supportable, d'autant que les températures ne sont pas encore trop descendues. Avec l'ivresse du vin, Jérémy se permet même de passer sa veste sur les épaules de Charline.

— Je n'aurais pas parié que la soirée se serait terminée comme ça, lui avoue-t-il pour briser le silence avant qu'il ne devienne gênant.

— La soirée est loin d'être terminée.

Avant même que Jérémy ne réagisse à cette repartie, il se sent tiré sur la droite. Charline s'engouffre dans le hall d'un immeuble et le conduit dans le coin sombre, près de la cage d'ascenseur.

— C'est moi qui ne tiens pas jusqu'au van...

Jérémy se retrouve plaqué contre le mur. Les seins généreux de Charline s'écrasent contre son torse, et ses doigts fins s'attaquent déjà à sa braguette. Il sent son souffle, court et légèrement chargé d'alcool. Mais surtout, il voit le désir dans son regard. Elle attrape son sexe qui redurcit en un clin d'œil à travers son caleçon et le caresse cette fois avec ardeur et avidité.

À son attitude, elle sent parfaitement que Jérémy serait prêt à la prendre là. Mais ce n'est pas ça dont elle a envie. Pas tout de suite. Ce à quoi elle aspire, pour le moment, c'est de voir, goûter, toucher, et surtout l'entendre. Entendre un homme grogner de plaisir est une des choses qui peut la transporter loin. Très loin. Ça peut aussi la refroidir. Certains ne savent pas gémir. On dirait qu'ils vont pleurer, ou qu'ils ont mal. Pour Charline, c'est signe qu'ils ne savent pas se contrôler... et donc qu'ils ne sauront pas la contrôler non plus. C'est surtout la promesse que le plaisir ne sera pas partagé, qu'ils sprinteront jusqu'à leur orgasme sans se soucier d'elle. Certains, en durant plus longtemps que la moyenne, réussiront à lui décrocher un petit orgasme. Les autres seront oubliés aussi vite, une fois l'affaire conclue. Et elle ne veut pas être déçue par lui une fois qu'elle le sentira au fond de son ventre brûlant.

Alors qu'il s'apprête à lui dire quelque chose, elle lui mordille la lèvre inférieure. Chuuutttt... Et elle descend doucement. Ce faisant, elle attrape caleçon et pantalon et une fois à genoux devant lui, elle les baisse d'un coup sec. Elle ne peut retenir un ronronnement de satisfaction en voyant son pieu rebondir dans l'air, dur comme la pierre. Délicatement, elle pose une main sur ses bourses et les caresse. Aussitôt, elle les sent se resserrer l'une contre l'autre, dans un frisson qui fait déjà gémir Jérémy. Un gémissement rauque, qui résonne dans le couloir, un gémissement qui la transporte déjà. Juste avant que le minuteur n'arrive à son terme et les plonge presque totalement dans le noir, elle lève un regard espiègle et libidineux sur lui :

— Ne bouge pas, je m'occupe de tout...

Il allait sûrement lui répondre quelque chose. Juste avant que le noir se fasse, elle le voit ouvrir la bouche comme s'il allait parler. Mais au même moment que la lumière s'éteint, Charline avale son gland et le suçote, tout en le caressant de la langue. Sa prise se raffermi sur ses couilles et au lieu d'entendre sa voix, elle se délecte du râle qui sort de sa bouche. Il n'est pas du genre à se retenir et elle n'en mouille que plus encore.

Toutefois, elle se doute aussi que si elle y va trop goulument, ils risquent de réveiller tout l'immeuble. Elle entame alors de longs et doux va-et-vient le long de cette verge offerte. Jérémy plonge sa main dans ses cheveux et le geste est tout aussi doux. Il ne l'incite pas à l'avaler plus que de raison et s'il réussit à diminuer les décibels de ses bruits, il continue d'offrir inconsciemment à Charline ce qu'elle recherche à chaque fois qu'elle suce un homme : le plaisir de le sentir perdre pied, de l'entendre jouir.

Langoureusement, Charline l'avale de plus en plus, avec un naturel qui semble ravir Jérémy. Celui-ci n'en revient pas. Maintenant habitué à la faible lueur que lui procurent les lampadaires dans la rue, il la voit le sucer. Avec une sensualité à réveiller les morts, elle est en train de l'engloutir littéralement. L'obligation de retenir ses gémissements le fait remarquer à quel point elle les apprécie. Certains de ses râles la font serrer les mâchoires, au point qu'il lui arrive de sentir ses dents sur sa verge si tendue que ça lui en fait presque mal. En même temps, ça le rend encore plus dingue. Il place ses deux mains sur

son visage, la caresse en ondulant son bassin avec la même langueur qu'elle met à le sucer.

— Oh oui, murmure-t-il en lui relevant légèrement le visage vers lui. Si c'est aussi bon pour toi que pour moi, ne t'arrête surtout pas, Charline.

Tout en le gardant en bouche, elle glisse une main entre ses cuisses. La cyprine a traversé sa culotte et son collant. Elle en profite pour se caresser un peu, appuyant ses doigts contre ses lèvres détrempées. Puis elle les tend vers lui. Pendant qu'il suce et aspire les gouttes de son nectar, il lâche un grognement, accompagné d'un violent spasme de sa verge sur sa langue. Il va bientôt jouir. Elle coulisse alors ses lèvres jusqu'à la garde de Jérémy. Il ne peut s'empêcher de faire la même chose sur ses doigts et les mord en lâchant un long et doux râle. Tout ce temps, elle se contracte aussi, sous la douleur sur ses doigts, sous l'impression d'étouffement en sentant son gland turgescent obstruer sa respiration. Elle jouit, se sent couler sur le carrelage froid mais au premier haut-le-cœur, elle recule sa tête en aspirant une grande bouffée d'air qui lui fait tourner la tête et augmente la puissance de son orgasme.

Elle a encore son gland en bouche qu'elle sent la première salve de sperme finir sa course sur son palais. Nouvelle secousse orgasmique partout en elle alors que par réflexe, elle referme les lèvres sur son pieu pour n'en rater aucune goutte. Chaque giclée de sa semence est accompagnée d'un violent spasme de son vagin.

Lorsqu'elle le sent se détendre, il lui semble avoir la bouche remplie de son foutre. Peut-être un peu trop amer

pour y prendre un plaisir complet, mais elle doit bien s'avouer que le simple fait que ce soit le sien suffit à lui donner envie de tout avaler d'une traite. Il a toujours les mains sur son visage, quand elle se relève. Il l'embrasse aussitôt à pleine bouche. Elle est d'abord étonnée. Peu d'hommes osent ce geste alors qu'ils viennent de vider leurs couilles au même endroit. Encore un point de plus pour lui. Elle s'abandonne volontiers à ce baiser, pendant de longues secondes, avant de remarquer que si son sexe avait repris une forme plus rabougrie, l'excitation de Jérémy ne semblait aucunement tempérée.

— Allons jusqu'à ce fameux van, lui dit Charline entre deux baisers avant qu'il ne la déshabille ici et la prenne contre la porte de l'ascenseur.

— Je m'en voudrais de te laisser frustrée sans avoir joui...

Avec un sourire en coin, Charline lui prend la main et la lui place entre ses jambes. Jérémy retient un ricanement en sentant l'humidité qui y règne.

— Je pensais que tu les avais glissés en toi.

— Comment j'aurais fait, avec mon collant ?

— J'avais pas vérifié sous ta robe. Peut-être que tu portais un collant avec une ouverture.

— Il faudra que j'y pense...

Une fois remonté son pantalon, Jérémy entraîne Charline dehors, allongeant de nouveau le pas vers le van aménagé. Contrairement à ce qu'elle pensait, Jérémy la fait monter à l'avant. Il se met à la place du conducteur et démarre le moteur.

— Heu... je ne suis pas sûre que tu devrais conduire...

— C'est à deux rues... Tu vas voir ! Puis moi aussi, j'aime surprendre les autres !

Prenant sur elle pour retenir cette envie de le sentir entre ses cuisses, Charline attache sa ceinture et se laisse guider. En effet, l'endroit n'est qu'à quelques centaines de mètres. Apparemment fier de lui, Jérémy sort du van pour aller ouvrir un énorme portail grâce à un code. Lorsqu'il revient, il avance le véhicule dans ce qui semble un véritable dédale, orné de grands arbres.

— Où est-ce que tu m'amènes ? demande Charline, entre inquiète et éblouie de découvrir un tel endroit en pleine ville.

— Des fois, je viens dormir ici. C'est à un copain d'un oncle d'un pote à moi. Ce type-là est constamment en voyage. Il vient ici peut-être deux mois par an, à tout casser. Il sait même pas que j'ai le code, mais il fait confiance à son pote. On doit être 5 à connaître cet endroit.

Dans la nuit, pas moyen de voir autre chose que de la végétation. Mais lorsqu'il s'arrête au milieu du chemin, les bruits se font entendre. Il y a de la vie, là dehors. Charline ouvre la fenêtre et semble épatée, au moins autant que ce que Jérémy l'espérait.

— Tu amènes ici toutes tes conquêtes pour leur en mettre plein la vue ?

— T'es la première que je ramène ici. Je me suis toujours juré d'attendre celle qui me sucerait dans le couloir d'un immeuble.

Charline rit de bon cœur. Dehors, ça donne l'impres-

sion d'être à la campagne. Maintenant qu'elle y repense, ils ont roulé quand même un peu, depuis le portail. Quelle taille fait ce terrain ? Et comment se fait-il que personne ne le connaisse ? Ayant repris autant ses esprits que toute son assurance, grâce aux grands yeux de Charline derrière ses lunettes rondes, Jérémy lui déclare alors :

— S'il avait fait plus chaud, je t'aurais emmenée jusqu'au petit ruisseau, là-bas, pour faire l'amour au son des grenouilles... Mais par ce temps... Votre suite est avancée ! ajoute-t-il en allumant l'arrière du van.

Là, il y a un grand lit avec des armoires aménagées. En vérité, la chambre semble plutôt douillette et quelque part, Charline a hâte de s'y lover. Elle n'hésite pas une seconde lorsqu'il la prend par la main pour l'amener à l'arrière du van. Il ouvre grand les portes arrière et elle peut y monter, laissant ses chaussures au pied du lit, avant de s'y allonger en ronronnant. Après ce petit intermède, le désir revient, l'envie de le sentir au fond d'elle. Rien que l'idée la fait mouiller à nouveau.

À peine les portes fermées, Jérémy vient à quatre pattes au-dessus d'elle, la fixant comme s'il allait la dévorer. Chaque fois que ses yeux se posent sur une partie de son corps, Charline a l'impression qu'il hésite. Un peu comme s'il ne savait par où commencer. Mais comme tout bon gentleman, c'est sa bouche qu'il goûte en premier. Leur baiser, d'abord doux et presque timide, gagne rapidement en puissance.

Jérémy plonge dans son cou et respire ses cheveux à pleins poumons. Puis ça lui revient. C'est l'odeur de

Katarina, cette beauté slave qu'il avait connu au lycée, pendant un échange culturel. Mais il n'y a bien que ça de commun. Charline n'a rien à voir avec les formes longilignes de Katarina. Charline est un dessert, une gourmandise, quand Katarina n'était qu'une fine mise en bouche.

Ses lèvres coulent jusque sur sa poitrine. Cette fois, Jérémy est bien décidé à s'occuper de cette femme comme il se doit. Si bien que lorsqu'elle plaque ses mains dans ses cheveux pour l'inciter à continuer dans cette voie, il lui attrape les poignets et les croise au-dessus de sa tête, sur le matelas. À son plus grand plaisir, elle se laisse faire en lâchant un petit ricanement roucoulé.

Il relève la tête et lui sourit, tout en affermissant sa prise sur ses poignets d'une main solide. De l'autre, il tire sur sa robe. Un sein, puis l'autre, surgit devant ses yeux affamés. Il se rue dessus, les lèche, les suce, en presse un pour faire encore mieux ressortir le téton qu'il mordille et aspire vigoureusement, faisant déjà ronronner sa belle chatte.

— Je veux te sentir en moi, Jérémy. J'ai adoré ta queue, je te veux dans mon ventre...

Des mots aussi directs ne sont pas sans émoustiller encore l'homme sur elle. Il relâche ses poignets et l'attire à lui, de façon à l'asseoir face à lui.

— Et moi, Charline, je veux te voir nue, lui souffle-t-il en passant ses mains dans son dos pour descendre sa fermeture, après avoir fait glisser son boléro.

Rapidement, elle se trémousse pour qu'il puisse lever sa

robe et la repousser sur le côté. Il ne lui reste déjà plus que sa culotte et ses collants. Jérémie la regarde avec un appétit démesuré. Un moment, il descend ses yeux sur sa poitrine plantureuse. Elle lui sourit de plus en plus timidement au fur et à mesure que les secondes passent. Il ose enfin poser une main sur elle, dans son cou. Comme s'il avait découvert un trésor, il regarde sa main glisser sur sa peau, sur son sein rond et dur d'excitation, elle continue sur ses flancs, qui se creusent délicieusement, comme pour mettre en valeur la largeur de ses hanches toutes rondes.

— Allonge-toi... lui dit-il d'une voix rêveuse.

Charline s'exécute avec sensualité. Dès qu'elle est en position, il commence à rouler son collant le long de ses jambes, en faisant une boule qu'il balance à l'avant du van. Avec une extrême délicatesse, il lui écarte légèrement les cuisses, découvrant le tissu taché de sa culotte. Le gris se transforme quasiment en noir, tout autour de sa vulve dessinée sous le tissu. De l'index, il caresse cette fente, faisant frémir son amante. Enfin, il commence à la lui retirer. Ses yeux ne quittent pas son entre-jambe et à peine a-t-il sa culotte en main qu'il la porte à son nez et la renifle à pleins poumons. Charline sourit, aussi gênée qu'excitée. Il faut être à moitié jeté pour renifler la culotte d'une femme dès le premier soir. Plus d'une en aurait été stoppée net.

Mais pas Charline. Au lieu d'en être outrée ou de trouver ça sale, elle comprend que cet homme est plutôt du style à ne reculer devant rien pour son plaisir. Que ce soit celui de Jérémie ou de Charline. À moins qu'il ne

fasse cela à chaque fois ? Peu lui importe, sur le moment, car elle le voit se baisser, plonger entre ses cuisses qu'elle ouvre volontiers.

Jérémy la lape, elle peut entendre sa déglutition à chaque fois qu'il avale sa cyprine en grognant de plaisir. Bientôt, il se met à sucer son clitoris gonflé. Elle glisse à nouveau une main dans ses cheveux et lui plaque le visage contre elle, remuant son bassin avec énergie.

— Oh oui, comme ça... c'est si bon...

Deux doigts impudiques s'enfoncent en elle, et la voilà qui se met à couiner, sans pouvoir rien retenir, si tant est qu'elle en aurait envie. Elle se sent déjà partir. Cet homme sait exactement qu'il lui faut plus que de la performance, que la façon de faire est aussi importante que l'action. Car Jérémy lève les yeux sur elle en glissant ses doigts profondément en elle. Un regard déterminé, qui la cloue sur place aussi sûrement que s'il l'avait attachée. Bientôt, elle sent son poing s'écraser contre sa vulve, puis ses doigts tourner en elle, pour venir caresser, presque contre son col de l'utérus, la fine paroi qui sépare cette cavité de l'autre, plus intime et plus étroite qu'elle s'imagine déjà lui offrir.

Elle décolle d'autant plus qu'elle n'est pas habituée à ce que ce point soit autant stimulé. De sa langue, il continue de branler son bouton d'amour, la rendant folle d'un plaisir qui la fait lâcher des petits cris aigus. Elle sent son nectar couler de plus belle, sûrement tacher les draps, alors qu'elle se surprend à jouir sur sa bouche et ses doigts, agrippée maintenant des deux mains à ses cheveux qu'elle tire sans ménagement.

Lorsqu'il retire ses doigts, c'est pour se défaire de ses vêtements. Charline reprend son souffle en le regardant faire. Elle aime l'expression de son visage, elle aime le regard qu'il pose sur elle. Jérémy est en rut. Il n'a plus qu'une chose en tête : la baiser, la faire jouir, et jouir à son tour. Avec une dextérité plus qu'approximative, il enveloppe sa verge tendue d'un bout de plastique et s'apprête à se planter en elle sans autre forme de procès, quand elle se met à bouger, pour lui présenter sa croupe :

— Défonce-moi, lui dit-elle haletant. Baise cette petite salope qui suce des queues dans les couloirs.

Sans un mot de la part de son amant, elle le sent venir se plaquer contre elle. Son gland turgescent la transperce littéralement, et le cri qu'elle lâche alors n'est pas sans exciter l'homme. Il claque ses fesses sans retenue, elle couine de douleur et de plaisir mêlés.

— Oh oui, prends-moi... rajoute-t-elle en se cambrant sur son membre planté en elle. Je veux te sentir me pilonner.

— Comme ça ? lui lâche-t-il d'une voix rauque qui fait ronronner Charline à nouveau.

Mais déjà, Jérémy claque à nouveau ses mains, faisant naître une brûlure sur les fesses rondes de Charline. Aussitôt, elle se sent submergée par ses coups de reins puissants. L'orgasme à peine passé revient de plus belle. Déjà, elle ne se rend plus compte de rien de ce qui l'entoure. Ce mec est en train de la faire perdre pied... et elle adore ça. Aux râles endiablés de Jérémy se rajoutent les couinements et les halètements de Charline.

Tout en pilonnant furieusement le con de Charline, Jérémy caresse ses rondeurs dont il sent qu'il en train de s'enticher. Il ralentit un moment, rejette les cheveux bruns de son amante de façon à voir ses épaules. Profitant de cet instant de répit, Charline en profite pour lui offrir des ondulations gourmandes. Jérémy caresse sa nuque, à la fois solide et fine. Il passe sur ses omoplates et vient attraper ses seins qui s'agitent en rythme avec les mouvements de la belle qui fait claquer ses fesses sur son bas-ventre en lui réclamant de la défoncer encore.

Mais Jérémy est en pleine contemplation. Du bout des doigts, il joue avec ses tétons, jusqu'à les pincer sans ménagement, faisant sortir un délicieux couinement aigu de la gorge de Charline. Il continue son chemin par les flancs creux et doux, puis revient par devant, sur son bas-ventre légèrement arrondi. D'une main, il vient trouver le bouton bandé de Charline. D'abord, il le branle énergiquement. Charline se jette la tête dans les oreillers et est prise de spasmes qui la secouent de la tête aux pieds. Avant qu'elle ne s'effondre pourtant, Jérémy le claque à deux reprises. La douleur fait cette fois crier Charline. Mais elle n'a pas le temps de protester.

Agrippé à ses hanches divinement larges et rondes, il martèle le fond de son vagin avec une rage presque effrayante, s'il n'était pas en train de la faire jouir encore et encore. Charline se délecte des bruits lâchés par Jérémy. Elle le sent s'approcher de plus en plus dangereusement de l'explosion. Malgré le plastique qui les sépare, elle le sent avec une extrême acuité. Sa cyprine semble couler

à flots sur les couilles de l'homme qui lui offre un pied formidable. Et juste au moment où elle se tord pour le regarder, celui-ci se retire d'elle et la fait rouler sur le dos sans qu'elle n'ait le temps de réagir.

Elle le voit, le visage rouge, le corps suant. Elle peut maintenant apprécier le rasage de son pubis. Ses bourses sont imberbes et douces, mais il ne se rase pas complètement le pubis, laissant juste une fine toison douce et agréable à la vue, pour ne pas jurer avec son torse et ventre velus. Elle n'avait pas remarqué, jusque-là, sa petite bedaine, peut-être le seul détail qui peut trahir sa quarantaine.

Mais elle n'a pas le temps de pousser plus loin son examen. Jérémie retire le préservatif de son pieu et le branle devant elle.

— Tu es si belle, Charline, lui dit-il. Tu me rends dingue.

— Jouis, lui répond-elle en se plantant deux doigts dans le con pour l'accompagner. Crache ton foutre sur moi.

Et son vœu ne tarde pas à se réaliser. D'où elle est, elle peut admirer la manière dont Jérémie se presse lui-même les couilles au moment où son sperme remonte le long de sa verge. Elle peut même voir son méat s'ouvrir en grand juste avant que son liquide blanchâtre ne jaillisse de là, venant couvrir sa peau. Alors que Jérémie jouit en grognant, râlant, gémissant, et même lâchant quelques petits sons plus aigus, Charline n'est pas en reste. Les bras relevés au-dessus de sa tête, elle semble s'étirer, un

large sourire aux lèvres. À chaque fois que le sperme de l'homme se répand sur son épiderme, elle est parcourue d'une sorte de vague de plaisir, qui envahit tout son corps ondulant.

Bientôt, Jérémy s'écroule près d'elle, et elle le regarde. Il est devenu mille fois plus beau qu'en début de soirée, et dans ses yeux, elle sent la réciprocité de ce sentiment. Ils sont tous les deux comblés. Leurs bouches viennent se coller l'une à l'autre dans un long baiser sensuel, pourtant maintenant dépourvu du désir ardent qui les brûlait depuis si longtemps. Rassasiés l'une comme l'autre, ils prennent leur temps.

Jérémy finit par poser sa tête sur la poitrine confortable de Charline. De l'index, il joue avec son propre sperme sur son ventre. Finalement, il en récupère un peu et l'avale, à la barbe de son amante :

— Hé ho ! C'est à moi, ça ! lui fait-elle en riant.

— Ah mais fallait dire ! s'exclame Jérémy.

Aussitôt, il vient lécher son ventre, récupérer jusqu'à la dernière goutte de sa semence sous les ricanements de Charline, puis vient l'embrasser à pleine bouche, laissant couler le liquide encore chaud dans celle de son amante. Si bien qu'elle ne tient plus. Cet homme la surprend à chaque fois et elle lui doit donc bien la vérité.

— Je t'ai menti.

— Quoi ?

— Y a pas de soirée réservée aux couples.

— Ah bon ?

— J'avais juste envie de toi.

— Oh ! Je... C'était réciproque, crois-moi.

— Mais après cette soirée, on va ensemble dans ce club quand tu veux !

# Sandrine

*Cette histoire-là aurait presque pu figurer dans mon recueil Onanisme général. Une amie de Second Life m'a avoué que parfois, elle se faufilait aux toilettes du travail pour se caresser. Je me suis donc fait un honneur de la mettre, elle, en scène... À son plus grand plaisir, apparemment !*

Il arrive que Sandrine s'ennuie, au bureau. Mais elle est passée maîtresse dans l'art de faire semblant d'être en pleine réflexion. D'une part, ça montre aux collègues et à son boss qu'elle est en pleine activité, et d'autre part, ça évite qu'on vienne la déranger pour un oui ou pour un non. Parce que Sandrine aime s'ennuyer au bureau. Ça n'arrive pas très souvent, et ça n'en est que plus appréciable. Et quand c'est le cas, elle paraît plus concentrée que jamais. Elle voit les allers et venues de ses collègues par la vitre qui lui fait face. Certains ne font que passer, d'autres vont aux toilettes ou à la salle de pause se faire un café. Mais elle, elle est concentrée, imperturbable.

Et pourtant, lorsque l'ennui la gagne en pleine journée, Sandrine est perturbée. Pour se donner un air encore plus

sérieux, elle attrape ses cheveux crépus et les tire en arrière, les attache en un chignon serré. Sur son grand front plat se dessine une petite ride, signe que le mental travaille. Ses grands yeux marron fixent l'écran, et pourtant, elle est consciente des mouvements à l'extérieur de son bureau. Au fond, il n'y a peut-être qu'un signe qu'un passant pourrait remarquer, un seul tic qui trahirait que Sandrine n'est pas en train de se prendre la tête sur une ligne de compte : ses joues creusées plus qu'à leur habitude, qu'elle mâchonne nerveusement.

Mais ça, c'est uniquement parce que les meubles sont placés de telle façon que la personne qui n'entre pas dans son bureau ne peut voir que son visage. Si elle n'était pas métisse, on remarquerait facilement que ses joues s'empourprent. Mais le brun de sa peau l'aide à se donner un air de femme absorbée par son travail. Il n'en faudrait pas beaucoup, pourtant, pour remarquer que sa respiration est légèrement accélérée, que sa poitrine semble plus compressée qu'à l'accoutumé. En s'avancant encore un peu dans son bureau, on remarquerait facilement ses jambes serrées l'une contre l'autre, galbées par son pantalon de tailleur, qui se frottent d'avant en arrière, dans des gestes lents et calculés. Près d'elle, on entendrait ses inspirations plus fortes, suivies de longues expirations qui accompagnent quelques contractions bien placées.

Car oui, lorsque Sandrine s'ennuie au bureau, elle aime s'émoustiller elle-même. N'allez pas croire que Sandrine est du genre à se caresser partout où elle passe, ou que jouir est sa seule et unique raison de vivre. Ce petit bout

de femme aime simplement cet état. L'excitation sexuelle lui procure un bien-être que peu de choses peuvent lui procurer autrement. Même la jouissance. C'est plus fort, plus puissant... mais aussi plus court. Ce qu'elle aime, lorsqu'elle est au bureau, c'est justement rester dans cet émoi continu.

La manière de la maintenir ainsi change suivant l'humeur du jour. Mais cela commence souvent de la même façon, comme un rituel. Elle se connecte sur son compte Facebook et parcourt les photos sensuelles des groupes auxquels elle s'est abonnée. Ce ne sont pas tant les corps parfaitement retouchés des femmes qui défilent devant elle qui l'émoustillent. Il y a bien, de temps en temps, la photo d'un homme musclé, bronzé et au regard lascif, qui lui fait naître des idées plus torrides les unes que les autres. Mais ce qui la rend elle-même lascive, ce sont certains commentaires à ces photos. Dans le monde virtuel d'internet, elle doit bien avouer que ce qui la touche le plus, ce sont les mots. D'ailleurs, sa bibliothèque n'est pas dénuée de romans ou recueils érotiques. Elle ne cache pas vraiment qu'elle aime ça. Ses groupes sur Facebook sont visibles par tous ses amis. Les mots, donc, peuvent parfois la transporter très loin dans ce monde suave de la sensualité. Parfois crus, parfois doux et rimant, elle peut se laisser aller à toute forme d'écriture, pour un peu qu'elle puisse y puiser de l'inspiration pour son imaginaire voyageur.

Elle se met facilement à rêver devant son écran. Elle serait cette belle donzelle à l'air ingénu qui, sans vraiment

le vouloir mais consciente de l'effet qu'elle a sur les hommes, se promènerait avec cette jupe aguichante. Tous les hommes la déshabilleraient du regard en la croisant et elle se délecterait de l'envie ressentie en eux. Peut-être même qu'elle laisserait un des hommes qui ont laissé un commentaire sous la photo l'aborder. Il saurait trouver les mots, toujours à double sens, et elle les entendrait toujours du côté sexuel. Leur respiration s'accélérait et le désir monterait en flèche sans qu'ils n'aient le moindre geste ambigu, contrairement à leur discussion.

Sandrine ressent à chaque instant comme il serait plaisant, excitant, d'avoir un tel échange avec un homme qui lui plaît. Un homme qui saurait à la fois être fin d'esprit et par un mot bien placé, lui envoyer des images libidineuses, voire obscènes. Car si elle n'est pas la salope qui saute sur la première bite qui passe, elle est loin d'être une sainte. Encore moins si l'homme qui est devenu l'objet de son attention sait trouver les mots qui la feront décoller.

Une fois dans cet état concupiscent, la jeune femme s'imagine facilement commencer à mettre ses atouts physiques en avant. Plonger ses grands yeux dans ceux de l'homme pour qu'il s'y noie, alors qu'elle s'approche de lui, juste assez pour l'enivrer de son odeur, mêlant un parfum doux appliqué avec parcimonie pour ne pas totalement camoufler celui épicé de sa peau. Sous son chemisier, ses tétons qu'elle n'aurait pas enfermés dans un soutien-gorge se mettraient à pointer, soulevant le tissu et formant deux petits pics qui sembleraient appeler la bouche charnue de

cet homme. Elle verrait avec délice son regard tomber à plusieurs reprises sur eux, et à chaque fois qu'il ouvrirait la bouche pour parler, elle fixerait ses lèvres en les imaginant sucer ces boutons.

Ce genre de scénario se termine toujours de la même manière : Sandrine se lève pour l'attirer dans un endroit plus intime, et alors qu'il la suivrait, il ne pourrait que se mettre à baver sur son derrière rebondi, moulé dans son pantalon. Ce cul dont elle est si fière, parce qu'elle-même n'y résisterait pas, se dit-elle parfois en se regardant dans le miroir de la salle de bain. Et il n'y résisterait pas plus. Ils se sauteraient dessus, ils baiseraient comme dans les films, avec énergie et tendresse. Il la tirerait par les cheveux, la maîtriserait, et elle y répondrait en le chevauchant. Leurs ébats seraient comme un combat, au premier qui fait jouir l'autre, et où tous les coups sont permis... où tous les coups sont obligatoires.

Et pendant qu'elle s'imagine tout cela, Sandrine se rend compte qu'aujourd'hui, elle a laissé son imagination prendre beaucoup trop le dessus. Sa culotte est déjà mouillée, ses seins lui font presque mal, tellement son corps vit ce qu'elle rêve éveillée.

Elle tente un instant de se calmer. Elle regarde dehors, mais personne ne passe dans le couloir. Vite, que son esprit soit occupé ailleurs. Elle ouvre ses mails... aucun. Le monde entier s'est mis en branle pour qu'elle continue. Et elle n'a pas la volonté nécessaire. Elle sait qu'il n'y a plus rien à faire lorsqu'en se mordant la lèvre intérieure, ses jambes s'ouvrent de chaque côté du fauteuil, son bassin

part en avant, frottant son entre-jambes contre son assise.

Et que c'est bon ! Que c'est grisant. Elle applique avec douceur quelques allers-retours et sent son corps entier s'enflammer. Elle sait déjà comment ça va se terminer. Mais il est si délicieux de faire semblant de résister. Assise devant son écran, elle change d'onglet en contractant régulièrement son vagin. Geste invisible et tellement exquis. Elle halète déjà lorsqu'elle se retrouve sur la page de son site préféré où lire de courtes nouvelles érotiques. Elles sont toujours accompagnées d'illustrations souvent savamment choisies pour augmenter encore l'effet des mots. Elle en choisit une au hasard dans la catégorie « Exhibitionnisme / Voyeurisme » et se met à lire. Une histoire d'orgie où les corps se mêlent autant que les sentiments. Très bien écrit, magnifique, on s'y croirait.

De l'extérieur de son bureau, on ne verrait plus que la moitié haute de son visage, ses yeux qui semblent traquer quelque erreur sur l'écran. Mais sa bouche est sèche, son cœur palpitant, sa poitrine gonflée... et sa main calée entre ses cuisses. À travers le tissu de son pantalon et de sa culotte, Sandrine branle son clitoris turgescent. Cette fois, c'est sûr, la rougeur de son visage se verrait. Mais il semblerait que tout le monde soit en train de travailler durement.

Sur la fin de la nouvelle qui l'a rendue dingue de désir, elle sent une violente décharge partir du bout de son doigt et se propager dans tout son corps à travers son clitoris. Elle se crispe, s'arrête de respirer, serre les dents, et fixe la vitre devant elle pour s'assurer qu'il n'y a personne. Mais

lorsqu'elle se relâche, c'est pour sentir son puits inonder sa culotte. Comme si son vagin lui rappelait son existence, son besoin d'être écarté, ramoné, aimé. Alors qu'elle rougit de plus belle avec l'impression que sa cyprine vient de traverser culotte et pantalon, Sandrine se sent jouir une deuxième fois, et s'affale dans son fauteuil.

Voilà, on ne peut plus la voir. Elle halète dans son fauteuil, devant cette dernière image qui conclue la courte nouvelle. Des hommes ruisselants de sueur, des femmes exactement dans le même état à qui on rajoute les stries de sperme sur la peau. Sandrine est une gourmande insatiable, quand elle s'y met. Cette image la projette dans un monde de luxure et elle n'a plus qu'une chose à faire, si elle veut se calmer.

Doucement, elle se lève et s'assure que son pantalon n'est pas tâché. Elle tire sur son chemisier, frotte ses jambes pour en défroisser le textile, puis se dirige vers la porte avec un air le plus naturel possible. Elle ouvre son bureau pour trouver un couloir vide. C'est rare. Mais tant mieux ! Elle n'a qu'à traverser le couloir pour se retrouver aux toilettes. Elle s'y rue littéralement. Elle referme la porte doucement derrière elle et fonce dans la première cabine.

Dès qu'elle a tourné la serrure, Sandrine déboutonne son chemisier pour en sortir ses seins, enfermés dans son soutien-gorge, celui qui s'ouvre par le devant. Sandrine a toujours été du genre prévoyante. Elle les caresse d'une main, pendant que l'autre s'affaire à ouvrir son pantalon. Lorsqu'elle le baisse avec empressement, elle

est embaumée par l'odeur épicée de son sexe. Elle aime cette odeur, elle aime son goût. Elle glisse un doigt sur sa vulve qu'elle vient goûter avec sensualité, alors qu'avec des gestes calculés, elle se débarrasse de ses talons aiguilles. Ainsi, elle laisse son pantalon et sa culotte au sol, pour s'asseoir sur la lunette fermée des toilettes et ouvrir grand ses jambes.

Si elle aime son cul, Sandrine trouve aussi qu'elle a une magnifique vulve. Surtout lorsqu'elle est ouverte comme maintenant, les lèvres légèrement pendantes, le clitoris apparent. Adossée à la chasse derrière elle, ses doigts se glissent enfin en elle. Le majeur et l'auriculaire, toujours. Elle les glisse doucement en se mordant la lèvre pour ne pas gémir de plaisir. Elle se caresse les parois, les endroits les plus sensibles, terminant par son point G. Puis elle les retire. Et déjà, sa cyprine se met à couler. Elle la sent, chaude, le long de son périnée, avant de s'égoutter sur le plastique depuis son anus. Cette parfaite sensation d'être exactement comme il faut, quand et où il faut.

Ses doigts replongent en elle et se mettent à aller et venir. De sa main libre, elle maltraite un sein qui n'en demandait pas moins. Les petites décharges électriques du plaisir fusent de partout dans son corps. Elle ne quitte pas des yeux ses doigts qui écartent ses lèvres, s'enfoncent en elle pour en ressortir à chaque fois plus trempés, lui semble-t-il. Dans cet état, elle n'a besoin d'aucun effort intellectuel pour imaginer un sexe viril devant ses yeux, lui ramonant la chatte gaiement.

— Oh putain, oui...

Elle ne fait que marmonner ces mots. Mais dans le silence des toilettes, la résonance des lieux, n'importe qui l'aurait entendue. Elle s'arrête net et tend l'oreille. Elle reste plusieurs secondes figée dans cette position improbable, les doigts plantés en elle. Mais rien. Elle est parfaitement seule.

Son cœur accélère d'un coup. Parce qu'elle sait qu'elle va se lâcher un peu plus. Elle restera à l'affût de quelqu'un qui rentrerait mais va pouvoir se faire plaisir. À peine cette pensée lui traverse l'esprit que ses doigts se remettent en action. Elle s'empêche de gémir, mais sa respiration est rauque, saccadée, bruyante. Puis sa paume se met à claquer son pubis légèrement poilu. Elle contracte tout son bras pour se branler le plus fort possible.

Puis s'arrête net. Elle reprend des caresses plus sensuelles, n'oubliant pas ses seins et son clitoris ultrasensible. Ses reins ondulent sous ses propres tendresses. Elle se fait féline, comme elle le ferait pour un spectateur. Elle se relève un instant, sachant comment sera le grand final de cette jouissance. Elle remonte la lunette qui a eu sa dose de cyprine et se rassied.

*Cling-cling-cling-cling...*

Sandrine se fige, les yeux rivés sur la porte. A-t-elle bien entendu ? Un bruit de métal qui s'entrechoque. Et c'est seulement là qu'elle l'entend. Cela semble venir de la cabine juste à côté. La honte l'envahit. Sa main se pose sur sa bouche pour empêcher un cri de sortir de sa bouche. L'odeur de sa chatte envahit ses narines alors qu'elle comprend ce qui se joue. La respiration d'à côté

est celle d'un homme. Elle est saccadée. Et ce *cling-clang*, c'était celui d'une boucle de ceinture que l'on remue. Il se branle. Elle se pose des questions. Était-il déjà là quand elle est arrivée, ou est-il arrivé après et elle ne l'a pas entendu ?

Mais elle sourit malgré tout. Elle se penche sur le côté pour mieux l'entendre. Peut-être le reconnaître ? Il ne s'arrête pas. Il a beau essayer de se retenir, sa respiration le trahit. Sandrine glisse à nouveau sa main entre ses cuisses. Elle tremble de peur et d'excitation. Mais ses tétons qui lui font mal trahissent son envie de jouer le jeu. Elle enfonce d'un coup ses doigts en elle, lâchant un tout petit « han ! ». Puis elle tend l'oreille.

*Cling-clang-clang...*

Le rythme s'est accéléré. Elle plaque sa main sur sa bouche pour ne pas pouffer de rire. Puis finit par reprendre ses caresses. Qu'il est excitant de ne pas savoir qui c'est ! Lui non plus ne doit pas le savoir. Et Sandrine laisse son imagination prendre les commandes. Elle le voit, dans la cabine d'à côté, qui avait remonté son pantalon quand il l'a entendue la première fois. Il s'est mis à bander, en restant écouter. Puis se branle. Elle voit sa large queue dans sa main. Il est penché au-dessus du trône, la main libre sur le mur. Il s'astique comme un dératé, le visage brûlant. Il a sorti ses couilles et ce sont elles qui cognent contre sa ceinture. Elle les voit, pleines, ballottantes. Elle a envie de les sucer, de les lécher pendant qu'il se branlerait contre son visage. Il aurait envie de jouir sur elle.

Et pendant que son imagination lui adresse des images

de ce membre bandé pour elle, elle serre les dents pour ne pas gémir. L'homme de l'autre côté de la planche de contreplaqué doit se délecter de sa chatte qui clapote. Elle est proche de la crampe lorsqu'elle l'entend lâcher son râle tout en retenue. Elle peut presque sentir et voir son sperme gicler de son gland turgescant. Son visage serait tellement près de lui, avide qu'elle est de recevoir son jus sur sa peau, ne pas en manquer la moindre goutte, elle serait si près qu'elle pourrait voir la fente de son canal s'écarter juste avant que le geyser blanc ne l'inonde.

Cette vision la transporte à cent mille lieues de son boulot, de ces toilettes. Elle est avec cet homme imaginé aujourd'hui. Elle l'aime et le désire plus que tout. Elle veut tout de lui et il le lui offre. Cette idée la propulse dans la luxure la plus totale.

Elle ne s'est pas rendu compte que l'homme a refermé son pantalon et sa ceinture. C'est du moins ce qu'elle suppose en entendant la porte de la cabine s'ouvrir. Elle ne ressentira rien de la déception qui aurait pu poindre, ayant cru qu'elle sortirait la première et que de son bureau, comme si de rien n'était, elle aurait pu savoir qui c'était. Parce qu'au fond, tant mieux. Sa main se plaque sur le contreplaqué lorsqu'elle sent la jouissance lui tennailler les tripes avant d'exploser. Elle ne peut retenir un petit râle d'effort, pour ne pas s'arrêter.

Puis elle oublie tout. Un instant. Un court instant. Elle n'a plus de corps, plus d'idées, plus rien. Plus rien n'existe que ce bien-être qu'elle ressent à chaque fois que son vagin projette sa cyprine, dans une sorte de relâchement

total. Même l'homme semble se stopper dans son geste, lorsqu'il l'entend jouir ainsi.

Puis le retour sur Terre est presque aussi brutal que l'envolée. Le pantalon au sol, le chemisier grand ouvert, les doigts dégoulinant autant que sa chatte, Sandrine a honte. Tout le temps que l'homme passe à se laver les mains, elle ne respire quasiment plus. Comment a-t-elle osé faire ça ? À quel moment ça a dérapé, dans sa tête ? Elle qui ne se considérait pas comme une accro au sexe venait de prouver l'inverse !

Enfin, la porte s'ouvre et se referme. Elle est seule. Elle se dépêche de se rhabiller, fait en sorte que rien ne se remarque. Lorsqu'elle se retrouve devant le miroir, elle ne peut que constater que c'est peine perdue. Elle a les joues en feu, les pupilles dilatées comme si elle avait fumé, son chignon est complètement en vrac... et elle se met à rire bêtement et toute seule.

Revenue dans son bureau incognito, Sandrine réussit à se remettre au boulot. Elle a enfin reçu un mail et ça devrait lui combler le temps qu'il reste jusqu'à la fin de la journée. Elle ne peut s'empêcher, lorsque quelqu'un passe dans le couloir, essayer de savoir si c'était lui avec qui elle s'est branlée aux toilettes. Était-ce un homme marié ? Un jeune ? Un vieux ?

De l'autre côté de la vitre, les collègues ne sont pas étonnés de passer devant le bureau de Sandrine et de la voir travailler avec enthousiasme, un visage rayonnant. C'est toujours comme ça, de toute façon. Elle est belle, et heureuse de l'être. Pas tant qu'elle entre dans les cases de

ce qu'on appelle des canons de beauté, mais elle dégage un truc qui la rend vraiment belle. Personne ne sait vraiment comment elle fait. Son tempérament, sûrement. Mais c'est quand même ahurissant de voir une chose, chez elle : au boulot, elle ne semble jamais s'ennuyer !

# Interne en urgence

*J'ai écrit cette histoire en hommage à un contact de Mewe. Sixtine (la vraie) est infirmière en urgences, et s'est retrouvée en première ligne lors du premier confinement Covid en 2020. Ce récit est un peu ma manière à moi de la remercier... Ça vaut sûrement aussi bien que des applaudissements à 20h par la fenêtre.*

Sixtine était une jeune femme de 27 ans. Elle était rousse, et loin de vivre cette légère différence comme une tare, elle en était fière. Elle n'avait jamais compris le pourquoi de toutes ces blagues sur les cheveux roux, mais elle avouait facilement qu'il y en avait des drôles. Sixtine avait cette autodérision qui caractérise les gens bien dans leur peau, dans leur corps et dans leur tête. Tout n'était pas parfait dans sa vie, mais quelque part, ce n'en était que mieux : la perfection tuerait ses envies.

Et des envies, Sixtine en avait ! Sans aller jusqu'à dire que celles-ci dirigeaient sa vie, elle n'était jamais contre un moment de plaisir charnel ou sensuel. Elle était mariée et aimait son homme avec sincérité. Ils étaient sur la même longueur d'ondes, s'autorisaient quelques folies dans le

lit conjugal (et en dehors) pour le plus grand bonheur de leur couple. Mais s'ils s'octroyaient des libertés sexuelles, ils n'étaient pas libertins. Monsieur ne supportait pas vraiment que sa femme soit la proie des désirs d'autres personnes que lui, et quelque part, Sixtine aimait ce côté possessif et exclusif. Cela lui donnait le sentiment d'être unique, irremplaçable, et elle faisait tout son possible pour le rester.

Sa vie de couple qui la comblait était entrecoupée de longues gardes à l'hôpital, où elle était interne. Son futur métier était déjà une passion, une véritable vocation que rien ni personne ne pourrait entamer, pas même les patients les plus ignobles ! Son mari disait souvent en plaisantant que Sixtine avait un amant : l'hôpital. À chaque fois, elle ricanait, parce qu'elle avait en tête l'image d'une Sixtine géante qui s'insérait le bâtiment dans le vagin ! Mais jamais elle n'avait révélé cette vision à qui que ce soit ! Et d'ailleurs, son homme ne pouvait pas vraiment se plaindre du travail de Sixtine. Quand elle ne rentrait pas sur les rotules, réclamant uniquement un verre de vin et une longue nuit de sommeil, elle était demandeuse de plaisirs. Il pouvait lui arriver de lui sauter dessus sauvagement, ou de minauder tout contre lui, voire de le supplier de la pilonner. C'était à chaque fois imprévisible et elle aimait cela autant que lui.

En cette période d'épidémie, pourtant, les choses étaient bien plus difficiles. Le virus promettant d'être ravageur, elle avait accepté de rester confinée sur son lieu de travail. D'abord par conviction. Elle était de ces

personnes qui savent ce qu'implique un tel métier, et au fond d'elle, elle se savait prête à endosser ce rôle en cas de catastrophe de ce genre. Ensuite, elle ne se pardonnerait jamais s'il arrivait quelque chose à son mari parce qu'elle avait ramené le virus dans leur cocon par mégarde.

Comme dit plus haut, Sixtine était une femme pleine d'envies. Et une belle femme, avec ça. Dans sa tenue d'interne, elle surprenait régulièrement des regards libidineux posés sur elle. Son homme aurait réprouvé, mais il n'en était rien pour elle. Secrètement, elle appréciait même les mains aux fesses qu'il lui arrivait de recevoir. Et peut-être particulièrement dans cette conjoncture, elle appréciait tous ces regards et gestes qui, en temps normal, auraient été qualifiés de déplacés. Pendant qu'ils pensaient à ces choses-là, les patients ne pensaient pas aux conditions angoissantes dans lesquelles tout le monde vivait. Alors si un bouton ou deux de plus ouverts sur sa blouse pouvait redonner le sourire à quelqu'un, au moins quelques secondes, Sixtine n'hésitait pas.

D'autant que cela faisait plusieurs jours qu'elle n'était pas rentrée. De plus en plus, elle s'isolait en pause. Prétextant le besoin de repos, de se retrouver seule, Sixtine se caressait. Plus les pauses se succédaient, plus elle espérait se faire surprendre. Jean serait l'homme de la situation. Jean et Sixtine avaient le même plaisir pour les plages nudistes. Cet amour de la nudité, elle ne pouvait le partager avec son homme que chez eux. C'est donc seule et sans lui dire qu'elle se rendait sur cette plage, où elle avait retrouvé Jean une fois, totalement par hasard. Elle

s'était allongée près de lui pour discuter et il n'avait pas pu cacher son émoi à voir sa collègue dans cette tenue. Ses yeux étaient très expressifs, d'autant qu'elle appréciait elle-même grandement le corps de Jean. La fine bouche de l'infirmière et son visage carré rajoutaient à la beauté du reste de son corps, tout en courbes sensuelles. Un cou érotique, des épaules sexy. Ses seins ronds étaient une pure merveille aux yeux de Jean (et de nombreux autres hommes). De larges aréoles mettaient en valeur des petits tétons presque constamment dardés. La première fois, Jean n'aurait pas pu dire si elle avait un ventre plat ou rond, tellement il était obnubilé par cette envoûtante poitrine, qui était parfaitement celle qu'il fallait avoir quand on avait ces hanches arrondies sans être larges. C'est en s'imaginant malgré lui goûter à ce petit clitoris gonflé, surpris alors qu'elle fermait les yeux en bronzant, qu'il s'était mis à bander. Si Sixtine en avait été amusée et flattée, même excitée, les choses en étaient restées là.

Hors de question pour elle de tromper son mari qu'elle aimait tant. Mais il lui arrivait de se demander si c'était le tromper que d'avoir posé, une fois qu'ils s'étaient retrouvés ensemble sur cette plage encore déserte, sa main sur sa tige tendue pour l'aider à se calmer. Était-ce tromper son mari que de l'avoir aussi saisi à pleine main, la fois suivante, et d'avoir fait gicler son foutre pendant qu'il fouillait le fond de son vagin de ses doigts épais ? Ou cette fois où elle avait osé insérer son pieu au fond de sa gorge ? Mais jamais ailleurs, ce n'est pas tromper ? Dans le doute, elle ne pouvait demander à son homme. Il aurait déjà peu

aimé qu'elle se rende sur cette plage. Il y avait donc une règle d'or entre Jean et Sixtine : jamais à l'hôpital.

Si Sixtine prenait ses pauses en regardant les photos que lui envoyait son mari dans les moments où sa femme lui manquait, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir envie de sentir cette queue bien raide l'ouvrir, palper ses couilles pleines et encaisser ses coups de reins dans tous ses orifices. Sa queue, sa belle queue... Ou n'importe quelle autre. Il était 18h et la belle rousse sortit des toilettes les tétons encore durs bien visibles sous sa blouse, et le vagin palpitant d'avoir joui à l'instant. Mais elle le sentait, ses deux doigts ne suffisaient plus à la satisfaire.

Elle entama donc sa garde de nuit avec cette violente envie de rentrer chez elle et se faire démonter par son homme. Elle rejoignit l'équipe d'urgentistes dans la salle de pause, pour un café tous ensemble avant de relayer les autres. Ce petit moment l'aidait à penser à autre chose, même penser à ce putain de virus, à la façon merdique dont les autorités les laissaient tout gérer sans lever le petit doigt, ça lui faisait du bien. C'est dire ! Mais dès qu'elle était seule, son bas-ventre la brûlait. En attendant d'être appelée pour une urgence, elle alla voir les patients en attente d'un lit, s'assurer que tout allait pour le mieux et qu'ils ne se mettaient pas à râler ou angoisser. Il faut dire que les masques, les gants, les distances qu'on gardait avec les patients comme si chacun d'eux était une arme chimique en puissance, n'était pas pour rassurer les plus hypocondriaques.

D'habitude, les urgences étaient pleines de petits bobos

sans importance. Mais en cette période si particulière, ce n'était pas le cas. Déjà, un des premiers soins était de les tester. S'ils étaient positifs, ils restaient se faire soigner dans la partie aménagée à cet effet. Les autres rejoignaient celle où Sixtine allait de box en box. Une grand-mère tombée qui s'était fêlé la hanche, un enfant et sa mère qui s'était fracturé la clavicule... Et le patient du box 8. Une chute toute bête, d'un escabeau, une mauvaise réception, et il se retrouvait les deux bras en écharpe.

Elle entra dans le box, bien consciente qu'elle avait déboutonné un peu trop de boutons et referma le rideau. Elle se tourna vers lui et lui sourit, obligée de forcer celui-ci pour que ça se voie dans son regard, au-dessus du masque qu'elle portait. Il semblait encore un peu sonné par les antidouleurs. Elle vérifia la fiche posée là : la température, la tension, tout semblait normal.

— Vous allez bien, monsieur Leblanc ? Désolée pour l'attente, mais nous sommes débordés comme vous devez vous en douter.

— Ne vous en faites pas... Je prends mon mal en patience... Si vous pouviez juste... J'ai soif...

Sixtine attrapa le verre posé sur la table près du brancard et le remplit d'eau avant de se pencher sur son patient pour placer l'oreiller et relever sa tête. Elle sentit une vague de désir l'envahir rien qu'en sentant le souffle chaud de monsieur Leblanc dans son décolleté. Elle tenta au mieux de cacher son émoi et lui tint l'arrière du crâne pour l'aider à boire. Le léger tissu ne cachait plus son torse musclé et velu.

Il était beau. Bien plus que la grande majorité des patients que Sixtine voyait aller et venir à longueur d'année. Elle entendit, plus loin, un brouhaha qu'elle connaissait. Une urgence. Mais son bipper ne sonna pas. Le patient agita ses jambes pour retirer entièrement le drap posé sur ses jambes. Il portait un jogging, et Sixtine put à loisir voir la petite bosse que formait son sexe en-dessous.

— J'ai comme un point de côté, depuis une bonne demi-heure. Vous pourriez... ? J'ai essayé de souffler autant que je pouvais mais rien n'y fait, sans appuyer sur le point.

Sans hésiter, elle posa les doigts sur le bas de son ventre, tâtant à différents endroits.

— Plus à droite... non, plus à gauche... Oh ! Un poil plus bas... Oui !

Du bout des doigts, Sixtine appuya plus fort, tirant légèrement sur l'élastique du jogging. Elle put remarquer qu'il se rasait le pubis. Elle se sentit mouiller alors que l'homme soufflait, vidait l'air de ses poumons.

— Ah, merci ! s'exclama-t-il enfin.

Elle lui sourit en oubliant de retirer sa main, en oubliant d'arrêter d'appuyer, même. Le temps se suspendit un moment, pendant lequel Sixtine s'imaginait plonger sa main dans ce jogging.

— Je n'ai plus mal...

— Oh ! Pardon ! Je... pensais à autre chose !

Avec un peu de regrets, elle retira doucement sa main. Jetant un dernier coup d'œil à cet endroit où ses doigts étaient posés.

— Il n'y a... aucun souci, lui dit monsieur Leblanc en plongeant son regard dans le sien.

Ses yeux se baissèrent sur le décolleté de la belle rousse. À nouveau un blanc. De l'autre côté du rideau, les choses semblaient se calmer rapidement. Le nouvel arrivé avait dû être envoyé directement au bloc.

— Si j'ai envie d'uriner, comment je fais ? demanda le patient.

Sixtine ne fut pas dupe. En d'autres circonstances, elle aurait appelé Sylvie pour s'occuper de ça. Sylvie n'était pas vraiment le genre de femme à qui les gros lourds faisaient du gringue. Mais ce n'était pas vraiment une situation normale et sans plus réfléchir, elle alla attraper l'urinal et revint vers lui en se mordant la lèvre inférieure, cachée par son masque.

— Je vais baisser votre pantalon, puis vous aider à vous asseoir, lui dit-elle de sa voix la plus douce possible. À moins que vous préféreriez que j'appelle un homme pour le faire ?

Elle s'en voulut aussitôt, d'avoir demandé ça. Il lui répondit pourtant que ça allait, qu'elle pouvait y aller. Son cœur battait la chamade, son visage devait être pivoine. Elle attrapa le jogging par l'élastique et le tira vers le bas alors qu'il soulevait son bassin. Il ne portait rien en-dessous. Elle fut surprise de voir son sexe directement, et détourna le regard par habitude plus que par envie. Elle eut pourtant tout loisir de remarquer que ses poils coupés très courts mettaient en valeur un beau sexe plein de promesses, bien que tout mou.

— Désolé, lui fit-il avec un sourire en coin. Je n'ai pas vraiment eu le temps de passer un caleçon avant de venir. Mettre un jogging a déjà été une torture...

— Vous... étiez tout nu sur l'escabeau ?

— Comme toujours quand je suis chez moi...

Sixtine crut jouir sur place. Elle sentit soudainement ses tétons s'étirer encore plus, ses seins gonfler et sa culotte coller à ses lèvres palpitantes. Ses gestes devinrent plus hésitants, plus maladroits. Ça ne pouvait qu'inciter le patient à continuer dans sa lancée. Elle se pencha vers lui pour l'aider à s'asseoir mais à la seule puissance de ses abdominaux, monsieur Leblanc se leva. Surprise par le mouvement, elle reçut son visage dans le décolleté et sursauta :

— Oh pardon, lui dit-il avec un sourire qui montrait son hypocrisie.

Il se tourna et laissa ses jambes pendre sur le côté du brancard. Sixtine récupéra l'urinal en sentant une vague de chaleur l'envahir. Elle devait se calmer, à tout prix. Mais lorsqu'elle posa à nouveau les yeux sur son sexe, elle resta interdite. Il avait indéniablement grossi. Au même instant, un filet de cyprine sembla se déverser dans sa culotte et elle ne put s'empêcher de lâcher un tout léger gémissement.

— Je ne vais pas réussir, si vous attendez trop longtemps...

La voix de monsieur Leblanc la sortit de sa stupeur et elle s'avança légèrement, présentant l'entrée de l'objet à son gland, et attrapant sa verge de l'autre main pour l'y

insérer. La bouche sèche, elle lâcha le pénis de l'homme et plaqua le goulot contre son bas-ventre.

De longues secondes, elle le regarda dans les yeux alors qu'il se soulageait dans le pot en plastique. Plus elle s'efforçait de ne pas baisser les yeux, plus il l'intimidait. Plus elle était intimidée, plus elle mouillait, et dans les yeux de monsieur Leblanc, elle comprit qu'il savait. Il se mit à remuer son bassin, pour agiter son sexe et déposer dans le pot les dernières gouttes d'urine.

— Attendez, soupira presque Sixtine.

Elle recula légèrement le goulot et attrapa sa verge de deux doigts pour l'agiter à sa place.

— Oh...

Son membre avait durci, maintenant. Il bandait. Elle retira l'urinal et le referma, puis s'éloigna pour changer ses gants alors que l'homme s'excusait avec la même sincérité que précédemment.

— C'est que je n'ai pas l'habitude de ces situations... Et que vous êtes belle...

C'en fut trop pour elle. Sixtine se retourna vivement vers monsieur Leblanc, les nouveaux gants en place. Il était assis, le membre qui n'en finissait plus de se dresser. Elle savait que c'était mal, complètement immoral, en plein service, dans une période aussi tendue. Tendue. Oh oui, une queue bien tendue et longue qui viendrait cogner au fin fond de son vagin. Elle ne pouvait pourtant pas se résoudre à le faire ici, sans capote, sans précautions. Quoi que... Il avait été testé, et pas avec ce test dans la narine. S'il était dans ce box, c'était qu'il n'y avait aucun risque

à ce niveau-là. Mais restait tout le reste, et les urgences n'étaient pas pourvues de distributeurs de préservatifs !

Elle commençait à lui en vouloir, à le maudire d'exhiber une si belle queue sans pouvoir en profiter pleinement. Tout son corps était en feu. Sa chatte pulsait d'elle-même, réclamant d'être remplie à en exploser. Si elle continuait à le regarder, elle allait jouir debout.

— J'ai envie de vous, lança monsieur Leblanc.

Les yeux de Sixtine s'arrondirent. Un instant, elle eut l'impression d'avoir halluciné cette phrase, que c'était un tour de son esprit tourmenté par le manque de sexe. Mais l'homme leva légèrement les bras pour lui montrer son handicap.

— Mais je ne pourrai rien faire sans votre concours actif.

Le cerveau de Sixtine bogua littéralement. Elle se dirigea vers lui, les pulsations de son cœur qui martelaient ses tempes. Elle ne regarda plus l'homme. Uniquement ce mâle de chair que tout son corps réclamait. Elle prit un moment pour reprendre ses esprits, plus ou moins. Sa main gantée s'enroula autour de ce pieu et elle le branla vigoureusement. L'homme lâcha un petit gémissement qu'elle réprima d'un doigt sur les lèvres charnues de monsieur Leblanc. Le voir ainsi, les bras en écharpe, nu devant elle, lui donna soudainement envie d'un peu plus. Elle plaqua sa main entière sur sa bouche et l'empoigna fermement avant de le branler à nouveau avec force. Les yeux exorbités, son patient retint avec difficulté un râle de plaisir.

Elle le lâcha tout aussi brutalement et passa sa main sous sa jupe en se tortillant pour retirer sa culotte. La crainte des remords était passée. Elle savait que si elle ne voulait pas être surprise, elle n'aurait que peu de temps, mais elle comptait bien en profiter et faire de ce moment un de ces souvenirs inoubliables. Elle prit alors les bourses de monsieur Leblanc dans sa main et les malaxa tout en lui présentant sa lingerie sous le nez. L'homme renifla à pleins poumons en souriant, passa même sa langue sur le tissu. Presque aussitôt, elle glissa carrément la culotte dans sa bouche, se penchant à son oreille :

— Pour étouffer vos gémissements...

Elle sentait la cyprine couler le long de ses cuisses. Elle adorait ça. Sans même se caresser, son vagin s'était dilaté, ses lèvres ouvertes. Elle tourna le dos à son patient et se pencha en relevant blouse et jupe. Elle prit son temps pour qu'il puisse bien voir à quel point elle était en feu, à quel point il était urgent qu'elle s'empale sur une queue.

Passant son bras sous son ventre, elle attrapa ce pieu et le dirigea vers ses lèvres. Dès qu'elle sentit son gros gland turgescent appuyer contre sa vulve, elle s'assit sur lui, d'un coup sec. Elle jouit aussitôt, le gardant bien au fond d'elle, tous ses muscles contractés, pour ne pas gémir ou râler. Et dès que la plus grosse vague de l'orgasme fut passée, elle se mit à aller et venir. Doucement, pour ne pas faire grincer le brancard, mais ne pouvant s'empêcher par moments de donner des coups de hanches de façon à le sentir cogner contre le col de son utérus. Elle était enfin remplie, enfin pilonnée, enfin baisée.

Elle ferma les yeux et prit appui sur le petit chariot de moniteurs pour mieux s'empaler sur monsieur Leblanc qui mordait à pleines dents dans la culotte de Sixtine pour faire le moins de bruit possible. Il se laissa tomber en arrière, l'interne quasiment assise sur lui qui ondulait en le gardant bien au fond, s'octroyant elle-même un massage de tout le vagin lorsque vint la délivrance. Pas cet orgasme qui vous ravage et vous laisse amorphe, mais plutôt comme si elle se délestait d'un poids qu'elle n'arrivait plus à supporter.

Sixtine attrapa ses seins par-dessus sa blouse et les pressa aussi fort qu'elle contractait son vagin sur ce membre qui lui apportait ce bien-être. Les yeux toujours fermés, elle releva la tête et sourit de toutes ses dents en jouissant. Elle se sentait si légère, heureuse, libre. Pour ajouter à son plaisir, monsieur Leblanc lui offrit quelques coups de reins alors qu'il jouissait en elle, tapant bien au fond avec son pieu si long. Elle sentait distinctement son sperme gicler, se répandre sur ses parois, se mêler à sa cyprine et rendre son vagin encore plus coulissant. Elle appuya ses fesses contre son bas-ventre et ondula, pensant à son mari. Elle aurait aimé que ce soit lui, mais elle n'avait aucun remords à l'avoir remplacé. Au contraire, en ce moment, elle était persuadée qu'il comprendrait, que lui-même lui aurait dit de le faire. Peut-être même aurait-il aimé regarder. Elle retint un ricanement pour ne pas vexer monsieur Leblanc. Bien sûr qu'il n'aurait jamais incité Sixtine à le faire, et encore moins regardé.

Lorsqu'elle le sentit se détendre, elle se releva et

s'empressa de relever le bas de son masque et de lui aspirer les dernières gouttes de foutre, avalant sa queue qui commençait à ramollir. Ses yeux pétillaient de joie par-dessus son masque et, de nouveau assis, son patient lui souriait béatement, la culotte encore en bouche. Elle ricana et la prit pour la fourrer dans la sacoche de l'homme, avec un clin d'œil, puis revint l'aider à remonter son jogging. Elle aurait voulu le remercier, lui dire combien elle avait besoin de ça et qu'il avait été parfait. Mais au lieu de ça, juste au moment où elle terminait de remonter son pantalon et où elle sentait que tout ce jus d'homme allait bientôt lui couler le long des cuisses, le rideau s'ouvrit :

— Monsieur Leblanc, bonne...

Marie-Paule resta coite devant le spectacle. Elle regarda l'homme, Sixtine, chacun leur tour, les yeux plein de reproches envers l'interne. Celle-ci attrapa l'urinal et se dirigea vers la sortie :

— La prochaine fois, n'attendez pas le dernier moment pour demander, monsieur Leblanc !

Marie-Paule sembla rassurée et Sixtine quitta le box pour aller nettoyer le pot. La pièce était vide et elle se laissa aller à siffloter. Profitant de sa solitude, elle attrapa un mouchoir et nettoya l'intérieur de ses cuisses où coulait le sperme de monsieur Leblanc. À peine eut-elle refermé le couvercle que Sophie débarqua en refermant la porte derrière elle. Sophie était une autre interne que Sixtine aimait beaucoup et avec qui elle parlait beaucoup aussi.

— Petite salope !

— Hein ?

— Fais pas ta sainte ni touche, Sixtine, je t'ai vue empalée sur sa queue.

Sixtine laissa tomber le pot au lieu de le mettre à sécher après l'avoir désinfecté. Elle ne trouva rien à dire. C'était presque aussi violent que si elle s'était fait griller par son homme. Ses jambes se mirent à flageoler, elle se sentit prise de panique. Mais son amie s'approcha et lui donna un petit coup d'épaule amical :

— Tu crois qu'il serait d'attaque pour un second round ? J'ai entendu dire qu'il faudrait l'emmener en chambre 712. Avec tous ces vieux durs de la feuille autour de lui, y aurait moyen de s'amuser un peu plus, non ? C'est calme, ce soir, je vais aller voir s'il y a moyen qu'on l'emmène.

— Toutes les deux ? Non ! T'es... Oh et merde, on s'en fiche ! Coincées à l'hôpital en période de confinement sans pouvoir baiser... J'en pouvais plus, moi ! Viens !

# Un cul en dépôt

*Un contact Mewe m'a envoyé une photo d'elle, portant une lingerie toute en dentelle, dans une pose suggestive, penchée en avant sur un canapé. En retour, je devais la mettre en scène et lui faire lire ce que m'avais inspiré cette photo. Je me suis laissé prendre au jeu !*

Je me prénomme Léonie, mais pour la suite, je serai Xavière, vous comprendrez rapidement pourquoi. Depuis maintenant trois ans, je suis l'amante de celui que l'on appellera Adam ici. Amante est peut-être un simple raccourci de la relation que nous avons tous les deux. Ça avait vraiment commencé comme tel. Nous nous sommes rencontrés lors d'une réunion. Mon patron et lui avaient une négociation qui avait duré plusieurs mois. Je le voyais donc régulièrement. J'avoue que si, au début, l'approcher était un moyen de satisfaire mon patron et gagner du galon, les négociations entre nous ont rapidement été toutes autres. Ce qui ne l'a pas empêché de faire en sorte que mon patron sache la part active que j'avais eue dans sa décision de signer le contrat entre leurs deux entreprises.

J'ai été chargée des relations entre les entreprises, et elles sont au beau fixe. Les deux hommes sont devenus amis et Adam m'a certifié qu'il ne dirait rien de notre relation à mon patron, pas plus qu'à sa femme. Cela me va ainsi. Adam est un homme avec qui je ne pourrais sûrement jamais vivre au quotidien, de toute façon. Il a une vision de la femme qui ne me plaît pas, mais qui me sied à ravir quand il s'agit de sexe. Adam est un homme qui sait ce qu'il veut et qui n'hésite pas à le faire savoir. Et j'aime ça. Il me dirige, me manipule comme bon lui semble. Lorsque nous sommes ensemble, en dehors du cadre du travail, je suis sa chose, sa petite chose adorée, comme il aime dire alors qu'il me caresse tendrement les fesses avant la tempête.

Autant vous l'avouer tout de suite. J'aime les tempêtes, j'aime les fessées et bien d'autres douleurs qu'Adam m'a fait découvrir au fil de nos rencontres. S'il est autoritaire et implacable, il n'en est pas moins attentif et attentionné. Ce n'est pas parce qu'il considère que les femmes devraient toutes être soumises à un homme qu'il ne s'intéresse pas à ce qu'elles ressentent. Bien au contraire. Adam n'est pas un machiste sans cervelle. Il sait très bien qu'il est à contre-courant, que la majorité des femmes veulent plus leur indépendance que d'obéir à un homme. Mais il connaît aussi le revers de l'indépendance. Le stress que la liberté nous apporte doit être extériorisé, car (d'après lui) il n'y a pas pire fléau qu'une femme qui explose ! Quelque part, il n'a pas tort. On m'a toujours dit qu'il valait mieux m'avoir comme amie. Et Adam joue son rôle de soupape

à merveille, ce qui fait que dans la vie, je reste quelqu'un d'agréable, qui prend les choses avec philosophie. Et ça, je sais que c'est à lui que je le dois.

Alors lorsque son entreprise s'est retrouvée dans une situation difficile, cela ne pouvait que m'impacter aussi. Ne vous méprenez pas sur la suite de ce récit. Si je suis à la place que j'occupe aujourd'hui, c'est de ma propre volonté. Adam avait besoin de trouver des investisseurs, mais dans ce contexte de récession et avec des bénéfices en berne depuis maintenant presque un trimestre, cela relevait quasiment de l'impossible. Adam dirige une société dont je ne révélerai ni le nom ni le secteur d'activité, pour préserver notre anonymat. Quoi qu'il en soit, il était en contact avec certaines personnes susceptibles de prendre part à son défi, mais qui exprimaient des réticences plus que compréhensibles. Après m'être renseignée sur ces personnages, j'en ai sélectionné trois moi-même et ai proposé à Adam d'utiliser une de mes techniques de négociation qui a fait ses preuves plus d'une fois : le corps à corps.

Possessif comme il est, il a d'abord refusé, et en bonne soumise, je n'ai pas insisté. Il sait que dans le cadre de mon travail, je n'hésite pas à mettre mes atouts physiques en avant pour arriver à mes fins. Cela le rend jaloux et j'apprécie comme son petit nez se plisse lorsque je lui raconte ce genre de négociation. La correction qui s'ensuit est une véritable ode à la débauche.

Ma proposition d'aide a finalement fait son chemin dans l'esprit de mon Maître et il a accepté, un peu par dépit,

que je développe mon idée. Je lui ai d'abord parlé des trois hommes que j'avais retenu pour ce genre d'approche. Il va de soi qu'il y en a qui refuseraient en bloc de mêler plaisir et négociation. Certains par éthique (ce qui me fait sourire, venant d'hommes qui pratiquent l'esclavage moderne), d'autres parce qu'ils ont trop l'impression d'être manipulés et par crainte d'être finalement perdants.

Le premier, que nous appellerons Antoine, avait évité de justesse d'être impliqué dans des affaires de « parties fines » organisées par un homme politique dans des hôtels dont Antoine était l'un des actionnaires. La cinquantaine, il s'est marié il y a cinq ans à une femme de 22 ans. Ils ont aujourd'hui deux enfants, dont le dernier a à peine six mois et l'aîné même pas deux ans. Depuis quelque temps, sa femme apparaît dans les médias avec des cernes que même Photoshop n'arrive pas à camoufler complètement sans que ça ne soit trop flagrant. Autant dire que son activité sexuelle dans le lit conjugal doit être réduite à peau de chagrin.

Le deuxième (nommons-le Hugo) est un jet-setter. Fils d'un parrain mafieux qui a réussi à devenir un « homme d'affaires respectable », Hugo est un hédoniste qui multiplie les conquêtes, les petits scandales de fins de soirées trop arrosées et sniffées. Pour ce qui est de faire fructifier son capital, il n'a pourtant pas son pareil. Alors que tant de jeunes personnes de son âge avaient tout simplement dilapidé leurs comptes en banque, lui continuait de mener la grande vie sans le moindre souci financier. Il lui arrivait même de faire le buzz en offrant

des sommes astronomiques à des œuvres charitables qui lui tenaient à cœur.

Le troisième, Clément dirons-nous, était celui en qui je croyais le moins. Il est sûrement le plus fortuné des trois, mais aussi le plus rapace. Il en a la face, d'ailleurs. Le genre de gros lard qui d'habitude bave sur moi et serait prêt à signer à peu près n'importe quoi, pour un peu que je me colle un peu plus à lui et soit minaudante, même s'il se doute qu'il ne trempera jamais son biscuit, comme on dit gentiment. Mais Clément est différent. Il ne cache pas qu'il se paye des putes et s'affiche même parfois avec certaines d'entre elles à son bras lors d'une soirée. De là à payer de quoi sauver une entreprise pour me baiser, j'en doutais fort.

Adam écouta mon exposé avec intérêt. Dès que j'eût terminé, il reprit sa place de Maître et me dit qu'il me donnerait des nouvelles, quand il aurait besoin de moi. Il allait de soi qu'il préférerait faire à sa manière. Et moi, je dois vous avouer que ces quelques jours d'attente m'ont beaucoup excitée. Ne pas savoir à quelle sauce je vais être mangée, c'est exactement ce que je recherche avec lui. Et je sens qu'aujourd'hui, je vais être comblée. L'idée d'être un objet qu'on prête me rend folle.

Je suis donc là, dans cette chambre d'hôtel de luxe. Je ne porte pas grand-chose. Un ensemble culotte-brassière (sans aucune armature, et ouverte dans le dos, pour ne laisser aucune marque sur ma peau ; il préfère les faire lui-même ! ) noir, tout en dentelle, qu'Adam m'a offert pour l'occasion. En attendant que l'on m'appelle, je porte

un trench coat court, noir lui aussi, qui se termine tout en haut de mes cuisses et qui reste fermé par une double ceinture. Le petit « plus » à tout cet attirail, c'est un masque. J'ai explicitement insisté pour ne pas être reconnue autant que possible. Il m'a donc trouvé ce masque de renard, tout droit sorti d'un manga japonais, comme en portent les ninjas. J'ai très envie de me caresser, mais Adam m'a donné une position à tenir, et je préfère la garder : debout, les jambes serrées, les mains croisées dans le dos.

Mon Maître vient de me quitter en entendant la sonnette retentir. J'entends les voix masculines de l'autre côté de la porte. Je suis prise entre crainte et excitation. Je dois avouer que la deuxième sensation domine largement. Surtout que je ne peux qu'imaginer ce qui se dit. Les deux hommes semblent se servir un verre en discutant joyeusement. Je suis heureuse d'être le cadeau qu'Adam va lui offrir pour son investissement.

Puis la crainte monte d'un cran. La sonnette retentit et j'entends Adam accueillir un nouvel arrivant. Il m'avait bien dit qu'il garderait tout secret et qu'il ferait à sa sauce, mais je commence à me poser des questions. La sonnette sonne une troisième fois et après quelques échanges apparemment bon enfant, le ton change, diminue en volume, se fait plus sérieux. J'essaie de ne plus penser à la suite. Je dois prendre les choses comme le reste avec lui : en pleine confiance. Adam est un homme qui sait ce qu'il fait, qui mesure toujours les risques avant de les prendre. En toute circonstance. Et sûrement encore plus aujourd'hui.

J'attends encore de longues minutes en essayant de tendre l'oreille, mais d'ici, je ne perçois que des marmonnements, aucun mot distinct. Je sursaute lorsque la porte s'ouvre. Adam me tend la main sans rien dire et je le rejoins, le cœur prêt à rompre. Je tremble et j'ai chaud sous ce masque. J'ai les mains moites. Il me sourit et me tapote le dessus de la main pour me rassurer. Et cela marche.

Je fais donc mon entrée parmi les hommes. Les trois me regardent avec envie, me dévisagent des pieds à la tête. Ils sont installés à la table à manger. À un moment, j'ai l'impression qu'il va me faire m'allonger dessus et devenir leur repas. Mais il me laisse en bout de table, dos à eux, et retourne s'asseoir après m'avoir retiré le trench.

— Messieurs, comme je vous l'ai dit, l'avenir est incertain, et c'est ainsi pour nous tous. Pourtant j'ai confiance. Alors voilà ce que je vous mets en gage. Quelque chose j'aime énormément. Voici Xavière... Xavière Fox. Elle restera anonyme en toute circonstance, et vous pouvez être assurés de sa discrétion. Xavière, veux-tu t'avancer un peu et te pencher en avant ?

Après trois années passées à obéir à ses ordres, celui-ci est facile. Et pourtant, j'ai l'impression que je vais flancher à chaque mouvement. Devant moi, il y a le canapé, je me baisse et m'appuie sur l'accoudoir pour tendre ma croupe vers la table et ces messieurs. Adam attend quelques secondes, pendant lesquelles j'ondule pour les attiser, et me calmer un peu.

— Son cul ! s'exclame alors Adam. Voyez, messieurs, comme je ne me moque pas de vous. Un cul parfait et

éduqué que vous pourrez utiliser à loisir comme bon vous semble jusqu'à retour sur investissement. C'est vous dire comme je suis certain de la réussite de mon projet. Je ne suis pas d'un naturel partageur. Mais j'insisterai sur un point : uniquement le cul. Vous avez maintenant toutes les cartes en main. Vous savez de quelle somme nous parlons, vous connaissez ma stratégie, et vous pouvez admirer la compensation que je vous propose. Il ne tient qu'à vous d'accepter mon offre le premier. Si vous avez des questions, je suis tout oui.

— Pour ma part, répond Hugo à mon grand désespoir, je n'y crois pas. Ne vous méprenez pas, ce cul est un des plus appétissants qu'il m'a été donné de voir et la proposition est plus que tentante. Mais la stratégie trop hasardeuse pour moi.

Il se lève aussitôt, et Adam le raccompagne chaleureusement, ne s'offusquant aucunement de son refus. Je ne bouge pas, moi. Je reste à ma place de potiche, de trophée à remporter. Lorsqu'il revient vers les deux hommes qui restent, il me claque la fesse gauche en passant. Je me crispe mais retiens tout gémissement de douleur, puis tends ma croupe vers eux. Je sais que c'était ça qu'il me reprochait. Pourtant, il n'en dit rien :

— Je vous avais dit, messieurs. Ce cul est entraîné à recevoir tous les traitements que votre imagination vous dictera !

Je sens dans sa voix qu'il se force. Il n'a pas vraiment de plaisir à jouer ce rôle, mais il le joue à la perfection. Cela m'excite au plus haut point et d'un coup, je suis

prise d'une fierté sans borne que je veux partager avec lui. J'ondule de plus belle, attisant les deux hommes et osant même leur adresser la parole :

— Ne me dites pas que vous ne comptez pas profiter de l'occasion pour faire d'une pierre deux coups, messieurs. Ce joli petit cul ne demande qu'à se faire ouvrir par un homme qui n'a peur de rien.

Je risque un regard vers Adam qui sourit, mais crispé. Je sais qu'une fois seuls, je vais déguster. Mais je veux que ça marche. Je n'hésite alors pas une seconde et baisse juste assez ma culotte pour leur présenter ma rondelle, en écartant le plus sensuellement possible mes fesses rebondies. Juste comme il faut, me dit souvent Adam. Ni trop ni pas assez. Je sais qu'il est particulièrement fan de mon œillet tout rose entouré d'une peau au pigment plus sombre. Sa cible préférée, me répète-t-il à chaque fois avant de me sodomiser, avec douceur ou pas.

Je ne le vois pas, mais je sais qu'il fulmine intérieurement de voir avec quel plaisir je tente de faire bander ces hommes. Il sait que c'est un fantasme que j'ai, de me retrouver au milieu d'hommes en rut et d'être la seule femme. Ce n'est pas tout à fait ce que j'espérais en étant prêtée, mais je dois avouer que la dépravée en moi n'est pas vraiment insensible au fait de se faire enculer par un homme que l'on peut qualifier de grand-père. D'ailleurs, ils le sont tous les deux (Antoine a déjà eu des enfants d'un premier mariage). Le plus jeune a plus de 20 ans de plus que moi, et j'en ai 32. Mes pensées sont coupées par la voix de Clément, le gros et richissime Clément.

— Tout ce qu'on veut, tant que son anonymat est préservé ? demande-t-il.

Sous mon masque, je souris. Je n'aurais pas cru qu'il aurait cédé aussi facilement. Je pensais vraiment qu'Antoine aurait craqué le premier.

— Tant que vous garantissez son anonymat et qu'il n'y a que son cul qui est touché. Pas même le dos, les jambes. Uniquement le cul.

Je suis excitée à un point. Vous n'imaginez pas comme ça me rend dingue de les entendre marchander mon corps ainsi, comme si je n'étais qu'une chose, pas plus qu'une poupée qu'on se prête. Je sens ma cyprine dégouliner à nouveau et je glisse un doigt le long de ma fente pour l'humidifier avant de l'insérer dans ma rondelle en entendant Clément gribouiller du papier.

— Voilà ce que je vous propose.

— Et moi ceci, lance Antoine qui se réveille enfin.

Moment de silence pendant lequel je me laisse aller contre le cuir du canapé en faisant aller et venir mon doigt. Je sais qu'ils me regardent, qu'ils ne ratent rien, et qu'ils attendent le délibéré d'Adam avec une sorte de stress... et une trique bien dure.

— Alors, Maître ? dis-je en gardant un doigt bien profondément planté dans mon séant. Lequel des deux a la plus grosse... somme à insérer... dans votre entreprise ?

Je retire mon doigt et le passe sous mon masque pour le sucer. Adam me sourit et je sais que c'est gagné, qu'il a obtenu ce qu'il voulait.

— Antoine, je suis ravi de faire affaire avec vous.

Le gros Clément est clairement déçu, mais il est bon perdant. Antoine vient caresser son lot pendant qu'Adam raccompagne Clément. Il a les mains douces, et un sexe durci qu'il me tarde de sentir dans mes tripes. Je sens plus que je ne vois Adam revenir. Il attrape ma tignasse et me remet bien droite en glissant sa main entre mes cuisses. Ses doigts se frottent à mes lèvres dégoulinantes et se retrouvent imprégnés de cyprine. Je sais que je ne dois pas gémir, que je ne dois pas bouger, mais cela me demande une concentration telle que je me crispe. Ce qui n'est pas de son goût. Les caresses sont remplacées par une gifle qui me fait crier. J'aimerais me plier en deux mais sa prise dans mes cheveux m'en empêche. Antoine, derrière moi, ricane.

— Vous remarquerez, lui dit Adam sur un ton sévère, que cette petite chienne est une vraie salope, si on sait la traiter comme il faut. Mais avant toute chose, le contrat ! Retourne dans la chambre, Xavière. Et mets-toi en position pour le recevoir.

— Bien, Maître.

Je me penche pour relever ma culotte mais avant que je ne la remonte, je reçois une claque bien cinglante qui me surprend autant qu'elle me fait mal. Je lâche un cri aigu et prononce par réflexe :

— Pardon, Maître !

— Qui t'a dit de remonter ta culotte, trainée ?

Sous mon masque, je serre les dents. Je sais que ce n'est que le début et que lorsqu'Antoine en aura fini avec moi, Adam passera ses nerfs sur sa chienne. J'en mouille

d'avance alors que je roule du cul jusqu'à la chambre, la culotte au milieu des cuisses.

Arrivée dans la chambre, je referme la porte alors qu'Adam sort déjà les feuilles pré-signées et parafées de sa part. Il n'est pas du genre à laisser les choses traîner, surtout que là, il vient de sauver son compte en banque pour quelques années, récession ou pas. Je retire ma culotte et m'assis sur le lit. Je profite de l'intimité de la pièce pour relever un peu mon masque. Malgré tout, il est assez confortable, mais ça fait du bien de retrouver une vision périphérique.

Alors qu'ils discutent affaires, je repense à ce que je viens de vivre. Je me sens comme une pute qui aurait tout donné à son maque et cette pensée me fait glisser une main entre mes cuisses. Mes doigts tendus recouvrent ma vulve, mon vagin palpite d'un besoin intense, et j'en enfonce trois pour me soulager un instant. Petit à petit, pour bien tout sentir et surtout ne pas jouir. Adam rentrerait dans une rage sans nom si je jouissais. Il n'aimerait pas, déjà, savoir que je m'insère ces doigts jusqu'à les voir disparaître entièrement en moi.

Grave erreur de ma part. Je les retire vivement, le souffle coupé, la jouissance au bord des lèvres, de toutes les lèvres. Surtout ne pas me contracter, surtout ne pas me concentrer sur ce filet de cyprine qui court le long de mon périnée. Comment ça ? Le bruit de verres cognés l'un contre l'autre me calme subitement. Je remets mon masque en place et grimpe sur le lit, à quatre pattes, la croupe tournée vers la porte.

Lorsque la porte s'ouvre, quelques minutes plus tard, je suis en boule, le visage dans les draps, mes petits seins contre mes genoux, mes fesses posées sur mes talons. De mes mains, je les écarte au maximum. J'ai eu beau me calmer, je sens ma cyprine couler sur mes pieds. Les deux hommes sont de bonne humeur, mais Antoine prend un ton sérieux qui jette un froid le temps que la surprise passe.

— Attendez-nous en buvant un verre, Adam.

— N'y voyez pas une défiance de ma part, mais je préfère m'assurer que Xavière soit parfaite.

— Elle le sera, j'en suis sûr ! Et quant à moi, je viens d'injecter près d'un demi-million d'euros dans votre capital... À votre tour de me montrer votre confiance. Je respecterai notre marché à la lettre.

Je ne vois pas Adam, mais je devine à quel point il doit être contrarié. Près d'un demi-million. Ma chatte se remet à palpiter à l'idée que ce serait le prix de mon cul. Adam continue de bien jouer son rôle et referme la porte derrière lui. Le connaissant, il doit rester juste derrière, prêt à bondir dans la chambre si j'appelais.

Antoine, comme je le disais plus haut, est un cinquantenaire qui aime les jeunes filles. Là où je me trompais sur son compte, c'est le niveau de frustration et de la perversion de l'homme. Il s'approche de moi et je sens aussitôt le bout de son majeur sur ma rondelle. Il n'a même pas besoin de forcer pour se faire avaler la première phalange. Je contracte mon anus sur son doigt, pour lui montrer quelle experte je suis.

— Lorsque nous jouerons ensemble, tu t'appelleras Emma.

C'est difficile à suivre, là. Bien sûr, j'ai encore modifié le nom pour les raisons que vous connaissez. Mais je sais tout de suite qu'il me donne le prénom de sa femme. Pas celui que tout le monde connaît mais celui qu'elle portait jusqu'à ses 17 ans, âge auquel elle a eu son premier rôle dans un film. Un des seuls, d'ailleurs. C'est sur ce tournage qu'Antoine et elle se sont rencontrés, apparemment. On ne les a quasiment plus vus ensemble jusqu'à quelques mois avant leur mariage. D'un coup, je commence à me dire que soit il aurait aimé se la taper si jeune, soit il l'a vraiment fait et est nostalgique de cette période. Dans un cas comme dans l'autre, je dois avouer que ça relance mon excitation et je lui réponds aussitôt sur le ton de la petite fille obéissante :

— Bien, monsieur Antoine. Le cul d'Emma est à vous.

— Et Emma est une vilaine... très vilaine petite fille.

Derrière mon masque, je souris en coin. Je jubile déjà des séances que nous allons passer. Peut-être qu'avec le temps, Adam me laissera plus de libertés et je pourrai jouer plus à fond ce rôle de vilaine petite fille qui m'excite au plus haut point.

Antoine retire le bout de son doigt et le renifle avant de le sucer tout en s'asseyant près de moi. Il tapote ses cuisses et je n'ai pas besoin d'un dessin. Je bouge et m'installe au travers de ses jambes, les fesses tendues vers la main qui me caresse.

— Je vous promets que ça n'arrivera plus, monsieur Antoine. Ne soyez pas trop dur avec votre Emma.

Sa main claque, bien à plat, laissant sûrement une trace bien nette sur ma peau qui me chauffe déjà. Je lâche un cri, montant exprès dans les aigus.

— Vous me faites mal, monsieur Antoine ! Arrêtez, s'il vous plaît ! Je vous promets d'être sage !

Sous mon ventre, je le sens bander comme un âne. Je me trémousse sur lui comme si je tentais de partir mais qu'il était trop fort pour moi. Sa verge se frotte à mon ventre et je le sens partir. J'aime provoquer ça, chez un homme. Répondre au-delà de ses espérances à ce qu'il désire et sentir ce déclic dans le cerveau, celui où il ne s'agit plus d'avoir affaire à l'homme, mais à l'animal que l'on a réveillé. Je sais qu'il n'y a plus qu'à en assumer les conséquences et je suis prête. Je ne le fais pas pour le plaisir d'Antoine, je ne le fais pas tout à fait pour le mien non plus. Ou plutôt, mon plaisir est celui d'Adam, mon Maître adoré. Je veux qu'Antoine sorte de cette chambre tellement ravi que le regard de mon Maître brille de fierté, malgré son aversion à me partager.

Antoine claque et claque mes fesses. D'abord avec précision, puis complètement anarchiquement, des deux mains.

— Tu promets ! Tu promets ! Mais tu n'es qu'une petite garce menteuse !

La douleur est vive, mais pas encore suffisante pour me faire perdre les pédales. Je crie, chouine, joue à le supplier d'arrêter. Le fait même qu'il continue sans répit me laisse présager des moments intenses avec mon papy Antoine. Il se lève d'un bond et je me retrouve au sol, rassurée que mon masque soit si bien accroché.

— À genoux, penchée sur le lit, ma petite Emma. Tu vas voir ce que c'est vraiment d'avoir mal.

Je ne connais que trop bien le bruit métallique qui accompagne cette phrase. La boucle d'une ceinture que l'on défait. Je ne dis plus rien. Je me prépare mentalement à la suite. Il prend le temps de se mettre nu, car j'entends ses vêtements tomber au sol, même le plastique qu'il déroule sur sa verge.

Au lieu de la morsure du cuir, je sens son gland appuyer contre ma rondelle. Je n'oublie pas à quel jeu il veut jouer et contracte mon anus de toutes mes forces, pour lui donner l'impression que je suis une petite vierge qu'il va déflorer.

— Oh monsieur Antoine ! Vous ne pouvez pas ! Vous êtes bien trop large pour mon petit trou !

En lui disant cela, j'imagine Adam derrière la porte sourire en coin. Il doit penser à la même chose que moi. Mon corps est traversé d'un frisson, jusqu'à mon âme, au souvenir de sa main qui m'ouvrait l'œillet jusqu'à s'y engouffrer entièrement. Il avait même pris une photo, la première fois, et je la garde précieusement dans mon téléphone personnel. Il m'avait fistée jusqu'au poignet, je sentais son poing dans mon cul comme jamais je n'avais senti quoi que ce soit.

Antoine semble apprécier mon jeu. Le cliquetis de la boucle de sa ceinture se fait entendre et, presque aussitôt, la brûlure du cuir sur mes fesses. Sept fois, pour être précise. Chacun des coups m'arrache un cri cette fois sincère. La douleur fait couler une larme sur ma joue,

mais je continue de contracter mon anus, quoi qu'un peu moins violemment.

Mon Papy Pervers (je trouve que cela lui va à ravir) en profite pour forcer le passage. Une fois entamée l'ouverture de ma rondelle qu'il a payée si chère, il ne cesse de pousser vers l'avant. J'essaye de l'en empêcher, de lui donner une sensation la plus proche possible d'un cul qui n'a jamais été visité ainsi. Ça me fait délicieusement mal. Je grogne autant de douleur que de plaisir, m'accrochant aux draps et prenant une voix pleurnicharde que je n'ai pas vraiment à forcer.

— Vous me faites mal, monsieur Antoine... je vous en supplie, arrêtez... Plus doucement...

Mais je ne tiens pas plus longtemps. Je me relâche d'un coup, de partout, et son membre bandé me remplit enfin le cul. Oh, ce que c'est bon ! Et le bougre ne se prive pas pour se mettre aussitôt à me limer la rondelle avec ferveur. Je n'arrive plus à cacher mon plaisir derrière un jeu de petite fille. Mes hanches se mettent à onduler, de droite à gauche, de haut en bas, pendant qu'il va et vient. Je sais que les petites torsions de verge que mes mouvements provoquent lui procurent un plaisir inouï. Je le sens à la façon qu'il a d'agripper mes hanches, comme s'il était suspendu dans le vide et que j'étais sa seule chance de survie. Ses ongles me font mal, et j'aimerais qu'il s'agrippe encore plus fort.

Je sens commencer à monter en moi cette chaleur qui part du bas-ventre, semble grossir sur place, comme contenue, et n'attend que d'exploser dans mon corps

entier. C'est dans ces moments que, lorsque je suis libre de mes mouvements, je deviens le plus salope. Mes reins vont et viennent le long de son chibre, mes fesses claques contre son pubis et je contracte à nouveau mon anus.

— Oh putain ! Sale petite dévergondée !

Il se retire aussitôt, à ma grande déception. J'allais jouir dans très peu de temps. Il balance le préservatif sur le lit, près de moi, et se vide les couilles sur mon cul béant. Il semble que mon Papy Pervers produise peu de sperme. Il grogne et râle en jouissant sur ma peau rougie, marquée, et je souris de toutes mes dents sous mon masque.

Frustrée de ne pas avoir pu l'accompagner dans l'orgasme, je ne bouge pas d'un poil alors qu'il se rhabille. Il sifflote pendant ce temps-là, signe qu'il est content de son acquisition. Avant de me laisser, il vient caresser mon cul et me souffle :

— À la semaine prochaine, ma petite Emma. Tu as intérêt d'être sage, d'ici là. Sinon...

— Je ferai de mon mieux, monsieur Antoine !

Je reste encore en position, affalée sur le lit, attendant qu'Adam me rejoigne. Antoine n'a pas fermé la porte et je peux distinctement entendre sa réaction à la question de mon Maître :

— Cette petite est formidable ! Vous en avez de la chance ! Vraiment, je suis heureux de mon apport dans votre capital ! J'aurais presque envie que mon retour sur investissement soit le plus tardif possible !

Une fois la porte refermée, les pas d'Adam se rapprochent. Va-t-il enchaîner sur la punition que je

presentais devoir recevoir plus tôt ? Ou vais-je avoir le droit à un moment de répit ? Encore ce sentiment de tomber dans le vide, mais cette fois sans savoir s'il y aura quelque chose pour arrêter ma chute. Je le sais que mon Maître est à la fois celui qui me pousse du haut de la falaise et mon filet de protection. Il s'arrête dans l'ouverture de la porte et reste me regarder. Je tourne le visage vers lui, ayant gardé mon masque. Il sourit légèrement, les yeux posés sur ma croupe. Puis me parle d'un ton sec :

— Il t'a fait jouir ?

— Il a bien failli, Maître. Mais il a fini trop tôt. J'aurais pu branler mon clitoris pour y parvenir, mais je me suis dit que vous préféreriez que je vous réserve mes orgasmes autant que possible.

— Va te laver, et reviens au salon.

— Bien, mon Maître.

Je me lève sans savoir s'il est fier de moi ou s'il va me corriger. Je retire mon masque et lui souris tout de même, me dirigeant vers la salle de bain en roulant du cul comme jamais. Moi, en tout cas, je suis fière de moi !

Après la douche, je n'ai plus un bout de tissu à me mettre et le rejoins donc au salon entièrement nue. Je remarque rapidement deux verres sur la table basse, mais il me désigne quelque chose près de lui : une robe de soirée !

— Tu vas passer ça, je t'emmène dîner pour fêter ça. Tu as été parfaite ! Un peu trop d'improvisations à mon goût, mais je dois avouer que tu as été diaboliquement efficace. Le départ d'Hugo m'a fait douter et tu as magnifiquement rattrapé le coup.

Je lui souris, avec ce petit air coquin qui lui plaît tant. Je caresse le tissu de la robe et la passe doucement devant lui. Dos nu, juste assez moulante pour mettre mes petits seins en valeur, moi qui les trouve parfois trop peu fournis. Sans soutien-gorge, mes tétons dardés sont bien visibles. Elle me serre les hanches juste comme il faut, mettant ce cul vendu au plus offrant en exergue.

Souriant comme rarement, des yeux pétillants posés sur moi, Adam tapote le canapé près de lui. Je le regarde, surprise :

— Je ne me permettrai pas de m’asseoir à votre niveau, Maître.

Il semble bloqué un instant. Je sais qu’il réfléchit à la suite qu’il doit donner.

— Tu as raison. Mon enthousiasme allait me pousser trop loin. Mais ne crois pas que tu vas échapper à ta correction.

Je m’agenouille à ses pieds, comme à mon habitude, et il me tend un verre. D’abord, il me semble vide. Je le prends et regarde dedans. Au fond, il y a un liquide que je connais parfaitement : son sperme, son jus d’homme, le nectar de mon Maître. Je ricane et porte le verre à mes lèvres, excitée et si pressée d’y goûter que j’en oublie les bonnes manières. Adam me les rappelle d’une gifle magistrale et je manque lâcher mon verre.

— D’abord on dit merci, sale petite insolente ! Ensuite on trinque, avant de boire.

Je me frotte la joue en m’excusant et le remercie dans la foulée pour ce beau geste. Nous trinquons à cette

réussite et je fais couler dans ma gorge la semence épaisse d'Adam. Elle a un goût prononcé de châtaigne, je n'arrive pas à mieux définir. Un petit côté amer sur la langue et sirupeux dans la gorge. Je ferme les yeux et me lèche les babines en appréciant ce contact le long de ma trachée, visualisant son foutre tapisser mes parois internes, emplir mon ventre... et mon âme. Je mouille à nouveau, et je n'ai toujours pas joui.

Lorsque j'ouvre les yeux, Adam a un sourire que je lui connais peu. On dirait un enfant malicieux.

— Qu'y a-t-il, Maître ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Tu n'as pas compris ?

— Il y a-t-il quelque chose d'autre à comprendre que le fait que vous êtes fier de votre soumise, Maître ?

— Le sperme était froid, non ? me demande-t-il, cette fois presque agacé que je ne comprenne pas plus vite.

— Sûrement à cause de la température du verre, non ?

— Réfléchis, idiot ! À quel moment ai-je pu me vider les couilles ?

— Lorsque j'étais sous la...

Je ne termine pas ma phrase. Je comprends enfin, et il voit que la lumière se fait en moi.

— Quand j'étais dans la chambre avec monsieur Antoine ?

— Ne va pas t'imaginer des choses, ma belle Léonie. Mais cette petite expérience m'a donné envie de peut-être revoir ma position sur ce point. Pour l'instant, allons dîner, veux-tu ? J'ai réservé une table au donjon.

Le nom de cet endroit me fait rater un battement de cœur. Ce lieu de perversion où tout est permis, devant l'assistance, parfois en privé. Adam a toujours refusé de m'y amener pour éviter de nourrir mon envie d'être partagée, prêtée. Je me doute que ça n'arrivera pas ce soir. Peut-être même que l'expérience ne sera pas satisfaisante, mais c'est un énorme pas et une énorme récompense qu'il se présente en public avec sa soumission à ses côtés, quitte à faire baver d'autres hommes.

Je pose ma tête sur sa cuisse, montant ma main jusqu'à son entre-jambe que je palpe allègrement.

— Je vous remercie, mon Maître. Je suis tellement fière de vous appartenir, et fière d'avoir pu donner de moi pour vous aider à redresser la barre...

— En parlant de barre... Nous avons peut-être encore quelques minutes avant de partir...

# Meili

*Une jeune étudiante et très coquine connue sur Mewe m'a envoyé quelques selfies d'elle-même, entièrement nue, avec cette demande : être l'héroïne d'une de mes histoires. Meili est le nom qu'elle a choisi elle-même pour l'histoire, étant une grande fan de mangas.*

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Meili n'était pas de type asiatique. Ses parents étant des grands fans de la culture chinoise, elle avait hérité de ce prénom qu'elle aimait beaucoup et qui signifie « belle ». Mais de la passion de l'Asie de ses parents, Meili avait surtout pris celle pour les mangas. Et les hentai. Elle aimait ce côté innocent de la femme, pourtant capable de toutes les salacités possibles. Elle rêvait souvent de prendre le bus au Japon et, comme dans ces nombreuses vidéos qu'elle avait regardées sur Pornhub, se faire abuser sans vergogne par des hommes en costard qui ont besoin de relâcher la pression.

Meili était étudiante en psychologie. Elle venait d'entamer son master et avait déjà une réputation qui

la suivait. Dans l'intimité, sa meilleure amie Barbara l'appelait sa « sybarite », mais Meili se foutait pas mal du luxe et du raffinement. En soirée, Meili restait assez discrète mais Barbara savait que les plaisirs seraient au rendez-vous. Il suffisait que son amie l'ait décidé, et elle était comme une lionne dans une arène remplie de gazelles. Meili choisissait sa proie et lui fondait dessus. Barbara ne connaissait personne qui ait résisté. Même pas elle, le jour de leur rencontre. Dès la première heure de cours du premier jour de fac, Meili avait déjà sa main sur la cuisse de Barbara, cherchant à se glisser sous sa jupe. À la pause, elles étaient parties s'isoler aux toilettes. Après deux orgasmes, Barbara avait fini par avouer à Meili qu'elle avait déjà une petite copine. C'est à ce moment que Meili avait su qu'elles seraient les meilleures amies du monde.

Avec les années, Meili s'était fait cette réputation de fille facile, d'allumeuse, de salope, pourtant appréciée de tout le monde, sûrement parce que plutôt discrète dans la vie. Elle n'était pas non plus du genre à allumer les mecs en couple. Et à la fac, elle n'était pas la seule à collectionner les aventures d'un soir, voire d'un quart d'heure. Barbara l'admirait pour cette capacité à vivre pleinement ce qu'elle voulait vivre. Meili, elle, admirait Barbara pour cette force de caractère que lui insufflait son amour pour Céline et qui faisait d'elle une femme (quasi) fidèle. Son seul dérapage s'était passé dans les toilettes de la fac.

Meili était une femme magnifique. Son visage enfantin avec ses yeux en noisette, toujours souriants

surplombaient des joues légèrement creusées, comme pour laisser toute la vedette à cette bouche sensuellement pulpeuse. Elle aimait souvent attacher ses longs cheveux bruns, pour mettre son cou en valeur. Sa courbure était une arme de séduction massive, elle le savait. Meili était toute en courbes. Sa poitrine généreuse en poire semblait continuellement être attirée par la personne en face d'elle. Le moindre décolleté attirait inéluctablement les regards. Ses flancs repartaient en creux, lui donnant une taille fine, mais ses hanches revenaient arrondir le tout. Elle n'était pas peu fière de ce corps et adorait voir l'étincelle dans le regard des hommes et des femmes. Même ses jambes peut-être un peu trop galbées à son goût ne pouvaient entamer le désir qu'elle faisait naître chez les autres.

Et elle devait bien avouer que ceux et celles qui se refusaient à ce désir les attiraient encore plus. Le défi, sûrement, l'excitait indéniablement, mais il y avait plus que cela. Les personnes qui ne tombaient pas immédiatement sous son charme étaient de véritables aimants. Plus ils l'ignoraient, plus elle avait envie d'eux, c'était presque mathématique. Tout comme Monsieur Bergsen. Malgré les décolletés, les yeux de biche, et les interventions pendant ses cours de psychopathologie. Presque à chaque fin de cours, elle restait la dernière pour lui poser une question ou deux, toujours dans des tenues qui semblaient anodines mais qui mettaient en valeur chaque courbe de son corps de jeune femme.

Elle avait gagné un point la dernière fois : un rendez-vous avec le sexy Bergsen, seule dans son bureau, pour

parler de son mémoire. Il avait même semblé agréablement surpris qu'une étudiante de première année de master soit si tôt en train de plancher sur le sujet. Mais comme s'il avait deviné les réelles intentions de Meili, monsieur Bergsen lui avait donné rendez-vous trois semaines plus tard, prétextant un planning chargé. Elle avait sorti le grand jeu, pourtant. Bas-résille, jupe courte, chemisier au décolleté affriolant qui laissait juste voir la dentelle de son soutien-gorge. À peine s'il avait jeté un œil dedans. Elle ne pouvait croire qu'un homme, quand bien même ne serait-il pas attiré par les femmes, puisse rester aussi insensible à tant de signaux sexuels devant son nez. À moins qu'il n'assume pas son homosexualité ? Ce petit revers subi avait éveillé sa curiosité.

Au point qu'elle n'en avait pas dormi de la nuit, enchaînant les scénarii qui pourraient expliquer l'attitude de son professeur. Le lendemain matin, elle avait décidé d'en avoir le cœur net. Elle le suivit donc partout où il allait. Dès son arrivée à la fac à 8h15, Meili était là, discrètement cachée dans un coin, elle le suivait de loin, faisait mine de rien. Elle le suivit dans le tram, puis dans le bus. Elle découvrit le quartier où il résidait, où toutes les maisons se ressemblaient, dans la première couronne périphérique. Elle trouva rapidement une cachette dans la haie de la maison à vendre devant chez monsieur Bergsen. Elle y resta plusieurs heures, essayant de voir ce qu'il faisait à l'intérieur, jusqu'à ce que les lumières s'éteignent.

Elle était un peu déçue, il semblait avoir une vie morose, un peu trop réglée à son goût, dénuée de

surprises. Mais il était célibataire. Elle refit donc le même manège le lendemain, en se préparant mieux. Vêtements plus adéquats, et plus sombres, jumelles, de quoi boire et manger. Meili était prête à faire des découvertes croustillantes sur ce professeur !

Comme la veille, directement en rentrant, monsieur Bergsen se rendit dans ce que Meili imaginait être la salle de bain. Il en avait pour une bonne vingtaine de minutes et elle en profita pour voir s'il n'y avait pas un moyen de se faufiler dans la maison vide. Comme toutes les maisons du quartier, celle-ci avait une cave en sous-sol. Le bois des menuiseries au niveau du gazon était en mauvais état et il suffit de trois coups de talon bien placés et bien dosés pour que l'une d'elles s'ouvre sans trop de bruit. L'ouverture n'était pas bien grande, mais Meili réussit, en se tortillant, à s'y glisser.

Sans hésiter, elle se précipita au premier étage et sortit ses jumelles pour tenter d'espionner son professeur dans sa salle de bain. Malheureusement, entre le rideau et la buée sur la fenêtre, elle ne put se rincer l'œil comme elle aurait aimé. Mais elle était sûre que ce ne serait que partie remise. Elle resta ainsi à épier monsieur Bergsen pendant de longues heures, sans que rien de spécial ne se passe. La seule différence avec la veille, ce fut qu'au lieu de la télé, il s'installa ce soir devant l'ordinateur. Seulement elle ne pouvait pas voir l'écran. Elle se contentait de son profil droit. Elle pouvait remarquer ses muscles sous son t-shirt moulant. C'était un peu bizarre de le voir en jogging, lui toujours si classe, à la fac. Mais elle aimait,

et apprécia encore plus ce jogging lorsqu'il se leva pour venir fermer le volet : impossible de voir ce que son écran affichait, mais il bandait clairement. Aucun œil n'aurait pu manquer la déformation du survêtement. Une belle et énorme déformation.

Son bas-ventre la brûla aussitôt. Et dès que le volet fut fermé complètement, Meili s'allongea sur le sol frais de ce qui devait être une chambre. Elle ouvrit son pantalon et plongea sa main directement dans sa culotte, les yeux fermés et imaginant la grosse queue du beau professeur Bergsen ouvrir ses chairs ruisselantes de plaisir. Elle jouit en un rien de temps, sans retenir ses couinements, ses doigts fins plantés au plus profond de son être, secouée de spasmes aussi violents qu'apaisants, puis ressortit de la maison avec la ferme intention de savoir ce qu'il faisait. La nuit était tombée et elle se faufila comme une ombre jusque dans le jardin d'en face.

La maison étant l'exacte copie de celle dans laquelle elle avait passé le début de soirée, elle sut que depuis la fenêtre de la cuisine, elle aurait une chance de voir l'écran. Elle resta à bonne distance de la bâtisse, dans la nuit, et posa les jumelles sur ses yeux. Le temps qu'elle mit à faire le point l'agaça au plus haut point, mais enfin, elle le voyait. Monsieur Bergsen était de trois-quarts dos et l'écran montrait une femme aux seins nus. Son professeur était du genre à mater sur les plateformes de webcam ? Elle en fut un peu déçue, c'était tellement banal, insignifiant.

Mais elle comprit rapidement son erreur et fut tout de suite beaucoup plus intéressée. Il ne s'agissait pas d'une

femme qui s'exhibait devant des hommes moyennant des tokens, ou des tips. Ils n'étaient que tous les deux et discutaient simplement. La femme avait la poitrine à l'air. Elle devait avoir dans les 40 ans, ses gros seins tombaient mais ils restaient beaux. Monsieur Bergsen avait bon goût, elle se serait bien tapé ce genre de femme. Peut-être n'était-il pas célibataire mais que sa compagne était en déplacement pour le travail ? Ou peut-être multipliait-il les relations virtuelles, voire les coups d'un soir, après s'être rencontrés sur internet. Peut-être qu'après cette soirée, le lendemain il ne rentrerait pas chez lui mais irait la baiser dans un endroit public, ou chez elle, pendant que son mari n'est pas là... Et pourquoi ne serait-il pas là ? Il pourrait aussi la baiser devant son mari, celui-ci se branlant en les regardant. Ou une vengeance. Le mari attaché, obligé de regarder sa femme prendre son pied avec un autre, pour lui faire payer d'avoir baisé sa secrétaire pendant de longs mois.

Meili mouillait encore en imaginant les possibilités, toutes plus malsaines les unes que les autres. Elle rentra chez elle et fit fi de son voisinage, comme il lui arrivait de temps en temps. La porte de son appartement fermée, elle se débarrassa de tous ses vêtements en se dirigeant vers la chambre. Là, elle ouvrit son placard et sortit un carton. Elle retira le couvercle avec des gestes pressés et attrapa son vibromasseur préféré. Allongée sur son lit, elle le fit vibrer sur son clitoris déjà gonflé. Les images fusaient dans sa tête. Elle était cette femme, nue devant son ordinateur sous le regard de monsieur Bergsen. Il lui intimait de se

caresser, de faire darder ses tétons pour lui. Il était si beau, à la fois doux et autoritaire, patient. Il savait faire monter le désir jusqu'à ce qu'il en soit insoutenable.

La seconde d'après, elle était chez lui. Les jambes grandes ouvertes, elle plantait son regard dans le sien pendant qu'il la pénétrait. Le vibro glissa en elle. Elle sentit les petites billes contre ses parois vaginales et lâcha un gémissement aigu. Si le voisin était chez lui, il l'entendrait sûrement. Dans cette résidence étudiante, les murs n'étaient pas très épais. Le stimulateur clitoridien intégré se cala parfaitement à sa place et la chaleur se fit bouillon. Connaissant son jouet sur le bout des doigts, il lui suffit d'une petite pression de l'index pour que cette partie se mette à branler férocement son clitoris. Une deuxième pression sur le bouton adéquat, et la verge en elle se mit à gigoter, l'ouvrant de plus belle... Et offrant à son voisin de véritables rugissements de plaisir.

Le souffle court, le corps en nage, elle maintint son sextoxy à sa place et plongea sa main libre dans le carton pour en ressortir deux pinces à mamelon reliées par une chaîne en argent. Elle grimaça en les ajustant et se laissa tomber en arrière, la tête dans son oreiller. Le volume sonore de la jeune étudiante gagna encore en puissance lorsqu'elle appliqua un mouvement saccadé de va-et-vient entre ses cuisses reluisantes de sa cyprine tout en tirant sur la chaîne. Dans ses pensées, son professeur la pilonnait sans vergogne en mordant ses tétons, à en être délicieusement douloureux.

Lorsque son corps se tendit, elle criait sans aucune

retenue. L'étage entier devait profiter de sa mélodie, mais elle n'en avait cure. Elle était avec monsieur Bergsen. Elle lâcha la chaîne pour serrer sa gorge au moment où la jouissance la secoua. Son visage rougit, ses yeux s'exorbitèrent, et son orgasme fut un grognement sourd et long. Puis elle repoussa son jouet, le balança plus loin sur le lit après l'avoir éteint. Elle respirait difficilement, se sentait vidée, mais tellement soulagée. Lorsqu'elle rouvrit les yeux et qu'elle avait retrouvé son souffle, Meili savait exactement ce qui allait se passer ensuite, car son corps et son âme réclamaient à l'unisson la présence de monsieur Bergsen sur et en elle.

Le lendemain, Meili ne suivit pas son professeur. Elle suivit ses cours comme une étudiante modèle, se réjouit de suivre celui de psychopathologie et d'y participer comme à son habitude, mais sans en rajouter. Elle n'essaya pas de le retenir après le cours et s'en alla avec ses amis boire un verre en ville.

Puis elle les quitta très tôt.

Mais au lieu de rentrer, elle prit le tram et descendit à l'arrêt où descendait aussi monsieur Bergsen pour rentrer chez lui. Arrivée dans le quartier, elle vit tout de suite qu'il y avait de la lumière. Son cœur battait fort, mais elle marchait d'un pas décidé. Ses mains tremblaient légèrement et elle sentait la sueur sous ses bras abonder plus que de raison. Pourtant, elle ne recula pas. Elle poussa le petit portillon et marcha naturellement jusqu'à la porte d'entrée. Puis sonna, le ventre noué.

Elle portait des tennis. Ses jambes étaient galbées par

des bas couleur chair et sa jupe mi-cuisse cachait tout juste leur dentelle. En marchant, elle avait assez ouvert de boutons de son chemisier blanc pour que les choses soient rapidement entendues entre eux. Sa veste noire mettait encore plus en valeur la blancheur de son chemisier grand ouvert. Avant de partir du bar, elle avait retiré son string et son soutien-gorge qui gisaient au fond de son sac. Soit elle se faisait jeter, soit elle se faisait baiser.

Elle sursauta en entendant le bruit des clés de l'autre côté de la porte qui s'ouvrit rapidement. Ils restèrent tous les deux un instant interdits. Monsieur Bergsen était surpris de voir son étudiante sonner à sa porte, à cette heure-là. Meili, elle, était tétanisée par la peur. Et pourtant, elle sentait son vagin pulser comme jamais, la chaleur de l'excitation envahir tout son corps jusqu'à rougir ses joues. Elle avait osé le faire, elle devait maintenant assumer, aller jusqu'au bout. Mais il lui sembla jouir déjà rien qu'au son de sa voix :

— Mademoiselle Lacour ? Je peux quelque chose pour vous ?

— Monsieur Bergsen, je...

— Oh ! Je crois comprendre. Meili, c'est ça ?

— Vous comprenez ?

— Joli décolleté, Meili.

Le professeur lui sourit en coin, sans un seul geste vers ledit décolleté pour autant. Meili, elle, se mordait la lèvre. Apeurée, excitée, ravie et stressée, elle gardait le regard sur les jambes de Bergsen et ne les relevaient que très doucement, rassemblant tout son courage petit à

petit, afin de reprendre le contrôle d'elle-même et de la situation. Elle ne se reconnaissait pas. Elle d'habitude si sûre d'elle, la jeune étudiante se retrouvait impressionnée par ce professeur. Mais son cœur fit un nouveau bond entendant la voix d'une femme arriver :

— Chéri, tu aurais vu mon... Tiens, qu'est-ce qu'on a là ?

Meili releva la tête pour voir la femme et la reconnut tout de suite. C'était celle sur l'écran. Il n'était donc pas célibataire. Mais quelle cruche. Elle se mit cette fois à rougir de honte et commença à bafouiller quelques excuses avec cette désagréable sensation qu'il serait préférable d'être une petite souris et se carapater sous terre, dans une galerie, pour ne plus jamais en sortir.

— C'est Meili Lacour, une de mes étudiantes, lança Bergsen sur un ton à la limite de la moquerie.

— Celle dont tu m'as parlé ? demanda la femme en scrutant le décolleté de Meili à son tour.

— Oui.

— Hé bien... Fais-la entrer !

La femme allongea son bras vers Meili. Par réflexe, elle prit la main tendue et la serra, rougissante de honte.

— Je m'appelle Rachelle. Quentin m'a parlé de toi en termes élogieux. Tu sembles être une de ses meilleures élèves !

Meili les suivit jusqu'à l'intérieur avec cette impression d'être en dehors de son corps, comme si elle visionnait la scène de l'extérieur en ressentant tout ce que ressentait l'héroïne du film : elle-même. Rachelle la fit asseoir sur le

canapé et elle prit place dans le fauteuil en face pendant que le professeur se dirigeait vers la cuisine pour servir des verres de vin.

Rachelle semblait un peu plus âgée que son professeur. Meili lui aurait donné dans les 45 ans. Les coins de ses yeux et de sa bouche étaient marqués par des petites rides d'expression qui rajoutait au charme de son visage tout en rondeur. Elle avait de longs cheveux blonds et de grands yeux bleus qui fixaient l'étudiante en silence, avec une sorte de malice. Elle portait un jean moulant. Meili avait pu voir la rondeur de ses fesses en la suivant jusqu'au salon. En haut, elle avait passé un débardeur blanc et un petit gilet beige sans manches. Maintenant que ledit gilet ne cachait plus la forme de sa poitrine, Meili vit les deux excroissances sur le débardeur, signe qu'elle ne portait pas de soutien-gorge non plus. Il faisait plutôt bon dans la maison, et Meili rougit de plus belle en comprenant que ça ne pouvait être la fraîcheur qui faisait pointer ses tétons.

— C'est donc toi qui viens demander un rendez-vous à Quentin avec un décolleté affriolant ?

— Je suis désolée, je...

— Ne t'en fais pas, la culpa Rachelle sur le ton de la confidence en se penchant en avant pour continuer en parlant plus bas. Je connais son penchant pour les jeunes étudiantes. Tu as bien fait de venir.

Meili était une femme intelligente. Il n'y avait jamais besoin de répéter pour qu'elle comprenne les sous-entendus. Rachelle était clairement en train de lui annoncer

qu'elle pourrait se taper son prof, et avec l'approbation de sa compagne. Elle sentit la chaleur monter d'un cran en elle, et son sexe pulser, qui réclamait une confirmation par des actes. Rachelle se pencha plus encore et posa sa main sur le genou de l'étudiante restée figée et sans voix.

— C'est une passion que l'on partage...

Meili n'eut pas le temps de répondre quoi que ce soit. Quentin Bergsen revint avec un plateau où étaient posés trois verres et de quoi grignoter. Il servit tout le monde et s'assit près de Meili pour trinquer. Après avoir bu une gorgée, il se tourna vers elle et plongea son regard dans le sien.

— Alors, Meili ? Qu'est-ce qui ne pouvait pas attendre notre rendez-vous ? Je n'aime pas trop parler boulot à la maison, mais puisque tu as fait le déplacement... Autant tout me dire.

Il était si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de son déodorant, à la fois doux et musqué. Elle eut envie de se coller à lui, de le renifler de partout et s'imprégner de sa fragrance qui lui convenait à la perfection et commençait déjà à faire tourner la tête de la belle étudiante. Elle prit une grande inspiration pour se donner du courage, consciente que ses tétons devaient alors être aussi visibles que ceux de Rachelle, et au lieu de répondre, elle releva sa jupe, juste assez pour dévoiler son pubis fraîchement rasé et doux.

Quentin sourit de toutes ses dents, les yeux brillants de désir. Il se tourna vers Rachelle, qui suivait la scène en buvant son verre, puis revint sur son étudiante. Il n'hésita

pas un instant avant de poser sa main sur elle et caresser son pubis.

— J'étais sûr que ce n'était pas pour me dire que tu avais déjà avancé sur ton mémoire.

— Je n'y ai pas du tout réfléchi, monsieur Bergsen. Je voulais juste me retrouver seule avec vous.

Quentin fit glisser ses doigts jusqu'au clitoris gonflé de Meili, qui écarta les jambes par réflexe en lâchant un soupir de plaisir, le souffle coupé par ce geste tant attendu. Ce à quoi elle ne s'était pas attendu, c'était de sentir ses doigts trouver prise aussi facilement sur son bouton et de le sentir le serrer entre son pouce et son index, au point qu'elle grimaça de douleur, sans pour autant tenter de se défaire de lui. Il plissa les yeux, en pinçant de plus en plus fort, même si ça restait de l'ordre du largement supportable. Il la scrutait, la jugeait clairement, et elle ne voulait pas le décevoir.

— Tu croyais que je ne t'avais pas vue me suivre toute la journée d'avant-hier, petite salope ? lui lança-t-il soudain en pressant ses doigts cette fois à arracher un cri à Meili.

Il la lâcha subitement et la jeune femme se recroquevilla un peu pendant que Quentin montrait ses doigts à Rachelle.

— Elle est trempée à un point, lui dit-il avant de lécher la cyprine sur ses premières phalanges.

— Elle est à point, surtout, lui répondit Rachelle non sans sensualité.

Meili resta silencieuse, à la fois excitée de se sentir leur jouet, et honteuse d'aimer cela. Elle baissa les yeux le

temps de leur échange, en profitant pour faire couler un peu de ce vin dans sa gorge devenue sèche.

— Tu penses à quoi ? reprit Quentin en passant un bras sur les épaules de son étudiante pour la coller contre lui.

— Vérifions d'abord quelque chose. Déshabille-toi, ordonna Rachelle à Meili.

Celle-ci releva les yeux sur la compagne de son professeur qui relâcha son emprise pour la laisser s'exécuter. Mais Meili restait encore figée, des yeux grand ouverts sur Rachelle qui lui souriait. Voyant que l'étudiante ne bougeait pas ni ne disait rien, la femme, expérimentée à recevoir des élèves de son compagnon qui ne s'attendaient pas à sa présence, se pencha de nouveau vers elle, avec une autorité qui ne laissa pas Meili insensible.

— Je vais te dire les choses telles qu'elles sont, petite traînée. Tu viens jusqu'ici, après avoir espionné mon mec, dans l'espoir de te faire troncher. Si tu le veux tant que ça, ce sera à la condition de m'obéir, pour que je t'autorise à faire ce que tu es venue chercher. Alors soit tu fais ce que je te dis au moment où je te le dis, soit la porte est grande ouverte, et pas la peine d'espérer une deuxième chance. Qu'est-ce que tu choisis, Meili ?

Elle ne put soutenir le regard de Rachelle plus longtemps. Son esprit lui disait de prendre la poudre d'escampette, mais son corps restait là, incapable de bouger. Oui, elle était venue dans l'espoir de baiser avec son professeur, mais ce qu'elle trouvait dans cette maison allait bien au-delà. Elle aimait être dirigée, prise sans ménagement, et

même insultée et fessée en se faisant baiser. Par contre, avec les filles, elle avait toujours eu le rôle de dominante, de celle qui prend les choses en main, de celle qui n'a pas froid aux yeux. C'était d'ailleurs en grande partie pour ça qu'elle préférait les hommes. Il semblait que ce soir, cette femme lui proposait de vivre pleinement tout ce qu'elle avait toujours rêvé de vivre : un homme et une femme, qui la baiseraient jusqu'à plus soif, sans retenue ni scrupules.

— D'accord, murmura-t-elle enfin, les yeux baissés sur le sol, la jupe encore relevée.

— Je n'ai pas entendu, répondit Rachelle, visiblement satisfaite.

— D'accord, répéta un peu plus fort Meili.

— Regarde-moi dans les yeux, quand tu me parles, petite salope.

Meili releva la tête et eut besoin de courage pour soutenir ce regard impérieux que lui offrait Rachelle. Elle réussit pourtant, ne voulant pas, ne voulant plus, passer à côté de cette chance. Sa voix trembla, car elle ne savait pas où elle mettait les pieds. Mais l'inconnu l'excitait autant qu'il l'effrayait.

— D'accord, dit-elle encore d'une voix plus assurée.

— Déshabille-toi, maintenant, Meili.

Elle se leva doucement, sous les regards amusés et brillants du couple qui allait se servir d'elle pour leur plaisir. Alors qu'elle faisait tomber sa veste à ses pieds, le regard braqué sur celui de Rachelle qui souriait à pleine dents, Quentin s'allongea dans le canapé pour apprécier le spectacle. Le dos bien droit, elle défait doucement les

boutons de son chemisier qui rejoignit la veste au sol. Elle se surprit elle-même à bomber le torse, présentant ses seins tendus comme jamais à cette femme délicieusement perverse. Puis en se tortillant, elle fit tomber sa jupe.

— Garde juste tes bas, et viens me rejoindre, précisa Rachelle en posant son verre sur la table basse.

Meili s'avança, craintive mais décidée à obéir quoi qu'il lui en coûte. Une fois postée devant la femme, elle écarta doucement les jambes, révélant de toutes petites lèvres dégoulinantes. Elle avait toujours rêvé de le faire, alors elle ne se fit pas prier. Le dos bien droit, les seins en avant, elle mit les mains dans le dos et regarda droit devant elle, au-dessus de Rachelle.

— Cela vous plait-il ? demanda-t-elle.

— Oh, oh ! fit Quentin en bougeant sur le canapé pour se rasseoir.

— Tourne-toi, répondit simplement Rachelle.

Meili s'exécuta sans rechigner, se retrouvant face à son professeur qui la dévorait du regard. Elle devina une bosse entre ses cuisses. Puis elle sentit la main de Rachelle claquer sur sa fesse droite sans ménagement. Elle sursauta et lâcha un cri qui exprimait plus la surprise que la douleur, même si elle était persuadée que les doigts de la femme étaient imprimés sur sa peau. Elle ne dit rien, ne bougea pas. Elle mordit sa lèvre inférieure pour montrer à monsieur Bergsen qu'elle aimait ça, qu'elle en voulait encore et plus.

Au lieu de cela, les mains de Rachelle se firent caressantes, curieuses, et n'hésitèrent pas une seconde à la

pénétrer par les deux orifices, tout en s'adressant à son homme.

— Je t'avais dit qu'elle était à point, cette petite.

— Je t'avais dit qu'elle te plairait, lui répondit Quentin en s'approchant d'elles.

Il vint se coller à Meili, qui ondulait déjà du bassin sur les doigts fouineurs de Rachelle en gémissant de plaisir. Il prit ses tétons entre ses pouces et index et les pinça doucement, les yeux plantés dans ceux de son étudiante.

— Mais tu sais que j'aime prendre mon temps, Rachelle.

— Toi et tes tests... soupira cette dernière en écartant des deux mains les fesses de Meili pour y goûter sa rondelle.

La douleur se faisait à présent sentir sur ses seins. Dans le même temps, la langue de Rachelle s'insinuait en ce lieu que peu de personnes avaient visité. Elle accueillait cette intrusion avec un naturel qui la surprit mais elle n'eut pas l'occasion de se concentrer sur cette sensation nouvelle que lui offrait la femme. Quentin écrasait littéralement ses mamelons et Meili se pencha en avant en grognant de douleur, des plaintes qu'elle n'exagérait en rien. Les larmes se mirent à couler mais dans cette position, elle offrait de plus belle sa croupe à Rachelle qui plongea ses doigts dans ses chairs détrempées tout en léchant son cul. Elle ne pouvait se soustraire ni à l'un ni à l'autre, s'accrocha aux hanches de son professeur pour ne pas se rouler de douleur au sol et lâcha finalement un cri aigu qui sembla ravir l'homme. Il lâcha ses seins et défît son

pantalon alors que son étudiante reprenait son souffle comme elle pouvait.

Meili vit surgir devant elle un sexe de taille moyenne. Elle l'avait imaginé plus large. Ses couilles pendaient et semblaient lourdes, pleines d'un foutre qu'elle rêvait de voir gicler pour elle. Elle ouvrit la bouche et l'avalait d'un trait, les mains toujours sur les hanches de son professeur qui râla d'un plaisir intense en s'accrochant des deux mains à son crâne.

— Aaaahhh !! La salope... Regarde comme elle aime la bite, râla Quentin en ricanant devant tant d'appétit.

Il s'agrippa à ses cheveux et retira son membre tendu de sa bouche pour lui relever le visage vers lui. Il vit alors à quel point tout son être en réclamait encore. Les yeux brillants, semblant fixer le vague, la bouche entrouverte, la langue pendante, prête à recevoir sa tige à nouveau.

— Tu es une gourmande, jolie Meili, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Une véritable morfale, répondit-elle sans hésiter.

Elle sentit les doigts de Rachelle ainsi que sa langue la quitter. Quentin la remit debout et lui cracha au visage. Le premier réflexe de l'étudiante fut de protester, mais le sourire de son professeur la retint in extremis. Au lieu de cela, elle replaça ses mains croisées dans son dos et mis sa poitrine encore douloureuse en avant.

— Je t'ai dit que j'aimais prendre mon temps, non ?

Quentin s'écarta légèrement d'elle. Rachelle vint le rejoindre. Elle avait fait tomber sa veste et son débardeur. Meili se rinça l'œil sans détour et Rachelle ricana de

plaisir en voyant qu'elle plaisait visiblement à la jeune étudiante.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda Quentin à sa compagne en entourant ses épaules de son bras.

— Je crois que oui, répondit-elle avant de lui embrasser le cou en glissant sa main sur son membre et entamer de longues et douces caresses.

Pendant quelques secondes, il n'y eut plus que ses gémissements. Il tendait le cou à Rachelle et celle-ci le léchait et l'embrassait tout en continuant ses caresses le long de sa verge. Meili les regardait sans bouger. Son cœur était au bord de défaillir, mais ce n'était plus la peur. Ou plutôt, une excitation craintive, celle que l'on ressent alors qu'on attend quelque chose de toute son âme, qu'on le touche presque du doigt, que l'on sait que cela va arriver, mais qui peut encore nous être retiré. Pendant tout ce temps, monsieur Bergsen ne quittait pas Meili des yeux, il la dévisageait comme si c'était elle qui le caressait.

Finalement, Quentin referma son pantalon et repoussa gentiment sa compagne qui ne sembla pas une seconde étonnée. Meili, elle, craignait le pire. Allait-il la renvoyer ? Ses jambes flageolaient mais elle faisait de son mieux pour que ça ne se voie pas. Le professeur fit le tour de son élève, posant ses mains de ci de là sur son corps.

— As-tu toujours envie, Meili ?

— Oui, monsieur Bergsen. Sans aucune hésitation.

— Si je ne te rends pas immédiatement tes vêtements pour que tu t'en ailles, Rachelle ne sera pas la seule à qui tu devras obéir.

— Je vous obéirai, monsieur.

— Tu viendras une fois par semaine, et nous ferons tout ce que nous voulons de toi.

— J'ai hâte d'être l'objet de votre plaisir, monsieur.

C'était la première fois que Meili se retrouvait dans cette situation. Elle en avait souvent rêvé, l'avait parfois espéré avec certains hommes. Mais il n'y avait eu que des assauts sexuels plus ou moins virulents. Les hommes ne pensaient qu'avec leur queue, tandis que celui-ci considérait la sienne comme une récompense à mériter. Et cela était en train de la rendre folle de désir. Ces quelques mots échangés étaient en train de la faire jouir, elle le sentait en elle, qui montait petit à petit, à chaque mot qu'il prononçait sur ce ton autoritaire. Il continua et elle l'écouta comme jamais elle n'avait écouté quelqu'un.

— Nos limites seront le sang et les choses scatophiles. Mais la douleur et le plaisir seront aussi présents l'un que l'autre. Nous voulons plus qu'une soumise sexuelle. Lorsque tu passeras cette porte, tu ne seras plus Meili, tu ne seras plus rien. Et si tu es à la hauteur, tu n'auras même plus de nom. As-tu quelque chose à rajouter ? Des limites à nous donner ?

Meili déglutit en comprenant qu'elle ne serait qu'une esclave à leur service. Elle hésitait, forcément, trouvait qu'il en demandait beaucoup alors qu'elle n'était venue que dans l'espoir de tirer un coup, une simple fellation l'aurait déjà comblée. Mais elle se souvint subitement, au milieu de cette tempête que ses pensées étaient devenues, ce qui lui avait valu ce crachat en plein visage.

— Rien, monsieur, répondit-elle avec un fin sourire aux lèvres. Puisque vous aimez prendre votre temps, je sais que ce sera un long processus et que vous saurez m'éduquer petit à petit.

Le couple devant elle rayonna de bonheur. Ils s'embrasèrent à pleine bouche pendant un long moment. Lorsqu'ils tournèrent à nouveau leur visage vers l'étudiante, celle-ci souriait à pleine dents.

— Vous êtes magnifiques, leur dit-elle sans réfléchir, les larmes aux yeux.

— J'ai envie de la baiser, s'exclama Quentin.

— J'ai envie qu'elle me bouffe la chatte, répondit Rachelle.

— Descendons, ajouta le professeur en prenant les deux femmes par la main.

Meili fut guidée jusqu'à un escalier qui descendait à la cave. Il y faisait froid, malgré la moquette au sol, la lumière était agressive. Lorsque ses yeux se furent habitués à la luminosité, Meili resta interdite devant le spectacle. Au milieu de la cave trônait un portique, clairement fait pour y attacher quelqu'un. Près du portique, un brancard avec des sangles, et plus loin, une armoire métallique. Quentin s'y dirigea directement. Rachelle, elle, arriva par derrière et malaxa ses seins en grignotant son épaule de ses dents. Meili sentit la poitrine ferme de la femme dans son dos et se laissa aller à ses caresses qui étaient plus que bienvenues pour dépasser le choc de la découverte de cette pièce.

— Tu vas voir, lui Rachelle. Quentin est plutôt doué.

C'est lui qui m'a appris à apprécier tout ça, il sait comment s'y prendre avec une débutante. Sois juste bien obéissante... Sinon...

Rachelle lui tourna la tête sur la droite, vers le coin le plus sombre de la cave. Meili découvrit un pilori. Il y avait deux trous pour les bras, un pour la tête. Elle déglutit en voyant, accroché au mur juste à côté, un fouet en cuir, finement travaillé. Il devait faire autour d'1m50, mais il était difficile d'évaluer exactement, car il était enroulé. Elle le trouvait aussi beau que dangereux.

Quentin la sortit de sa contemplation en lui prenant la main pour la diriger jusqu'au brancard. Il l'y allongea, le bassin juste au bord, les jambes pendantes, et lui attacha un poignet pendant que Rachelle s'occupait de l'autre. Meili, elle, avait la bouche sèche. L'excitation, bien qu'encore présente, se faisait plus calme. L'appréhension prenait petit à petit possession de son corps, de son âme. Pourtant, elle savait qu'elle était à sa place, elle était prête, même si elle n'avait jamais imaginé se donner à ce point à quelqu'un qu'elle connaissait si peu, et a fortiori encore moins à deux personnes.

Elle vit Rachelle s'éloigner, mais elle n'eut pas l'occasion de se demander pourquoi. Quentin l'embrassa à pleine bouche en malaxant ses seins, les pressant à la faire grimacer alors qu'il suçait sa langue. Puis sa main descendit entre ses cuisses, ses doigts saisirent à nouveau son clitoris et le pincèrent. Meili se retenait du mieux qu'elle pouvait de geindre, alors qu'il se penchait à son oreille.

— Aujourd'hui, je vais porter une capote, parce que

je suis à peu près sûr qu'une salope dans ton genre se fait saillir sans toujours prendre ses précautions.

— Je fais toujours attention, je vous promets...

Le visage souriant de Rachelle revint au-dessus d'elle au moment où le pincement de Quentin se fit plus virulent, lui arrachant un cri aigu.

— Il vaut mieux éviter de contredire tes maîtres, Meili, lui dit-elle en posant un bandeau sur ses yeux. Ce serait dommage de goûter au fouet dès la première séance.

Le ricanement moqueur de Rachelle fut accompagné d'un soudain écartement de ses cuisses par Quentin. Aussitôt, elle sentit sa bouche, sa langue, partout sur sa vulve. Elle ne put retenir un orgasme provoqué par toute cette situation qu'elle ne contrôlait plus. Le simple fait de se laisser faire la faisait jouir sur la langue de son professeur. Dans le même temps, elle sentit Rachelle se placer au-dessus d'elle sur le brancard. Alors qu'elle emplissait la cave de ses couinements de plaisir, Rachelle les étouffa en s'asseyant sur elle.

— Tais-toi et bouffe, petite garce ! s'exclama-t-elle en riant.

— Une jouisseuse, dit Quentin en relevant la tête d'entre ses cuisses.

— Une petite égoïste à qui il va falloir apprendre les bonnes manières...

Rachelle regardait son homme en ondulant sur le visage de Meili, les yeux remplis d'un désir ardent, incontrôlable, les ongles griffant, labourant le ventre de leur jouet.

— Comme je t'ai appris à jouir quand je t'y autorise,

mon amour. Vas-y, tu rêves de le faire depuis si longtemps.

Et Rachelle ne se priva pas. Elle leva le bras et abattit sa main sur la vulve de Meili dont le hurlement fut étouffé par sa croupe. Deux autres fois, elle claqua cette zone de l'étudiante sans scrupule. Il lui semblait que la jeune femme pleurait sous elle. Alors que Quentin s'était écarté près de l'armoire pour se débarrasser de ses vêtements et passer un préservatif sur sa tige tendue, Rachelle releva sa croupe pour voir dans quel état était Meili. Son visage, même les yeux bandés, exprimait la douleur. Malgré cela, elle vit cette bouche exquisite s'ouvrir et prononcer : « Encore ». Elle allait rabaisser son bras pour exaucer le désir de Meili lorsque Quentin lui attrapa l'avant-bras pour l'en empêcher.

— Le bas est à moi. Toi, tu as le haut.

En lui disant cela, Quentin lui tendait un objet qui n'avait servi qu'une fois, celle où Quentin l'avait prêtée à Maîtresse Gwendoline. Elle attrapa le gode le regard plein de malice et plaça la base dans la bouche de la jeune femme avant de serrer les lanières solidement derrière son crâne.

Avec son bandeau sur les yeux, Meili ressentait les choses comme jamais. Son âme pulsait au même rythme que sa vulve contre laquelle se frottait le gland turgescent de son professeur bien plus pervers que ce qu'elle avait imaginé. Il lui semblait être plus présente que si elle avait eu les yeux ouverts et en même temps, Rachelle et Quentin parlaient comme si elle n'était pas là, comme s'ils se partageaient un jouet, un simple objet.

Dans le même geste, elle sentit la verge de Quentin la remplir et Rachelle coulisser le long du gode jusqu'à l'engloutir entièrement. Ensemble ils allèrent et vinrent plusieurs fois, ondulant ensemble, gémissant de plaisir ensemble, les yeux accrochés ensemble. Exactement comme s'ils n'étaient que tous les deux. Rachelle se pencha vers son homme et ils s'embrassèrent sensuellement.

Meili avait du mal à respirer et avaler sa salive, mais elle était emplie d'un intense plaisir qu'elle souhaitait partager avec ses deux complices. Pour son professeur, elle contracta violemment son vagin, pour Rachelle, elle se mit à aller et venir de la tête.

— Oh oui, lança Rachelle en remontant légèrement sa croupe sur le manche qui la remplissait. Baise-moi pendant qu'il te baise, petite chienne.

Et la jeune étudiante ne se fit pas prier. Elle n'avait aucune intention de refuser quoi que ce soit à ce couple qui était en train de réaliser son plus grand fantasme. Ils étaient en fait en train de la réaliser elle, de faire d'elle ce à quoi elle avait toujours aspiré. Elle serra alors les dents et se mit à obéir de toutes ses forces, cognant son visage contre la vulve détrempée de Rachelle. Elle pouvait presque sentir le faux gland cogner contre le col de son utérus, et elle lui offrait de plus grand coups de tête, jusqu'à enfin l'entendre crier son plaisir.

Elle se surprit à être tellement concentrée sur les mouvements de sa tête qu'elle ne remarqua pas tout de suite la vélocité avec laquelle Quentin avait suivi le mouvement.

Une fois pris le bon rythme de va-et-vient pour satisfaire Rachelle sur son visage, elle prit toute l'ampleur de l'énergie de son professeur. Accroché à ses seins qu'il écrasait comme si sa vie en dépendait, il la culbutait littéralement, les secousses se répandaient dans tout son corps, et sûrement dans celui de sa compagne à travers le phallus en latex. Soudain, Rachelle se releva, puis Meili sentit une véritable douche sur sa peau.

— Oh oui, oh oui, oh ouiiii !! hurla-t-elle en versant une magnifique fontaine sur leur nouveau jouet autant que sur les bras de Quentin qui ne lâchait pas les seins douloureux de Meili. J'adore cette petite salope. Mon amour, s'il te plaît. Dis-moi que tu aimes son vagin, que tu aimes la fourrer. J'ai tant envie de la garder...

Quentin ralentit son rythme, caressa la peau détremnée de Meili, se remit à onduler en gardant son pieu planté en elle. Finalement, il répondit d'une voix calme à sa compagne.

— Elle mouille presque autant que toi. On la pénètre facilement, sans aucun effort. J'ai connu des vagins plus étroits, et tu sais comme j'aime ça.

— Oh oui ! Cette petite étudiante irlandaise, j'adorais sa façon de couiner.

— Voilà... Mais elle est musclée, elle peut m'enserrer, au point de me rappeler Ciara, justement.

Meili contracta son vagin de toutes ses forces, à en tendre tous les muscles de son corps.

— Oh oui, comme ça, petite chienne, râla Quentin. Continue, par à-coups.

— Alors on la garde ? lui souffla Rachelle qui était descendue du brancard et caressait les bourses de son homme pendant qu'il allait et venait avec douceur.

— On la garde. Tu en dis quoi, Meili ?

Quentin avait encore la bouche ouverte, prêt à lui expliquer comment lui répondre sans parler, quand il sentit les jambes de son étudiante s'enrouler autour de lui et l'attirer vers elle, se retrouvant enfoncé en elle jusqu'à la garde, sa verge entière ressentant les contractions de son fourreau. Elle se remit à gémir de plaisir, son esprit n'était plus vraiment là, ou plutôt, ce n'était plus Meili qui était là. Quentin se laissa faire, un large sourire aux lèvres. Rachelle ricana.

— La plus belle des réponses, murmura-t-elle.

Elle revint vers le haut du corps de Meili et lui retira le jouet de sa bouche. Aussitôt, ses gémissements gagnèrent en puissance, et pendant que la femme allait poser plus loin le gode, elle leur dit ce qu'elle avait sur le cœur :

— Je suis enfin moi... Vous ne vous rendez pas compte, vous êtes géniaux, tous les deux. Je veux être votre jouet, votre soumise, votre esclave. J'apprendrai avec assiduité. À partir d'aujourd'hui, votre plaisir est ma priorité. Baisez-moi, comme bon vous le souhaitez, je suis à vous.

Le bandeau lui fut retiré. Elle cligna des yeux et vit d'abord le visage de Rachelle penchée sur elle. Elles s'embrassèrent avec passion alors que Quentin reprenait des va-et-vient plus énergiques. Bientôt, il la limait férocement, Rachelle ne quittait plus sa bouche, la dévorait littéralement. Puis finalement, elle lui susurra :

— Il va jouir, tu peux le regarder, à présent.

Meili releva un peu la tête et le vit enfin. Quentin était un homme de carrure moyenne, mais aux muscles saillants. Son torse était assez velu, ainsi que son ventre, mais le reste semblait quasiment imberbe. Il se rasait le pubis et Meili aimait ça, même si lui n'allait pas jusqu'au rasage intégral, sauf sur ses bourses. Il la culbutait avec un sérieux presque religieux, lui lançant par moment un sourire en coin alors que l'étudiante criait son plaisir. D'habitude, elle aurait fermé les yeux, pour mieux apprécier son orgasme. Mais les orgasmes, elle ne les comptait plus vraiment, depuis qu'elle était entrée dans cette maison. Elle voulait le voir lui. Et la récompense ne tarda pas.

Comme si une douleur intense lui tirait les tripes, Quentin se tendit de tout son être, stoppa tout mouvement pendant de longues secondes. Meili reprit ses contractions, tant qu'il restait en elle. D'abord doucement, car elle ne savait pas si c'était ce qu'il désirait, mais le râle qui suivit la première salve de convulsions la rassura. Elle savait qu'il n'avait toujours pas joui. Elle n'avait pas senti les gonflements révélateurs de giclées de sperme. Il recula et se retira d'elle. Rachelle tendit la main et lui ôta le bout de plastique d'un geste sûr. Quentin gardait les yeux fermés, toujours aussi tendu. Meili était impressionnée à quel point même dans la jouissance, il réussissait à prendre tout son temps. Elle se rendait bien compte du self-control que cela demandait.

Le professeur posa ses mains sur les cuisses de son étudiante et son mât de chair se posa sur son pubis, ses

couilles lui caressaient la vulve palpitante, dégoulinante. Puis il lâcha la pression. Un véritable geyser de foutre jaillit de son gland reluisant. Elle en reçut même sur le visage, dans les cheveux. Une ligne blanche traçait le chemin de ses seins à la queue de Quentin, qui soufflait comme un taureau sous les applaudissements de Rachelle. Pourtant, celle-ci se tourna avec un air furieux vers Meili :

— Attention, petite pute ! Ne t'avise jamais de boire ce sperme. Il est à moi, tu comprends ?

Meili hocha la tête, craintive, et Rachelle lui lécha le visage pour récupérer le jus de son homme. Elle continua sur son corps alors que Quentin récupérait ses vêtements.

— Je vous attends en haut. Ne tarde pas trop Meili, j'ai soif.

Une fois qu'il fut parti, Rachelle détacha Meili du brancard. Elle semblait soudain plus douce. Meili avait envie de la remercier, de la prendre dans ses bras et la serrer aussi fort qu'elle était heureuse. Peut-être Rachelle le sentit-elle. Elle s'approcha de l'étudiante et lui remit une mèche derrière l'oreille en lui souriant.

— Il est rare qu'il garde une étudiante. Tu as de grandes capacités en toi. Tu nous combleras autant que nous le ferons pour toi, j'espère. Tu vas nous servir un verre puis rentrer chez toi, car nous devons parler ensemble avant de te parler, mais n'hésite pas à m'appeler si tu as des questions, des hésitations. J'ai été sa soumise, je le connais bien. Tu as été parfaite. Bienvenue chez nous, petite salope !

— Merci ! s'exclama Meili en mettant les mains dans le

dos, comme elle pensait devoir le faire. Si vous me laissez votre numéro, je n'hésiterai pas. J'ai hâte de revenir vous voir. C'était... fabuleux !

Rachelle lui posa un baiser sur la bouche et se dirigea vers l'escalier.

— Allez, viens, maintenant. C'est que j'ai soif, moi aussi !

# Captura-anna

*C'est David, qui m'a contacté sur Mewe. Il voulait que je mette en mots un fantasme un peu spécial qu'ils avaient sa femme Anna. Étant dans l'impossibilité de le vivre vraiment, il s'est confié à moi. Et le plaisir qu'ils ont tous les deux pris à lire cette histoire m'a énormément touché.*

Lorsqu'Anna lui avait proposé de se faire un week-end en amoureux, David avait sauté de joie. Il faut dire que depuis quelques temps, Anna avait des rendez-vous presque tous les week-ends, et bien que David prenne un plaisir intense à la savoir dans les bras d'un autre, cette proposition de l'avoir pour lui tout seul pendant deux jours était des plus enthousiasmantes. Pour de nombreuses raisons, d'ailleurs. La première était bien entendu qu'il était fou amoureux d'elle et que chaque instant passé en sa compagnie était un véritable cadeau du ciel. Même quand elle mettait trois plombes à se maquiller alors qu'ils étaient déjà en retard pour prendre l'avion ! Ensuite, et peut-être surtout, parce que cette proposition de week-end prouvait à David que malgré les nombreux hommes

qui lui passaient dessus, c'était à lui et bien à lui que son cœur appartenait. Alors pour David, ce week-end à Barcelone, c'était comme une déclaration d'amour !

C'est sûrement pour ça qu'il accueillit sa douce avec un large sourire, alors qu'il savait que pour rattraper son retard, il devrait risquer l'excès de vitesse. Mais elle était si belle. Elle avait mis ce rouge à lèvres qui mettait sa bouche tellement en valeur. Rien qu'à la voir sortir de la salle de bain, il rêvait déjà du moment où il glisserait son sexe entre ses lèvres. Peut-être dans l'avion ? S'ils arrivaient à le prendre !

Heureusement, il n'y eut aucun flash, ni aucun policier pour reprocher sa vitesse à David, et ils purent monter dans l'avion qui allait les mener jusqu'à leur destination. Là-bas, tout était déjà prévu : le taxi qui les amènerait à leur hôtel, la chambre réservée pour deux nuits, et même le repas de ce soir, vu qu'ils arriveraient en début d'après-midi uniquement et qu'ils comptaient bien ne pas perdre de temps à chercher un restaurant : folle de design depuis peu, Anna voulait absolument tout voir. Mais elle voulait commencer par le quartier El Born, dans le vieux Barcelone.

David s'amusait à la regarder s'extasier devant les bâtiments, devant les vitrines des designers. Armé de son appareil photo, David la mitraillait, sous tous les angles, bien plus ébloui par la beauté de sa femme que par les bâtiments qui les entouraient. Mais ce qu'il aimait par-dessus tout chez elle, c'était le contraste entre l'image d'une femme sage qu'elle donnait à voir, et ce qu'elle était à l'intérieur. Qui imaginerait, en la regardant dans son

petit tailleur au décolleté à peine assez large pour deviner la peau de sa poitrine, sous son cou, qu'il n'y avait encore que quelques jours, elle s'était donnée à un inconnu rencontré sur internet, la tête enfouie dans l'oreiller où dormait sa femme qui était en train de travailler, ignorant totalement que son Anna chérie débordait de cyprine sur les draps où la cocue se blottirait ensuite ?

Non, personne à part lui, ici, ne pouvait se douter que cette femme à l'allure BCBG, venue pour le week-end découvrir la chaleur et l'architecture réputée de la ville, pouvait s'avérer la plus vicieuse, la plus salope de toutes celles qu'il avait pu rencontrer dans sa vie. Et ils s'aimaient. Et il l'aimait au point de la laisser papillonner avec qui bon lui semblait, il l'aimait au point qu'il en retirait lui-même du plaisir... et elle ne l'en aimait que plus à chaque fois qu'un homme se vidait en elle ou sur elle.

Pour gagner un peu de fraîcheur, le couple se rendit à la cathédrale Del Mar, bien plus grandiose que la série qui portait son nom. Puis elle le mena jusqu'au musée d'arts contemporains. Malgré la chaleur, Anna marchait à vive allure et David peinait parfois à la suivre. Là, il était plus perplexe. Il était évident qu'il fallait un certain bagage pour apprécier ce qui se passait ici, alors David se concentra sur son œuvre à lui. Une caresse par-ci, un baiser volé par-là, et leurs regards échangés commençaient déjà à dévoiler leurs pensées bien moins sages que l'habit d'Anna.

— Tu as envie de jouir pour moi ? lui demanda Anna entre deux sculptures.

— Envie de tellement de choses, ma chère Anna...

— Rejoins-moi aux toilettes.

Et voilà que le mari sentait une pression intense entre ses cuisses. Il ne lui laissa que quelques mètres d'avance, si bien que pour une personne un peu attentive, leur manège était manifeste. Sans aucune gêne, David s'engouffra dans les toilettes pour femmes. Dans les musées, elles sont souvent vides. Allez savoir pourquoi ! Quoi qu'il en soit, ils s'enfermèrent dans une cabine et rapidement, il se retrouva le pantalon et le caleçon aux chevilles. Anna se plaqua contre lui pour l'embrasser, tout en étreignant déjà son membre durcissant d'une main, l'autre caressant ses bourses.

David aimait tellement lorsqu'elle prenait les choses en main. Quelque part, c'était peut-être pour ça qu'elle aimait autant se faire baiser par d'autres : jamais il ne leur venait à l'idée de la laisser faire ce qu'elle voulait d'eux. Ils prenaient et elle recevait. Avec David, c'était autre chose. Il lui arrivait de la prendre contre un mur, avec autant de passion que de rage, et pouvait même s'avérer plus sauvage que ses amants. Mais pour en arriver là, elle devait le provoquer. Il n'était pas suffisant qu'elle écarte les cuisses. C'était aussi pour ça qu'elle l'aimait autant. L'amour avec David est un jeu toujours renouvelé, toujours surprenant. On ne savait jamais à quoi s'attendre.

Mais avec le temps, elle savait que parfois, elle devait se faire plus impérieuse. Qu'il était bon de le sentir fondre sous ses baisers enflammés, sous ses caresses et ses ongles qui frôlaient la fine peau de sa tige maintenant bien tendue.

Elle se laissa tomber à genoux et flatta sa verge entière de coups de langue avides. David était littéralement subjugué par sa femme. Sa chevelure noire mettait en exergue ses lèvres pulpeuses, ainsi dessinées d'un rouge vif.

Levant les yeux vers lui, se délectant du plaisir qu'elle lui faisait prendre, Anna avala le sexe de son mari. La bouche grande ouverte, elle posait sa langue sur le dessous de sa verge et ne refermait les lèvres que lorsque celles-ci entouraient sa garde. Elle le sentait à l'entrée de sa gorge, son gland turgescant palpitant en elle. N'étant pas complètement asphyxiée, elle pouvait y rester un peu, respirant difficilement par le nez. Mais elle savait qu'ainsi, il monterait dans les tours à une vitesse phénoménale.

À peine immisça-t-il un geste pour la faire reculer et libérer son sexe, qu'elle le plaqua contre le mur de la cabine et posa ses mains sur ses fesses pour lui signifier qu'elle comptait bien continuer de le gober le plus longtemps possible. Devant retenir ses râles de plaisir, le moment tourna presque à la torture pour David. Mais lorsqu'elle sortit son pieu de sa bouche, les yeux au bord des larmes et la bave abondante, qu'elle s'empressa d'aspirer et avaler, l'homme savait qu'il était foutu. S'il avait eu dans l'idée de lui relever sa jupe pour la prendre ici, il savait à présent que ça n'avait jamais été l'intention de sa femme.

À peine eut-elle repris son souffle qu'elle se mit à le pomper avec autant de grâce que d'appétit. Un instant, David se demanda si les autres cabines étaient si vides que ça. Les bruits de succion et les petits râles qu'il n'arrivait pas à retenir les auraient trahis depuis longtemps. Et sa

femme qui maintenant lui pressait les testicules comme pour lui signifier qu'il était temps de les vider était en train de le rendre dingue. Il ne put s'empêcher d'attraper ses cheveux et se mit à donner des petits coups de reins frénétiques, sentant son gland cogner dans le fond de la bouche d'Anna, qui émettait des glougloutements plus que significatifs d'une bouche baisée par une queue désireuse de gicler pour elle.

Ce qui ne tarda pas à se produire. David était stimulé autant par sa femme, par sa beauté, son appétit, que par les situations. Le simple fait de comprendre qu'il allait se faire sucer dans les toilettes des femmes dans un musée de Barcelone l'avait poussé déjà au bord de la jouissance. C'était justement ce qui les avait poussés à multiplier les scénarii les plus coquins. Mais ce que David avait aimé par-dessus tout, c'était de voir sa femme prise par un autre homme. Aujourd'hui, le simple fait de la savoir avec un autre l'excitait au plus haut point. Les gens le surnommaient « le cocu » mais il était bien plus que ça. Ou moins, en fait. Dans le cocufiage, il y a la notion de tromperie. Or, avec Anna, il n'y avait aucune tromperie : il lui arrivait de choisir lui-même quel homme passerait sur sa femme.

Il regardait avec autant d'amour que de plaisir son liquide épais et blanc s'étaler sur la langue gourmande de sa vicieuse, ou sa cocufieuse. Mais pas ce week-end. Là, elle était à lui et rien qu'à lui... à moins que l'envie les prenne tous les deux. En la voyant avaler son sperme avec une telle sensualité, il eut envie d'elle à nouveau. C'était

décidé : il la garderait rien que pour lui pendant ces deux jours.

À la sortie du musée, ils eurent comme un coup de mou. La fatigue du voyage, enchaîner sur les visites et la marche... ils n'avaient peut-être plus 20 ans ! Mais ils ne comptaient tout de même pas se laisser aller ! Ils se rendirent à leur hôtel et se changèrent pour prendre un apéritif avant que leur table soit prête.

La soirée fut enjouée. À chaque moment qu'ils passaient ensemble, ils avaient ce sentiment, à la fois grisant et insensé, que leur amour l'un pour l'autre grandissait encore et encore. Si bien qu'ils montèrent jusqu'à leur chambre en parsemant le parcours de baisers, de caresses, de mains glissées sous les tissus, aussitôt repoussées avec malice.

— Attends-moi là, dit Anna à son mari avant de se diriger vers la salle de bain.

Sachant déjà que sa belle femme BCBG allait opérer une transformation qui les plongerait dans un scénario qui le rendrait dingue de désir, David dut se calmer un peu. Pour ce faire, il se déshabilla tranquillement, pliant chaque vêtement soigneusement et lentement, pour penser à autre chose que sa femme en train de se préparer pour une partie de jambes en l'air.

À peine installé dans le lit en n'ayant gardé que son caleçon, il vit la porte de la salle de bain s'ouvrir. Avec la lumière, il ne voyait que la nuisette léopard qu'elle portait. Puis il l'entendit s'adresser à lui. Ce n'était pas un mot, c'était juste un son, entre le rugissement et le ronronnement.

— Ma tigresse va fondre sur sa proie... chuchota-t-il en se voyant déjà sous une Anna déchaînée sur son membre.

Mais elle n'eut pas le temps de confirmer ses dires. Quelqu'un frappait à la porte, avec une certaine insistance.

— Oh, oh ! Qu'est-ce que tu as préparé, ma coquine sauvage ? lui lança-t-il joyeusement en se levant d'un bond pour aller ouvrir.

La personne frappait encore, comme s'il y avait urgence. David, tout à son excitation, n'entendit pas la légère protestation d'Anna, qui n'avait appelé personne et ne savait donc pas qui les coupait de la sorte. Son mari était de toute façon déjà au fond du petit couloir, la main sur la poignée de la porte. En petite tenue, il ne se priva pourtant pas de l'ouvrir en grand. Face à lui se dressait une véritable marmule, une armoire à glace à la peau sombre comme la nuit. En levant les yeux sur son visage, David le découvrit en train de lui faire signe de se taire. La surprise lui fit tomber la mâchoire inférieure et avant même qu'il ne remarque le moindre mouvement de l'homme, il sentit le goût du métal dans sa bouche.

La frayeur le figea sur place lorsqu'il comprit que ce qu'il avait posé sur la langue n'était autre que le silencieux d'un pistolet. La morsure de la chaleur lui fit comprendre que l'arme avait servi il y avait peu de temps. Sans ménagement, l'imposant personnage lui enfonça le canon dans la gorge pour le faire reculer. Il referma vivement la porte puis bouscula David plus loin dans la chambre après l'avoir retourné.

Son mari revint dans le champ de vision d'Anna en trébuchant au sol, suivi de près par un véritable monstre noir habillé d'un costume classieux. En entendant le cri de surprise d'Anna, l'homme sembla lui intimer quelque chose de l'ordre de se taire, dans un espagnol presque affolé. Mais abasourdis par la situation ni David ni Anna ne comprit un traître mot. Ses intentions étaient pourtant limpides : il ne voulait entendre le son de la voix ni de l'une ni de l'autre. Néanmoins, un sourire se dessina sur ses lèvres, découvrant des dents parfaitement blanches, en contraste avec sa peau.

Il faut dire que dans la surprise, Anna n'avait pas eu le temps de se couvrir. Persuadée que son homme reviendrait seul, elle s'était assise sur le lit, la nuisette relevée, les jambes grandes ouvertes, dévoilant un pubis parfaitement lisse et une vulve déjà ouverte et reluisante. Elle ne réagit et referma les cuisses qu'en voyant David se révéler rapidement et foncer sur elle pour la prendre dans ses bras, comme s'il aurait pu faire quoi que ce soit contre cet intrus massif et armé. Mais serrée contre lui, elle se sentait paradoxalement un peu plus en sécurité.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit David, plus pour attirer le regard de l'homme devenu lascif sur lui plutôt que sur sa femme.

— ¿Francès ? demanda celui-ci.

— Sí ! répondit David.

— Alors voilà comment ça va sé passer, reprit l'homme avec un accent chantant mais pourtant dans un français très bien maîtrisé. Toi, tou va mettre lé panneau « ne pas

déranger » sour la porte, fit-il à David en le désignant de son arme pointée sur lui.

Le temps que David s'exécute, laissant sa femme à contrecœur sur le lit, Anna se fit littéralement déshabillée du regard par ce qui allait visiblement devenir leur preneur d'otage. Malgré la peur qui lui tenaillait le ventre et lui raidissait tous les muscles, ce regard plein d'envie posé sur elle la réchauffa un peu et avant que David ne revienne, elle ne put s'empêcher de baisser son regard sur le pantalon de l'homme, comme pour vérifier qu'il confirmait la règle de ce que l'on dit sur les hommes noirs.

Mais toute l'urgence de la situation et le danger que représentait cet homme, tout aussi désirable pouvait-il être, lui revint subitement en voyant David revenir contre elle.

— Maintenant, on va dévenir bons amis, dit l'homme posément. Yé vais devoir rester oune peu avec vous et si tout sé passe bien, vous sérez encore en vie quand yé partirai. Vos noms ? Moi, c'est « Monsieur ».

— David et Anna, répondit David d'une voix tremblante.

— Enchanté, David et Anna. Tou as oune femme magnifique, David. Yé souis désolé d'avoir interrompou votre soirée. Il mé semble qué vous alliez passer oune bon moment !

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Mais l'attitude amicale de l'homme et son accent mélodieux arrivait à les décrisper un peu. Combien de fois David n'avait-il pas été excité par ce genre de regard posé sur sa femme ? Mille fois,

Anna avait senti ce genre d'excitation chez des hommes qui la dévisageaient. Mais cette fois était bien différente : l'homme était dangereux et armé, et les séquestrait dans leur chambre d'hôtel, en les menaçant de les tuer s'ils ne faisaient pas ce qu'il voulait.

— Viens près de moi, Anna.

Aussitôt, David s'interposa entre eux, et Anna poussa une plainte en se recroquevillant sur elle-même. Mais la réaction de l'armoire à glace ne se fit pas attendre. David fut expulsé sur le côté de ce qui ressemblait à une pichenette et avant même de comprendre, Anna sentit son cuir chevelu la brûler. L'homme la tirait jusqu'à lui sans ménagement. Et pourtant, il ne semblait pas forcer, comme si elle n'était qu'une poupée.

Elle lâcha un cri de douleur, de peur, de surprise, de frustration de sentir sa vie arriver à son terme alors qu'elle rêvait de tant d'expériences encore. Ce cri fut réprimé avec la même force tranquille, d'une gifle cinglante qui lui mit la joue en feu.

— Tou ne voudrais pas être la cause de la mort de ton mari, Anna ? lui fit-il en plaçant le silencieux de son arme sur la tempe de David encore allongé à l'autre bout du lit.

Anna se mit à pleurer. Les larmes coulaient à flot, sans un son, les yeux posés sur son homme encore un peu sonné, comme s'il était déjà mort. La gorge nouée, encore plus sûrement que si elle y avait enfoncé la queue d'un inconnu, elle ne put que secouer la tête de droite à gauche, pour signifier qu'elle ne souhaitait aucunement qu'il appuie sur la gâchette.

De sa main libre, le Monsieur défit tranquillement sa braguette. Il reprit un ton presque enjoué, gardant le canon du pistolet appuyé sur David qui ne pouvait plus que subir la scène dont il devinait fort bien la suite, maintenant. Il devait à tout prix s'empêcher de bouger. Non pas qu'il ne mourrait pas volontiers pour son amour, mais il ne voulait pas que ce soit vain, et tout ce qu'il gagnerait, ce serait offrir à Anna la vision de son cerveau qui repeindrait les murs de la chambre. Il allait alors opter pour la parlante, lorsque son regard tomba sur l'entre-jambe de l'homme.

Anna et David furent tous deux estomaqués par la taille de l'engin exhibé par leur tortionnaire. Encore mou, il devait déjà avoir la largeur de trois doigts de David et long comme plus de la moitié de son avant-bras.

— Toi, tou té tais, siffla l'homme. Et toi, tou souces...

Il attrapa Anna par les cheveux et la dirigea sans difficulté vers son membre démesuré.

— Et si tou essayes dé faire mal... pan !

Anna hocha la tête et lança un coup d'œil apeuré à son mari toujours menacé d'une mort imminente. Il s'agissait donc d'obéir... En faisant bien attention de ne provoquer aucun mouvement brusque à cette marmule. Un coup pouvait si vite partir.

Elle sécha ses larmes d'une main et prit une grande inspiration avant d'ouvrir la bouche. D'abord, elle fut surprise par l'odeur épicée de l'homme, bien plus musquée que tout ce qu'elle avait connu jusque-là. Puis elle se sentit remplie, la mâchoire étirée, la gorge déjà

bloquée. Elle se rendit alors compte qu'elle n'avait qu'un peu plus que son gland dans la bouche. Elle se mit à aller et venir, mécaniquement. Ses mouvements n'avaient rien de lascifs et pourtant, il bandait maintenant comme un taureau. Comme le plus énorme des taureaux. Reprenant une seconde son souffle, elle vit ce membre durci dans toute sa splendeur et malgré la situation extrême, elle se surprit à avoir envie de la sentir lui déchirer le vagin.

Toujours tenue fermement par ses cheveux bruns, elle reprit sa succion avec plus d'entrain, y rajoutant la langue volontiers, le faisant frissonner de plaisir lorsque celle-ci lui caressait le dessous du gland. Elle osa enfin poser sa main sur lui. Elle eut beau serrer ses doigts sur la base de son sexe, elle ne pouvait pas en faire le tour. Et elle se sentit mouiller. Elle était excitée par cette queue alors que son mari pouvait prendre une balle en pleine tête à tout moment... Était-elle devenue une telle salope que le sort de son mari passait après son plaisir ?

Tout en léchant le gland de l'homme qui semblait apprécier de plus en plus la prestation d'Anna, elle jeta un coup d'œil à David. Toujours le flingue sur la tempe, il la regardait, la panique dans le regard. Mais il y avait autre chose. Un autre sentiment plus connu, bien que camouflé par la peur de mourir. Pour vérifier ce qu'elle pressentait, ses yeux se dirigèrent vers les reins de son mari. Elle y découvrit une bosse. Certes légère comparée à ce qu'elle avait l'habitude de provoquer chez lui, mais une bosse tout de même. La voir sucer cet inconnu avec un pistolet le menaçant semblait l'exciter.

Alors elle prit le parti de jouer le jeu. Après tout, peut-être les laisserait-il en vie si elle lui offrait un moment dont elle avait le secret ? Et si David prenait aussi du plaisir ? Alors il n'aurait aucune crainte à avoir d'être dénoncé. Si elle lui sortait le grand jeu, ils ne seraient bientôt plus que trois adultes consentants prenant leur pied ensemble. Et pour le faire comprendre à son mari, elle le fixa à nouveau, tout en faisant glisser sa langue sur toute la longueur de la verge du tortionnaire qui pourrait bien prendre la place de jouet de leur fantasme d'ici peu.

Il ne fallut pas plus à Anna qu'un léger rictus sur le visage de David pour comprendre qu'ils étaient sur la même longueur d'onde. Alors elle reprit ce mât de chair en bouche, cette fois sans retenue, s'étouffant volontiers dessus, en offrant de bruyants gargarismes à son violent amant.

— Que puta tu mujer, David... souffla-t-il dans sa langue maternelle.

Elle s'accrochait à ses énormes couilles, en allant et venant sur son chibre, comme si elle tentait à chaque fois de l'enfoncer un peu plus profond dans sa gorge. Mais lorsqu'il la releva en lui tirant les cheveux, elle se rendit compte que sa bouche, d'ordinaire si profonde, n'avait qu'à peine avalé un tiers de son membre. Et elle avait mal aux mâchoires.

Il lâcha sa tignasse pour attraper sa nuisette. Elle ne fut même pas surprise lorsque le tissu se déchira sans qu'il donne l'impression de forcer. Elle se retrouvait nue devant lui et ne pouvait plus cacher son excitation. David,

lui, avait camouflé son entre-jambe de sa cuisse, si bien que le gros black ricana en voyant un petit filet de cyprine couler des lèvres d'Anna.

— Tou as vu l'effet qu'oune vrai mâle loui fait, David ? Yé vais té montrer comment on baise oune femme comme la tienne...

Se disant, il sortit de sa poche intérieure des colliers de serrage, comme utilisait maintenant de plus en plus la police. Il retira la menace de l'arme pour le manipuler à son tour. Sans qu'il ne puisse rien faire d'autre que se laisser faire, il sentit l'homme lui attacher les poignets dans le dos. Mais lorsqu'il s'attaqua à ses chevilles, il ne put passer à côté de l'érection de David, bien plus imposante à présent. Il s'esclaffa à gorge déployée tout en serrant les liens et en le plaçant sur le lit de façon à ce qu'il ne rate rien. Pour plus de sécurité, il enfonça dans sa bouche un bout de drap pour l'empêcher de crier et d'appeler à l'aide.

— Ça t'excite dé la voir mé pomper la queue ? Ahahah !! Tou aimes ça, la voir jouir sour oune vrai hombre ! Yé bandais comme toi quand y'avais 8 ans !! Ahahah !!

Pendant tout ce temps, Anna n'avait pas bougé d'un poil. Elle regardait en silence cet homme attacher son mari, le bâillonner, et son excitation montait encore d'un cran. D'autant plus que lorsque leur assaillant se tourna vers elle à nouveau pour se débarrasser de ses chaussures et son pantalon, elle croisa le regard de David. Elle savait qu'il allait prendre son pied. Elle était persuadée que c'était déjà le cas, et l'idée de prendre les choses en main,

de grimper d'elle-même sur ce taureau pour affoler son mari, la traversa.

Mais elle n'en fit rien. Au contraire. Quand l'homme s'approcha à nouveau d'elle, elle eut un mouvement de recul, lorsqu'il attrapa son bras, elle tenta de se débattre, si bien qu'il lâcha son arme pour lui attraper le deuxième bras, lui intimant de se laisser faire. Elle ne savait pas vraiment si elle jouait encore, ou si elle commençait à paniquer réellement. Quoi qu'il en soit, elle se mit à gigoter, à tenter de se défaire de cette emprise, tenta même de le mordre au cou, avant qu'il ne réussisse à la retourner, lui bloquant les bras dans le dos. Pourtant, elle n'essaya pas de crier. Elle avait le comportement de celle qui se refusait, qui ne voulait pas aller plus loin que la fellation, mais visiblement, elle ne mettait pas non plus toutes les chances de son côté pour que cela cesse.

En fait, elle ne faisait qu'exciter encore plus les deux mâles de la pièce. David la scrutait en remuant son bassin, sûrement frustré de ne pouvoir se branler alors qu'il voyait clair dans le jeu de sa douce. Elle voulait simuler le viol devant lui. Il lui était arrivé de le faire avec David, ou avec ses amants. Elle aimait être prise de force, violemment. Et là, l'occasion était trop belle. Et après tout, s'ils devaient mourir après ça, autant en profiter un maximum.

Elle sentit la main puissante de l'homme serrer son cou. Son pieu colossal caressait ses fesses et le bas de son dos et bien qu'elle s'impatientait de le sentir l'ouvrir comme jamais elle n'avait été ouverte, elle tentait encore de se défaire de cette violente étreinte.

— Yé vais té baiser devant loui... Qué tou lé veuille ou non. À toi dé choisir, puta...

Le manque d'air commençait à lui faire tourner la tête, mais elle ne rata pas la plainte de David, comme s'il refusait lui aussi que cet homme la pénètre. Sa panique jusque-là simulée commençait à devenir réelle au fur et à mesure que sa respiration devenait de plus en plus difficile. Si bien que ses muscles se détendirent d'eux-mêmes, pour que le besoin en oxygène de son corps soit moins important. C'est à ce moment qu'il la fit basculer en avant.

Elle ouvrit grand la bouche, avala un air frais qui lui brûla l'œsophage. Les larmes coulaient à nouveau et un instant, elle regretta sa décision. Mais ça, David ne le voyait pas. Elle le voyait respirer comme un veau par le nez, la bouche bloquée par le drap. Il regardait, les yeux presque exorbités par l'excitation, l'homme agripper les hanches de sa femme. Son énorme gland plus clair que le reste de sa queue s'écrasait déjà contre la vulve détrempée de sa femme. Celle-ci bloqua sa respiration, pour s'apprêter à contenir les cris qui n'allaient pas manquer vouloir sortir de sa gorge. Ses mains se crispèrent dans les draps.

De son côté, David voyait le membre de l'homme se tordre, exactement de la même manière que la sienne lorsqu'il poussait sur le petit trou de sa femme, avant que son anus ne cède et s'ouvre. Mais là, c'était son vagin qui allait devoir s'ouvrir pour accueillir ce véritable monstre. Grognant à la fois de plaisir et de frustration, il dut saisir sa verge tout en poussant son bassin vers l'avant pour

que les lèvres d'Anna commencent à avaler ce gland aux dimensions incroyables.

Alors que David s'agitait de plus en plus, tenant de caresser sa propre queue contre le lit, Anna se mit à jouir sous l'écartèlement qu'elle subissait. Elle mordit les draps, râla, gémit, en sentant ce gland se frotter contre son utérus. David voyait distinctement que le pieu était bloqué aux trois quarts de sa longueur, butant déjà au fond de sa femme.

— Non, s'il vous plaît, gémit Anna.

Mais le ton de sa voix n'y était plus. Même l'homme qui, jusque-là, pensait vraiment la prendre de force, n'y crut pas un seul instant. Sa paluche claqua sur la fesse blanche d'Anna et y laissa une trace nette de ses doigts. Anna se crispa violemment, étouffant un nouveau cri dans les draps.

— On dit « Non Monsieur » ! s'exclama la marmule en riant.

Mais déjà, il commençait à aller et venir. Sa verge reluisait de la cyprine d'Anna qui n'arrivait plus à jouer le jeu. Elle remuait même sa croupe sur cet organe improbable. Et enfin, les regards des deux amoureux se captèrent. Pendant de longs instants, il n'y avait plus rien d'autre, plus qu'eux deux et leur plaisir mutuel.

Plaisir qui ne passa forcément pas inaperçu aux yeux de leur agresseur qui l'était de moins en moins.

— Ah ! Elle aime ça, la puta ! s'exclama-t-il en l'attrapant par la tignasse.

Le contact visuel se perdit. David reprit alors son

observation de la croupe de sa femme, démontée par cet inconnu. Cambrée à son maximum, Anna avait mal, mais elle ne tenta aucunement de se défaire de l'emprise de cet homme qui la remplissait comme jamais.

— Tou vas comprendre le mot « profond », grogna-t-il sur le ton de la menace.

Lâchant les cheveux d'Anna, il s'agrippa à nouveau à ses hanches après avoir claqué ses fesses. Il ralentit un peu ses va-et-vient, ondulant même pour procurer un certain plaisir à sa pseudo-victime. Celle-ci lâcha le drap pour lui offrir des gémissements qui trahissaient le pied intense qu'elle prenait.

Pourtant, elle n'était pas au bout de ses surprises, avec cet amant paradoxal. Car malgré la jouissance en continu qui lui tirait le corps entier depuis déjà de longues minutes, Anna n'oubliait pas la menace de l'arme posée négligemment sur le lit. Elle jouissait et avait peur en même peur, contrairement à David qui semblait avoir complètement oublié que plus tôt, il avait goûté au métal encore chaud.

Au fur et à mesure de ses coups de reins, Anna sentait quelque chose d'inconnu en elle. Il lui fallut plusieurs allers-retours dans son vagin presque anesthésié pour comprendre ce qui se passait. L'homme essayait de forcer le passage de son col de l'utérus. Sa douceur n'était que feinte. Il la voulait décontractée pour mieux la pénétrer de toute sa longueur ! Et le salaud était en train de réussir son coup. Sa respiration se fit plus difficile, mais elle le sentait à présent avec une netteté douloureuse. Petit à petit, son

énorme gland ouvrait son col et se frayait un passage dans le canal qui menait à son utérus.

Toute difficile qu'elle était, sa respiration s'accéléra. Presque malgré elle, elle se détendit de tout son corps pour lui faciliter la tâche. Même si sa première intention était de ne pas avoir mal, une part d'elle voulait connaître ça. Tant et si bien qu'en un coup de reins franchement asséné, elle sentit son col s'ouvrir en grand. Le souffle coupé, elle eut l'impression de tomber dans les pommes quand elle sentit pour la première fois les hanches de l'assaillant claquer contre ses fesses. Le râle de l'homme était significatif : serré ainsi, il prenait un pied énorme, lui aussi.

Et sans prévenir, elle se mit à crier. Elle hurla de joie, se mit à pleurer de douleur et de jouissance mêlées. Son hercule à la peau sombre était en train de la baiser comme jamais elle n'avait été baisée. Il appliquait maintenant de tous petits va-et-vient qui lui massaient tout le ventre, lui semblait-il.

— Oh ouiiiiiiii !! Encore !! hurla-t-elle sans rien avoir prémédité.

— Tou vois, David ? beugla l'homme en elle.

Mais David était déjà bien loin. Le caleçon taché de foutre, il avait les yeux rivés sur le visage de sa femme, déformé par l'intense jouissance que lui procurait ce géant. Lorsque celui-ci se retira de sa femme, il vit Anna tomber de fatigue. L'homme la retourna sur le dos et la queue palpitante cracha sur son ventre et ses seins une liqueur opaline, qui giclaît abondamment sur la peau de la

belle Anna, tout en râlant de satisfaction. D'où elle était, Anna pouvait apprécier la réelle taille de l'engin qui l'avait perforée ainsi. Comment était-ce seulement possible qu'il lui ait mit tout ça dans la chatte ? Rien que d'y repenser, les spasmes de jouissance reprirent alors qu'il vidait ses énormes couilles sur elle. Cet homme produisait en plus une quantité pharamineuse de sperme.

Mais à peine eut-il terminé qu'il récupéra son pistolet et se leva. Il se dirigea vers l'endroit où Anna avait posé son sac à main et le vida sur la table pendant que David se trémoussait sur le lit pour rejoindre sa femme, qui lui retira son bâillon. Ils n'osèrent pourtant pas s'embrasser. Ils restaient juste l'un contre l'autre, surveillant « Monsieur » du coin de l'œil. Qu'allait-il advenir d'eux, à présent qu'il avait joui ? Une fois avoir remis ses vêtements, il s'approcha à nouveau du lit, leur tendant la carte d'identité d'Anna.

— Maintenant, yé vais vous laisser. S'il arrivait que y'apprenne que vous avez appelé la police... Yé sais où vous trouver.

— C'est promis, s'exclama David ayant retrouvé son état de panique, mêlé à la joie de savoir qu'ils allaient repartir vivants de cet hôtel. On n'appellera personne, mais laissez-nous en vie !

— Oh oui, yé vais vous laisser en vie, David et Anna ! Et si vous n'appellez personne, yé sais aussi où vous trouver pour vous remercier !

Sur ces mots qui laissèrent les deux amoureux béats, l'homme disparut aussi soudainement qu'il était venu chambouler leur week-end. Et lorsqu'ils comprirent qu'il

était vraiment parti, David embrassa sa femme avec une passion démultipliée.

Si bien que dans la joie de se sentir vivants, l'expérience en devenait agréable de A à Z. Anna ne prit même pas la peine de défaire les liens de son mari avant de le faire nettoyer son ventre et ses seins de sa langue, et dans de nombreux baisers tout aussi endiablés, ils partagèrent la semence de leur visiteur.

Une fois propre, Anna n'eut plus qu'à bousculer son mari sur le dos, et lui baisser son caleçon, afin de profiter de son érection nouvelle, bien dure comme elle l'aimait. Et même si cette queue n'était que la moitié de celle qui l'avait ouverte ce soir, elle jouit à nouveau dessus, pour la simple et bonne raison que c'était celle de David, et qu'il était le seul homme à pouvoir la faire jouir sans la moindre difficulté...

# Sexer Party

*Ce texte est le résultat d'un petit défi sur Mewe, lancé par le mari d'un couple qui me touche à chaque fois énormément. Une image nous était présentée, et l'on devait s'en inspirer : une femme (celle du couple, justement) aux belles courbes, à genoux sur un fauteuil, et un plug anal dans la main, semblant le proposer à quelqu'un. Voilà ce que ça m'a inspiré...*

Monsieur de la Tour était un homme joueur. Il avait toujours des idées plus farfelues les unes que les autres pour divertir sa femme Audrey. Et en ce jour de leur dixième anniversaire de mariage, il n'avait pas hésité à mettre les bouchées doubles. Tous les convives étaient rassemblés depuis le déjeuner dans la grande salle de réception du manoir.

Seulement les amis les plus proches, juste une cinquantaine de personnes, légèrement enivrées des succulents vins servis pendant le repas. À l'heure du coucher du soleil, tout le monde se détendait à sa façon. Certains dansaient sur la musique de l'orchestre invité, d'autres discutaient sur un coin de table, ou encore se prélassaient en riant dans les fauteuils mis à disposition.

Il n'y avait qu'une seule règle : personne ne devait sortir de la grande salle avant que le maître des lieux ne l'autorise. Chacun et chacune connaissait les lubies du mari d'Audrey et s'y soumettait volontiers. L'attente était toujours récompensée par un moment de pure folie charnelle.

À la fin de la danse que le Comte avait offerte à sa femme, celui-ci fit taire l'orchestre. Toute l'assistance se tut aussi, l'attention rivée sur l'homme qui montait sur scène, et la tension à son comble. Qu'allait-il annoncer cette fois ?

— Mes chers amis ! s'exclama-t-il dans le micro avec sa voix rauque et suave. Je vous ai dit plus tôt à quel point ces années passées auprès de ma chère épouse ont été les plus belles de ma vie. Je vous ai dit aussi comme j'apprécie chacun... et chacune ! de vous. Il est donc temps de penser aux années futures et de continuer sur la lancée que nous avons, avec ma si délicieuse femme, su si bien insuffler dans notre couple. Dans exactement trois minutes, les portes de la grande salle vont s'ouvrir. À cet instant, le jeu commencera. Manquant un peu de mots, pauvre de moi, j'ai appelé ce jeu la « Sexer Party ». Certains d'entre vous ont sûrement déjà entendu parler des « Murder Party ». Le principe diffère un peu ici, puisqu'il ne faudra pas trouver un assassin, mais une victime !

Des acclamations et des rires se firent entendre dans l'ensemble de la salle. Le maître de maison, tout à son aise sur une scène devant une assemblée, prit le temps de laisser le public s'exprimer. Il en profita pour baisser les

yeux sur sa femme, qui ricanait en le regardant, le regard déjà lumineux de plaisir.

— Il va de soi que si quelqu'un ne souhaitait pas prendre le risque de devenir victime, il ou elle pourra rester dans la grande salle sans que personne ne lui en tienne rigueur. Mais vous comprendrez que dans ce cas, vous ne pourrez pas profiter pleinement du résultat du jeu. Des indices ont été disséminés un peu partout dans le manoir. Vous devrez les trouver et rassembler quatre petits papiers. Un nom, un accessoire, une position, et un lieu. Mais attention ! Car je sais que vous êtes toutes et tous des petits coquins avec vos préférences ! Vous avez déjà partagé des moments intimes à peu près tous ensemble, ici. Nous, en tout cas, oui !

De nouveaux rires emplirent la salle, mais cette fois, le Comte ne devait pas laisser le temps filer.

— Vous aurez donc l'occasion d'échanger vos petits papiers avec d'autres joueurs et joueuses, afin d'obtenir la combinaison qui vous plaira le plus ! Le premier ou la première à revenir ici avec ses petits papiers verra sa victime dans l'obligation de s'exécuter... Et de subir les envies les plus folles des autres participants ! Pour vous faciliter l'obtention des papiers, vous trouverez, dans chacune des pièces, une personne prête à vous révéler où vous pourrez trouver un indice... Mais vous imaginez bien que chaque service aura un prix !

Les amis et amies réunies dans la salle avaient tous cette appréhension d'être désigné comme victime. Mais avec les années, tout le monde savait que la confiance était

une chose sur laquelle le Comte ne dérogeait pas. Si une personne tentait de forcer une autre, il ou elle se verrait bannie à jamais de ses soirées.

Et si chacun craignait d'être la victime, il n'y avait personne ici qui n'avait pas déjà une idée en tête de qui il voudrait voir en victime.

Les portes s'ouvrirent dans un silence jouissif pour le Comte qui cria presque dans le micro :

— Mes très chers amis ! Que la Sexer Party... Commence !

Et les cris fusèrent, et les rires explosèrent. En quelques secondes, la salle se vida et le maître de maison resta seul dans cette grande salle, un large sourire aux lèvres. Pourtant, il vit sa femme faire demi-tour et venir le rejoindre. Elle était, comme toujours, la plus belle à ses yeux. Cette robe de soirée transparente – la copie conforme de la toute première robe qu'il lui avait offerte alors qu'ils n'étaient encore que de jeunes amants insouciants du futur – l'embellissait encore plus. Il descendit de scène pour aller à sa rencontre, les bras ouverts pour l'accueillir.

— Ma chère épouse ! Ce jeu ne vous amuse pas ?

— Monsieur le Comte se sous-estime... Je venais te voler un baiser avant d'y aller. Pour te remercier. Et te prévenir : je vais tout faire pour que la victime soit le Comte en personne ! Je suppose que tu as mis ton nom...

— Bien entendu ! Tu sais très bien que j'aime participer aux jeux que j'organise. Mais cette fois, je ne peux pas, malheureusement. J'ai moi-même caché chaque papier. Ce serait de la triche.

Audrey embrassa tendrement son mari. De cette façon qu'elle avait de l'embrasser lorsqu'elle voulait quelque chose de lui. Il connaissait parfaitement ce baiser, entrecoupé de mordillements de sa lèvre inférieure, la main posée dans son cou, et le doux pouce de sa femme qui titillait son lobe d'oreille.

— Non, Audrey, je ne te dirai pas où est caché mon nom.

Elle lui fit une grimace, lui tira la langue et repartit en riant. Le Comte de la Tour était un homme parfaitement heureux. Il frappa des mains, quatre domestiques apparurent dans l'instant, et il leur demanda de nettoyer la salle. Pendant ce temps, il allait pouvoir se mêler aux joueurs et aux joueuses, profiter de l'euphorie née de son imagination.

Dès qu'il entra dans la bibliothèque, il fut ravi. Tout le monde jouait avec enthousiasme, laissait l'enfant remonter à la surface, et riait de bon cœur. Même si les jeux étaient adultes.

— J'ai trouvé le nom de ton mari !

— Oh ! Tu veux l'échanger ? Moi, j'ai un papier « dans le lit conjugal » !

— Et pourquoi je ferais ça ? Ça m'amuserait, d'être le bourreau de ton homme ! Mais...

— Mais ?

— Si tu passes le reste du jeu toute nue, je veux bien échanger nos papiers !

— Ahah ! D'accord !

C'était exactement l'attitude que le Comte attendait de

ses invités. Patricia retira tous ses vêtements, ne gardant que ses talons, puis ils repartirent en courant vers d'autres pièces. Il continua d'errer dans les couloirs, emplis de rires et d'exclamations diverses. Il savait comment se terminerait cette partie. À moins d'un heureux hasard, aucun participant ne pourrait trouver quatre morceaux papiers. Pour gagner, il faudrait donc absolument, non pas échanger, mais persuader d'autres joueurs ou joueuses de lui donner son papier. Par tous les moyens. Et ce moment du jeu serait une superbe mise en jambe pour le reste de la soirée.

Il en profita pour observer les personnes qui aidaient les joueurs à trouver les papiers. Il s'agissait d'hommes et de femmes qui souhaitaient pouvoir participer aux soirées organisées par le Comte, réputées pour leur fin orgiaque. Ce soir serait sûrement la plus mémorable.

Dans une chambre d'amis, il fut aux anges en voyant la jeune Géraldine, par exemple. Tout juste 20 ans et déjà si perverse ! Jean-Charles cherchait désespérément un deuxième papier. Depuis l'embrasure de la porte, le Comte l'observait retourner les draps, ouvrir les tiroirs. Géraldine, qui ne portait rien sur elle comme tous les « aides-jeu », s'amusait visiblement beaucoup à le voir fouiller partout, ce qui rendait Jean-Charles encore plus fou de ne rien trouver. Alors il finit par demander de l'aide.

— Très bien, monsieur, fit Géraldine en bombant son torse. À quatre pattes et aboyez, comme un gentil toutou !

Fière d'elle, Géraldine remua ses seins massifs aux

tétons dardés. La surprise passée, Jean-Charles s'exécuta :

— Ouaf ! Ouaf !

— Fais le beau ! s'exclama Géraldine.

Jean-Charles se mit à genoux, plia ses coudes et ses poignets devant lui et tira la langue en haletant comme un véritable caniche, avec ses cheveux frisés.

— Bon toutou ! fit Géraldine en ébouriffant sa chevelure. Je vais donc vous aider : il n'y a plus de papier dans cette pièce !

— Oh la garce ! s'exclama Jean-Charles avant de partir dans un rire joyeux.

Le Comte ne put s'empêcher d'applaudir la jeune femme. Jean-Charles repartit à la chasse aux papiers et avec un large sourire, le maître de jeu continua son errance joyeuse.

Une fois avoir fait le tour de toutes les pièces, et s'étant assuré qu'il ne restait plus de papier à découvrir, il fit rassembler l'ensemble des joueurs et joueuses dans la bibliothèque.

— Voilà que nous arrivons à la deuxième phase du jeu, mes amis ! s'exclama-t-il, perché sur un fauteuil. Tout d'abord, j'aimerais remercier et féliciter nos aides-jeu pour leur prestation des plus divertissantes !

Tout le monde acclama le groupe de jeunes gens attroupés dans un coin de la bibliothèque.

— Tous les papiers cachés ont été trouvés, reprit le Comte. Vous aurez remarqué qu'aucun d'entre vous n'en a quatre. Vous allez donc pouvoir vous disperser à nouveau, comme vous le désirez, sauf la grande salle bien entendu,

où nos chers aides-jeu vont pouvoir aller se désaltérer. Ils termineront la soirée avec nous, car ils l'ont bien mérité ! Vous devrez donc maintenant aller voir chacun et chacune, leur demander quels papiers ils ou elles ont, et les persuader de vous les donner. Soyez convainquants, imaginatifs !

Aussitôt, les discussions commencèrent. Certains s'éloignaient, d'autres restaient, parlementaient. Le Comte, lui, accompagna ses jeunes recrues jusqu'à la grande salle.

— Vous avez prouvé votre envie, votre plaisir du jeu, et votre inventivité. Même quelques points délicieux de perversion pour certains ! Grâce à vous, ce jeu, et mon anniversaire de mariage est une totale réussite ! Profitez du buffet et des boissons à votre aise. À partir de ce moment, je vous considère comme mes amis et mes amies.

Pendant de longues minutes, le Comte reçut les embrassades des jeunes gens, aussi bien femmes qu'hommes. Mais lorsque vint le tour de Géraldine, qu'il garda pour la fin, il l'attira un peu plus loin du groupe.

— Je vous avais choisie car ma femme avait une attirance pour vous. Je pense que vous lui rappelez sa défunte sœur, mais elle ne l'admettra pas. Passons... Vous avez été tout simplement magistrale avec Jean-Charles. Comment avez-vous deviné qu'il aimait ça ?

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme. Je l'observais et ai remarqué qu'il ne s'offusquait pas du tout que je me moque de lui pendant qu'il cherchait. Au contraire, ça avait l'air de lui plaire. Alors j'ai juste poussé le bouchon un peu plus loin.

— Nous manquons de femmes dominantes, dans nos soirées. Seriez-vous prête à tenir ce rôle de temps à autre ?

— Même constamment ! s'exclama-t-elle dans un rire qui réveilla des pulsions difficilement contrôlables chez le Comte.

Alors il l'attrapa par la hanche et l'attira à lui pour l'embrasser à pleine bouche. Géraldine se laissa faire, un instant. Il la sentait fondre littéralement. Mais avant qu'il n'ait le temps d'en être déçu, elle rompit le contact et lui sourit en coin en tapotant le bout de son nez du bout de l'index :

— Monsieur le Comte... Vous allez me décevoir, si vous commencez à me faire faire quelque chose que vous-mêmes nous avez interdit avant la fin du jeu. Pas de sexe tant que personne n'est arrivé dans la grande...

— Et la grande gagnante est : Béatrice du Lac !

Le Comte se retourna aussi sec et leva les bras au ciel pour accueillir la gagnante. Il était d'autant plus ravi que Béatrice était une amie très proche d'Audrey. Bien plus qu'une simple amitié charnelle, les deux femmes partageaient un profond amour sincère. Il la prit dans ses bras et l'embrassa chastement avant de récupérer les papiers et envoyer la troupe de jeunes gens chercher le reste des joueurs en leur annonçant la fin de la partie.

Quelques minutes plus tard, le Comte était de nouveau sur la scène. L'assemblée était en grande partie nue. Parfois, il manquait le bas, parfois le haut. Personne n'était sorti tout à fait indemne de ce jeu. Il prit une grande inspiration de satisfaction et annonça donc les résultats.

— Notre grande gagnante de la soirée est Béatrice du Lac ! Elle a su user de ses charmes irrésistibles pour vous soutirer des papiers, qui, j'en suis certain, raviront les plus vicieux d'entre vous ! Je n'ose même pas imaginer ce qu'elle a pu faire ou promettre de faire pour les obtenir. Je vais donc découvrir ce qu'il y a dessus en même temps que vous !

Silence dans la salle. Le Comte retourna le premier papier et sourit de toutes ses dents en annonçant :

— Notre victime, mes chers amis, est Audrey de la Tour ! Et je vous promets, je n'ai rien fait ou dit qui ait pu aboutir à ce résultat ! Quoi que... qui viendrait s'en plaindre, n'est-ce pas ?

Les invités rirent pendant que le Comte échangea un regard empli d'amour avec sa Comtesse. Comme à son habitude, son visage n'exprimait pas pleinement ce qu'elle ressentait, mais dans ses yeux, le Comte savait qu'elle était ravie d'être celle vers qui tous les regards allaient être tournés. Sans parler du reste...

— Notre chère victime, donc, sera munie... Oh ! D'un plug anal, mes amis ! Voilà qui va limiter les possibilités, pour vous messieurs ! Elle sera... à genoux ! Mais voyons voir où ça se passera... Sur un fauteuil de la bibliothèque ! Audrey de la Tour avec un plug anal à genoux sur un fauteuil de la bibliothèque ! La victime est-elle pleinement consciente et consente-t-elle à subir les impitoyables règles du jeu ?

Mais au lieu de répondre, la Comtesse se leva de sa chaise pour rejoindre son mari sur la scène. Ses hanches

nues se balançaient de gauche à droite dans sa démarche majestueuse. Ses petits seins en poire, tendus d'excitation, remuaient en rythme et le Comte dut prendre sur lui pour ne pas lui sauter dessus dans l'instant. Audrey prit place devant le micro et s'exprima de cette voix lente et sensuelle dont le Comte lui-même était tombé éperdument amoureux il y avait de cela 15 ans.

— Elle l'est, dit-elle simplement.

Et les exclamations fusèrent à nouveau. Les applaudissements emplirent la grande salle et le Comte reprit le micro, obligé de crier pour être sûr de se faire entendre :

— Que Madame la bourreau... ou bourreuse, devrais-je dire ! vienne chercher sa victime et la conduise au lieu de supplice !

L'ensemble des convives suivirent Béatrice et Audrey jusqu'à la bibliothèque. Là, il n'y eut plus un bruit. Le Comte fut une fois de plus ravi par ses domestiques. Dès l'annonce des résultats, une petite table avait été dressée dans la bibliothèque. Sur celle-ci, l'ensemble des plugs dont disposaient les propriétaires dans leur collection, ainsi qu'un véritable amas de préservatifs.

— Dans sa grande clémence, s'exclama Béatrice une fois devant la table, la... bourreuse ! laisse le choix des armes à la victime !

Cette déclaration fut accueillie par de nouveaux applaudissements et des sifflements de joie. La Comtesse s'avança et prit tout son temps avant de jeter son dévolu sur un des plus petits. Celui en verre. À peine l'avait-elle

en main que son amie l'attrapa par le bras et la dirigea vers le fauteuil du fond, celui-là même où le Comte s'était perché à l'annonce de la deuxième phase du jeu.

Elle plaça sa victime sur le fauteuil, dos à l'assistance. Chacun se faufilait parmi les autres pour être sûr de bien voir. Ceux de devant durent, en silence, s'asseoir, pour laisser ceux de derrière voir quelque chose. Audrey cala ses longues jambes contre les accoudoirs du fauteuil, releva la tête, ferma les yeux, cambra son dos et passa la main qui tenait l'accessoire au niveau de ses fesses, le tendant à la gagnante.

Béatrice s'en saisit en déposant un baiser dans le cou de sa meilleure amie. Avec délicatesse, elle pencha Audrey en avant qui prit appui sur le dossier, et humecta le jouet de salive avant de le poser contre sa rondelle. Elle n'eut pas besoin de forcer beaucoup. Audrey aspira le plug en elle comme s'il faisait partie d'elle.

Le Comte bandait déjà comme un âne, et il n'était pas le seul. Les deux femmes s'embrassèrent longuement devant des spectateurs et spectatrices silencieuses. Finalement, Béatrice se retourna vers le Comte :

— À vous l'honneur, mon cher Comte. Voici le plus beau des cadeaux pour vos 10 ans de mariage.

Le Comte s'avança et serra Béatrice dans ses bras avant de rejoindre sa femme aux yeux déjà remplis de vice et de désirs bouillants. Il se plaça face à leurs convives, derrière le fauteuil, et ouvrit sa braguette sans un mot. Audrey le prit aussitôt en bouche. Avec des gestes délicats et sensuels, elle suçait ce mari pour qui elle pourrait tout

donner. Son membre épais mais court lui permettait de l'avaler entièrement sans trop de difficulté.

Voilà. Son Comte était aux anges. Et c'était tout ce qui lui importait, en cet instant. Elle sentit ses mains caresser ses cheveux, passer dans sa nuque. Il les serra un peu, lui offrit un léger un coup de reins et râla de plaisir.

— Mes amis, déclara-t-il avec solennité, que les bonnes manières aillent se faire mettre et que cette magnifique salope reçoive ce qu'elle mérite.

L'ambiance partit à la débauche la plus totale. Le Comte lui-même se mit à baiser la bouche de sa femme avec une puissance qui la fit presque vomir. Des mains se posaient déjà sur elle. Ça la caressait, ça la griffait, la pinçait, la claquait. Des bouches, des langues, des queues. En attendant leur tour, ça commençait déjà à baiser partout dans la bibliothèque. Ça venait lui mettre quelques coups de reins et repartir.

Elle ne comprit qu'après quelques secondes que ce n'était plus le pieu de son mari qu'elle avait en bouche. Elle n'arrivait plus à suivre. Ses fesses la brûlaient déjà, ses seins étaient tirés, giflés. Les larmes coulaient à flot sur ses joues et plus le temps passait, plus le plug semblait imposant.

La première giclée de sperme qui l'arrosa fut de la part de son mari. En se tournant vers lui pour l'embrasser après qu'il se soit vidé les couilles sur son cul, elle ricana. C'était une orgie comme elle n'en avait jamais vues ! Tant de corps mêlés, tant d'envies assouvies.

Jean-Charles à quatre pattes en train de brouter la

nouvelle Géraldine qui le tenait par les cheveux en lui intimant d'aboyer ; Béatrice qui se faisait écarter le sexe par deux sexes sans réussir à voir à qui ils appartenaient...

Elle reprit position sur son fauteuil pour satisfaire Chantal qui aimait tant qu'on lui lèche l'anus, pendant que Patrick se fourra en elle avec la douceur qu'il mettait toujours. Le Comte, lui, en parfait hôte, alla faire chercher les boissons et de quoi se sustenter. Le tout fut installé dans le couloir, devant la bibliothèque.

La nuit dura, dura. On ne vit pas le jour se lever, ni le soleil se coucher. Mais une chose est sûre : jamais, de mémoire de de la Tour, plus belle et longue orgie fut organisée.

# Rencontre au sommet

*Cette histoire-là, j'y tiens particulièrement. J'ai connu Roxy sur Second Life et nous avons passé de longs et délicieux moments, pendant très longtemps. Ce récit est celui de la rencontre qui n'a jamais eu lieu, cette rencontre que j'ai si souvent fantasmée. Un cadeau à celle que j'appelle volontiers mon amante virtuelle.*

## Premiers contacts

Me voilà descendant du train. Deux jours et deux nuits à la capitale. Le sac à dos bien rempli, en poche l'adresse de l'hôtel que j'ai réservé pour la première nuit et la façon de m'y rendre. C'est que je ne suis pas un grand habitué de Paris, alors j'ai pris les devants.

Je suis un peu fébrile, un peu excité. Il faut dire que je ne suis pas venu ici pour le travail. Loin de là ! Je m'avance comme prévu, et finis par repérer celui qui devait m'attendre près des guichets. Je me dirige droit vers lui et il me sourit. Je suis tout sourire aussi.

Il s'appelle Franck, et je vais baiser sa femme Roxanne. On se serre vivement la main, et je remarque avec plaisir qu'il semble aussi heureux que moi. Il est à peu près comme je l'imaginai, le visage peut-être un peu plus doux. Mais on sent bien le biker en lui.

Après les civilités d'usage, il m'invite à le suivre jusqu'à sa voiture. Je souris en montant dans le SUV. J'ai lu tellement de choses qui se sont passées dans cet habitacle... Franck m'amène boire une bière dans un bar qu'ils apprécient tous les deux.

— Pas de risque de tomber sur elle, Jéjé, m'explique-t-il. Alyssa s'occupe d'elle, rajoute-t-il avec un petit sourire en coin. Elles sont parties faire les magasins, ça va me coûter un bras !

Je ris avec lui, alors que nos bières arrivent. Alyssa, c'est la maîtresse de Franck. Tellement officielle qu'elle a vécu un temps avec eux. Il sait mettre les gens à l'aise. Il faut dire que d'une part, rencontrer des gens pour passer une nuit de luxe est quelque chose qui leur arrive régulièrement. Franck et Roxy sont des libertins endurcis.

D'autre part, j'ai passé du temps sur internet à me chauffer avec Roxy. Elle n'a pas son pareil pour vous faire bander et jouir à distance. Petit à petit, elle m'a avoué que c'était réciproque, comme sensation. Depuis le début, Franck était au courant de nos échanges. Et je dois avouer que ça m'excitait d'autant plus. Elle m'appelait « son amant », et Franck a même fini par me considérer comme tel. Nous n'avons eu que peu de contacts directs l'un avec l'autre. Mais tous étaient aussi faciles et détendus. Et si

tout le long du trajet, je sentais une pointe de stress à l'idée de cette rencontre, Franck réussit facilement à me la faire oublier.

Nous trinquons, et je me lance sur le sujet. Je crois que c'est bien que ce soit moi qui commence.

— Je te remercie d'avoir accepté qu'on se voit avant sans elle. Je sais que tu es d'accord pour cette rencontre, et tout, mais... C'était important pour moi.

— Et je te remercie d'avoir organisé cette petite surprise ! Roxy va adorer. T'as bien fait de me demander ça. C'est une première pour moi, mais je trouve ça super de ta part. Ça montre que c'est plus que me supporter que tu feras, mais que tu m'inclus à 100% dans cette rencontre.

— Je vais pas te mentir, Franck, réponds-je en ricanant. Je viens pour baiser ta femme, mais pour vous rencontrer tous les deux.

— C'est exactement comme ça que je vois les choses, aussi. Et me contacter sans lui dire, pour qu'on lui fasse ensemble la surprise de ta venue... J'adore cette idée ! Putain, elle va kiffer ! Et moi aussi, bordel ! Tu sais que t'y es pas totalement pour rien, dans ma pratique du candaulisme. Alors crois-moi, je vais pas me priver !

— Ahah ! Ben je lui avais promis que le jour où je pourrais venir, je te contacterais toi pour organiser ça. Je lui ai jamais dit que je lui en parlerais à elle !

Nous rions ensemble et j'insiste pour offrir la deuxième bière avant de nous séparer. Ce soir, ils ont un repas de famille, mais la journée de demain nous appartiendra. Le

courant passe très bien avec Franck, et je dois bien avouer que c'était le seul point d'ombre dans tous mes fantasmes. Rapidement, nous commençons à parler de plein d'autres choses. En grande partie de ce que je vais faire de ma soirée. Je lui dis que je dois d'abord passer à l'hôtel, puis je vais manger avec une tante. Un peu barbante, mais je l'aime bien, donc pour une fois que je passe près de chez elle. Il me conseille quelques lieux à visiter, comme les Buttes Chaumont, m'indique sur ma carte où tout se trouve et plus rapidement que ce qu'on aurait cru, il est temps de séparer.

— T'as notre adresse, Jéjé. Viens pour 15h mais ne sonne pas. Je viendrai te chercher, ok ? me demande-t-il avec un air malicieux.

— Ok, Franck ! À demain ! lui dis-je en me dirigeant vers la station de métro la plus proche.

\*\*\*

Après une soirée tranquille à marcher, manger et marcher, il m'a quand même fallu me soulager à la main de toutes ces images qui m'assaillaient. Roxy hantait mes pensées. À chaque instant. Même chez ma tante, il m'avait fallu dissimuler une érection naissante. En marchant pour rentrer, j'avais une bosse entre les jambes que la standardiste de l'hôtel n'avait pas pu rater en rougissant. J'ai laissé mon foutre sur la petite table de nuit, en espérant que la femme de ménage apprécie le cadeau !

Mais à présent que je suis devant leur maison, je ne fais plus vraiment le fier. 14h57. Franck ne va pas tarder à venir me chercher et m'emmener lui-même jusqu'à Roxanne. Je

fais les cent pas sur le trottoir quand j'entends des pas, puis vois la tête de Franck, grand sourire aux lèvres :

— Salut Jéjé !

Il s'approche et me serre la main avec un entrain qui a le don de me réveiller. Puis il enchaîne, sans vraiment me laisser le temps de lui répondre. Il est clairement excité. Apparemment bien plus que moi. Sauf qu'il a quand même l'air de mieux maîtriser, lui !

— File-moi ton sac, je m'en occupe. Suis-moi. Comme je t'ai dit, on a la maison pour nous jusqu'à demain. Roxy t'attend. Je vais vous laisser une vingtaine de minutes pour faire connaissance.

J'ouvre de grands yeux étonnés sur lui, mais ça n'a que l'effet d'agrandir son sourire. Je ne comprends pas où il veut en venir, et je vois qu'il est content de m'avoir surpris.

— Héhé ! T'es pas le seul à savoir faire des petites surprises. Je t'aime bien. Alors tu vas rentrer, prendre le couloir à droite, et tu la trouveras derrière la deuxième porte à droite. Elle t'attend là. Elle sait pas que tu viens, hein ! Alors surprends-la. Je vous rejoins dans vingt minutes. Mais j'exigerai une seule chose : ta bite reste dans ton pantalon.

— Heu... Ok, Franck... balbutie-je.

— Alors à tout à l'heure ! Dépêche-toi, reste pas là ! me dit-il en me poussant à l'intérieur de la maison.

Quelques secondes plus tard, me voici devant la porte. J'ai les mains moites et le cœur qui bat la chamade. Elle est derrière et ne s'attend pas à me voir. Je descends la poignée et ouvre.

Je marque un sacré temps d'arrêt en la voyant. Elle sourit, l'oreille tendue vers la porte et j'entends aussi sa voix :

— J'ai failli attendre, chéri.

Ce petit ton de provocation que j'ai mille fois imaginé est en tout point correspondant à mes fantasmes.

Je bande.

Je regarde l'heure. Il reste 18 minutes et Roxy est là, devant moi. Un bandeau sur les yeux et un collier de soumise pour toute tenue, attachée debout par les poignets avec des menottes fixées à une barre de fer qui fait toute la longueur du garage, jambes écartées. D'un simple coup d'œil, je remarque qu'elle mouille déjà. Elle est encore plus magnifique qu'en photo ou vidéo. Ses seins généreux sont déjà tendus, ses tétons dardés. Le piercing sur son sein droit reluit et attire mon œil. J'ai envie de sauter dessus et le tirer, mais je continue de la regarder. Sa bouche est maquillée, d'un rouge flamboyant parfaitement appliqué, et à son sourire, je devine ses yeux pétillants sous le bandeau. Ses hanches rondes qui surplombent le cul le plus provocateur qu'il m'a été donné de voir. Je n'en suis d'habitude pas un adepte, mais même ses pieds m'excitent.

Je bande comme un taureau.

Je referme la porte et m'approche doucement d'elle. Putain, Franck... Si je m'étais attendu à ça. En fait, j'y avais pensé. Mais pas sans lui. Je n'ai même pas besoin de la toucher pour la sentir se tendre un peu et lancer, une excitation mêlée d'une pointe de stress :

— Ben chéri ? Tu m'as ramené quelqu'un ?

Je ne réponds toujours pas. Je tends une main devant moi et plaque ma main sur sa chatte. Elle a une ligne de poils sur le pubis, que je caresse du pouce en plantant directement deux doigts en elle. Ses gémissements sont délicieux. Elle se mord la lèvre inférieure et ondule directement sur mes doigts. Mais dans ces conditions, je ne peux juste pas résister plus longtemps.

Ma main libre s'écrase violemment sur sa joue. Elle lâche un cri de surprise mais se met aussitôt à onduler plus fort sur mes doigts en souriant. Je lui envoie le retour et retire mes doigts de sa chatte. Je les goûte, je les suce, je les... Putain, c'est délicieux. Je regarde ma montre. Dix-sept minutes. Ça va être long, très long, en fait.

D'un coup, je tire sur le bandeau et le fais glisser sur son cou. Elle jette juste un coup d'œil sur moi puis regarde dans la pièce, en demandant :

— Il est où, Franck ? T'es qui ?

On ne peut pas dire qu'elle soit en panique. Elle a toute confiance en son homme. Et si son homme la laisse seule avec un autre, c'est qu'elle n'a pas à avoir peur. Mais elle est surprise, clairement. Nous avons échangé beaucoup de photos, mais très peu avec nos visages, en fait. Enfin, surtout pour ma part. Ce qui fait qu'il lui faut un petit indice pour me reconnaître :

— Tu me demandes qui je suis, ma petite chatte ? lui dis-je en plaçant ma main sur son cou et le serrant légèrement.

Les regards plantés l'un dans l'autre. Je peux presque

suivre le flux électrique qui remonte jusqu'à son cortex et crée la lumière. Sa délicieuse bouche s'ouvre encore plus de surprise. Et je souris, fier de l'effet.

Nous nous reconnaissons et nous embrassons. Mes lèvres sur les siennes. Je fonds littéralement et je la sens faire de même. Et notre baiser s'enflamme rapidement. Très rapidement. Ma main se serre presque malgré moi sur son cou, l'autre la caresse, partout. Nos langues s'enroulent entre elles comme si on essayait d'en faire un nœud pour rester collés l'un à l'autre. Nos souffles trahissent rapidement l'excitation qui monte en nous.

J'ai mal tellement je bande.

Tremblant d'excitation, ma bouche descend sur ses seins. Ma langue joue avec le piercing sur son téton droit. Et elle en profite pour m'exciter. Cette fois, les mots ne seront pas écrits.

— Baise ta maîtresse, défonce-la comme une petite chienne.

Je me recule un peu et la regarde. Elle a un filet de cyprine entre les cuisses. Bon Dieu ce qu'elle est magnifique ! Et ce regard posé sur moi. Je pourrais quasiment jouir dans l'instant tellement le feu qui les anime est torride. Je me mords la lèvre inférieure en lui souriant et lui réponds :

— Ma bite doit rester dans mon pantalon. On a encore un quart d'heure pour faire connaissance, chérie.

Je sais très bien dans quel état ce petit nom va la mettre. Elle réalise aussi bien que moi, maintenant, ce que Franck appelait « faire connaissance ». D'un regard appuyé, elle

m'indique un sac de sport posé au sol contre le mur et revient sur moi, plus excitée que jamais :

— Alors viens t'occuper de ta pute. Fais-moi mal, bordel. J'en ai tellement souvent rêvé.

Je me rue sur le sac et l'ouvre en grand. Je fouille brièvement et en ressort un martinet et des pinces à tétons. Il faut que je respire, et c'est rien de le dire, hein ! Je passe dans son dos et découvre son cul, sa cambrure. Je respire. Je me plaque à elle, quasiment en apnée, si ce n'est cette grande inspiration pour m'enivrer de son odeur. D'un mouvement de reins d'experte, ma bosse vient se caler entre ses jambes et elle se met à frotter sa vulve détremnée contre mon pantalon, alors que j'attrape déjà un téton pour y poser la première pince à molette :

— Hummmm mon salaud... Tu sais à quel point j'aime que tu bandes pour moi, hein ? me lance-t-elle.

— Je suppose que t'auras tout ton temps pour la goûter, lui réponds-je. Je repars que demain après-midi.

Son ronronnement est tout simplement un supplice pour mon bas-ventre. Elle se crispe pour la deuxième pince que je serre juste ce qu'il faut pour qu'elle ne tombe pas. Et aussitôt, je me recule. Mon pantalon est taché de cyprine. Ça me rend dingue de désir. J'aurais pu être hésitant. Et peut-être même que Franck lui-même l'avait senti. Il voulait sûrement que je me lâche totalement, que je la découvre vraiment, dans toute sa splendeur. D'où la frustration. Car c'est clairement la frustration de ne pas pouvoir la baiser sur-le-champ qui guide mon bras à cet instant.

Le cuir du martinet claque sur sa fesse droite avec violence. Elle-même ne s'attendait peut-être pas que j'y mette autant d'entrain aussi vite. Elle crie sans se retenir. Je la vois commencer à tourner la tête, sûrement pour me provoquer et me pousser plus loin, mais elle n'a pas le temps d'ouvrir la bouche. La fesse gauche. Puis les coups pleuvent. Ses fesses rougissent devant mes yeux ébahis. Roxy se met à hurler de douleur, mais réussit toujours à m'inciter :

— Oh oui, mon amour ! Prends ta chienne ! Défoncel-la !

Dans nos ébats virtuels, elle a toujours su me mettre dans des états pas possibles. Et là, je perds carrément pied. Le martinet remonte sur son dos et je le strie de marques rouges. Son corps se tend devant mes yeux et je suis en nage. De rage, je la fouette entre les jambes une dernière fois avant de m'arrêter. Elle lâche un cri perçant de douleur. Et je dois bien avouer qu'il m'excite.

Je retire mon pull en la contournant et je vois enfin ce regard. Il m'ordonne de continuer, de donner tout ce que j'ai. Sa respiration est saccadée, elle a encore mal du traitement que je viens de lui donner, mais en réclame encore. Je retire mon t-shirt et il me semble que la simple idée que je retire le reste est à deux doigts de la faire jouir.

Je ne regarde même pas ma montre et viens resserrer les pinces sur ses tétons. Elle serre les dents en grinçant de douleur, mais garde ce regard provoquant et en rajoute une couche :

— T'aimes ça, me voir souffrir, hein, petite bite ?

Ce n'est pas une réaction que j'aurais normalement. Mais rien n'est normal, avec elle. Je le sais. Alors je ne retiens pas ma main qui lui assène un autre aller-retour. Elle sourit de toutes ses dents en me sentant me plaquer contre elle. Ma main vient se plaquer sur sa chatte dégoulinante. Et malgré mes doigts rendus glissants par sa cyprine abondante, je serre son clitoris de toutes mes forces en lui soufflant à l'oreille alors qu'elle se tord de douleur :

— J'imaginai même pas à quel point j'aimerais ça, sale truie...

Mes doigts relâchent son clitoris et je la sens se décriper. Mais aussitôt, je la gifle de bon cœur entre les jambes. Sa cyprine m'éclabousse et son cri enchante mes oreilles. J'attrape ses seins à pleines mains et les serre malgré les pinces qui lui triturent les tétons. Je les lèche et les embrasse, l'entends gémir de plaisir et onduler contre moi. Je sais que ses poignets commencent à la faire souffrir pour de bon, mais elle remue ses seins devant mon visage. Ses gémissements trahissent la douleur que les pinces lui infligent, augmentée par mes mains.

Alors je les lui enlève. Je lis une légère déception dans son regard, au début. Mais quand elle me voit reprendre le martinet, elle sait qu'elle va aimer, et s'apprête à me recevoir. Je regarde enfin ma montre. Il reste huit minutes. Que le temps passe vite ! Alors je lève le bras. Je peux voir Roxanne qui retient déjà son souffle, prête à recevoir le coup.

Sur les seins. En l'entendant crier sans presque me quitter des yeux, je deviens totalement fou et m'acharne

dessus. Lorsque je m'arrête, elle suffoque. Je remarque seulement qu'elle pleure un peu. Mon instinct est à deux doigts de me faire la prendre dans mes bras. Mais il reste six minutes. Je me jette sur le sac et en sors un gode bien large et un tube de lubrifiant. Roxy me regarde mais apparemment, elle n'a plus la force de me provoquer.

Lorsque je reviens auprès d'elle, je m'agenouille devant elle. Je la regarde encore, elle me sourit. Je lui souris. Une demi-seconde, je me dis qu'il aurait peut-être été préférable que nous nous soyons retrouvés dans un bar, de laisser l'envie monter, d'y aller crescendo. Mais bordel, je repousse cette idée aussi vite. Ça fait des mois qu'on fait bien plus que se chauffer, on n'aurait de toute façon pas tenu cinq minutes avant de se sauter dessus, même dans un lieu public. Il reste cinq minutes.

Je jette mon visage sur sa chatte dégoulinante et elle en crie de plaisir, cette fois. Même si ce cri ressemble fortement à quand je la fouettais. Mais c'est du plaisir, sans aucun doute. Je suce son clitoris avec force, comme un dingue. Putain comme j'aimerais me branler en même temps. Ma langue la pénètre et elle se met à frotter sa chatte sur mon visage. Je suis au paradis. La cyprine dont j'ai souvent rêvé le goût est encore bien meilleure que je le pensais. Et elle m'en étale partout en gémissant de plaisir.

— Oh oui, bébé ! Tu vas me faire jouir, continue !  
Bouffe-moi le con !

Et je le bouffe. J'aime autant vous dire que je le lui bouffe ! Au point que mes dents serrent son clitoris gonflé. Elle crie encore. Et putain, j'aime ça ! Son bassin s'est

calmé et c'était mon but. J'approche le gode de ses lèvres pendantes et pousse doucement. Elle serre les dents mais le monstre s'enfonce en elle comme dans du beurre. Je n'en suis pas sûr, mais je crois qu'elle commence à jouir à ce moment-là. Je n'ai pas vraiment le temps d'analyser, il ne me reste peut-être que trois minutes. Alors je l'enfonce encore, en lui suçant le clito, cette fois. Jusqu'à ce qu'il cogne au fond d'elle.

Et là, c'est sûr. Elle le crie, même, alors que je commence à aller et venir avec la bite en silicone, la cognant sans retenue à chaque fois contre l'entrée de son utérus :

— Oh oui !! Je jouis !! Putain, tu me fais jouir !

Je reçois même une bonne giclée de cyprine en plein visage. Putain, c'est le pied ! Je lui offre encore quelques va-et-vient qui la font tressauter. Elle est presque inerte mais n'arrête pas de me regarder. J'ai toujours rêvé de ce regard posé sur moi. Je lui retire le gode en me relevant et le laisse tomber au sol pour l'embrasser. Je dois lui tenir la tête, tellement elle est naze. Mais je sais que ce n'est que provisoire.

Et alors que nos langues s'emmêlent encore entre elles, que mon torse est plaqué contre ses seins, la porte s'ouvre. Roxanne et moi tournons la tête vers un Franck qui semble apprécier le spectacle :

— Ben mon salaud, j'espère que tu me l'as pas cassée !

Il est sûrement mieux placé que moi pour savoir que ce n'est pas le cas, mais je rougis, ne sachant trop, pendant une seconde, s'il plaisante vraiment ou pas. Je m'écarte de Roxy qui lui répond presque à ma place :

— J'adore quand tu me fais des surprises, chéri.

Je les regarde s'embrasser à pleine bouche. Et bordel, ça m'excite encore. Je pense un instant m'éclipser et aller me branler aux chiottes, mais le cliquetis des menottes que Franck défait me sort de mes pensées. Roxanne tangué un peu pendant que Franck lui retire le collier en lui précisant que ce ne sera sûrement que temporaire, puis elle prend Franck par la main pour l'embrasser à nouveau. Je les trouve beaux. Vraiment. Au sens le plus noble du terme.

Puis elle me prend la main et m'embrasse aussi. Je rougis encore, et Roxanne nous tire vers la porte :

— Je sais pas pour vous, mais moi, je boirais bien un verre !

Et nous voilà au salon. J'ai récupéré mon t-shirt, mais une Roxanne qui nous sert en tenue d'Eve ne calme pas mon érection, je dois bien avouer. Pourtant, je remercie chaleureusement Franck pour sa surprise. M'offrir sa femme pour exprimer mon sadisme, sans sa présence. Peut-être avait-il senti que s'il avait été là, je n'aurais pas pu me lâcher autant.

Le verre de vin me fait le plus grand bien. Roxanne n'arrête pas de remercier Franck aussi, et de me dire que j'ai été génial, qu'elle est heureuse que même passé la barrière de l'écran, je puisse la comprendre aussi bien. Je rougis et je bande. J'ai de plus en plus besoin de décharger toute cette tension, mais je ne dis rien. Et c'est Franck lui-même qui finit par dire :

— T'arrêtes pas de dire merci, mais je t'ai pas vue remercier Jéjé comme il fallait, petite salope ingrate !

Roxy ne se fait pas prier. En ondulant son corps, elle pose son verre et se lève du fauteuil dans lequel elle était assise pour s'agenouiller devant moi, déjà affairée à défaire mes boutons.

— Montre-moi cette queue en vrai, mon chat. Je vais te la bouffer comme une grosse chienne. T'aimes ça, quand je suis chienne, hein ?

Déjà, mon chibre est au garde à vous devant ses yeux. Elle me caresse le gland, la verge et les couilles du bout des doigts. Ses yeux pétillent d'envie à l'idée de la faire cracher son foutre.

— Oh putain, sale pute, viens chercher ta récompense, lui dis-je en appuyant sur son crâne pour qu'elle m'avale en entier.

Franck rit de bon cœur et nous trinquons alors que Roxanne toussote sur ma queue. Je relâche la pression mais elle me garde au fond de sa gorge. Je sens sa langue me caresser le pieu de chair sur toute sa longueur, mon gland écrasé par ses haut-le-cœur. Sa bave coule déjà sur mes bourses et je lâche un râle puissant de plaisir. C'est le moment qu'elle choisit pour relever la tête, la bave au menton, les larmes aux yeux, et un large sourire aux lèvres. Elle tend une main vers l'entre-jambe de Franck et me branle énergiquement :

— Dommage que tu sois venu tout seul, je vais devoir m'occuper de vous deux moi-même.

Alors qu'elle est ravie d'avoir son homme et son amant pour elle toute seule. Elle en joue à présent, mais j'avais tenu à lui préciser que ma femme m'avait autorisé à venir,

sans lui dire que c'était si imminent, bien sûr. Elle n'aurait pas voulu de moi si je venais en cachette.

Franck l'aide à sortir sa queue et elle se remet à me pomper en le branlant. Je ne rate pas une miette du spectacle. Je crois qu'on ne m'a jamais sucé comme ça. Elle joue avec sa langue tout en couissant à une vitesse incroyable. Elle se baise elle-même la bouche avec ma bite. Elle me fait monter à une vitesse phénoménale.

Je baisse mon pantalon alors que ses doigts peinent un peu à malaxer mes couilles. À peine me suis-je bien remis au fond du canapé que je la sens descendre le long de mon périnée avec un sourire en coin alors qu'elle aspire à fond mon gland. Je lui ai souvent dit que j'aimais ça. Je sens son doigt fin commencer à forcer le passage. Et mon plaisir est si grand, sa salive si abondante, que son doigt se retrouve avalé par mon cul.

— Ben putain, c'est rare ! s'exclame Franck en rapprochant son chibre épais de la bouche de sa femme.

Celle-ci se jette dessus sans un mot et lui taille une pipe de tous les diables tout en me doigtant. Je reste là, incapable de bouger. Je la regarde pomper Franck comme une furie, je sens son doigt remuer dans mes tripes. Je suis à deux doigts de perdre connaissance tellement c'est bon. Les regards qu'ils s'échangent me rendent dingue. Je le vois sur eux : partager ça avec moi les excite au moins autant que moi. Finalement, Roxy pose des yeux enflammés sur moi en retirant son doigt :

— Tu viens te mettre au chaud, chéri ? me demande-t-elle en trémoissant sa croupe.

Sans même lui répondre, j'attrape mon pantalon et sors de la poche quelques capotes. Alors que j'allais commencer à en ouvrir une, Roxy pose une main sur les miennes.

— T'as pas besoin de ça, toi... Je veux vraiment te sentir en moi, bébé.

Je jette un coup d'œil vers Franck qui hoche la tête avec un sourire béat, sûrement dû à la pipe qu'elle lui taille depuis quelques minutes. Je sais que ce n'est pas leur habitude, et par cet accord, Franck me renouvelle la confiance qu'ils ont en moi. Et je ne me fais pas prier. Rapidement, je me retrouve devant sa croupe dégoulinante. Il me faut prendre une grande inspiration, pour réussir à me contrôler. Je vais baiser Roxy.

Combien de fois n'ai-je pas rêvé ce moment ? Des milliers de fois, à chaque fois différemment. Je pousse doucement ma queue entre ses lèvres brûlantes. Elle pose la tête sur la cuisse de Franck en soupirant de bonheur. Je regarde ma queue disparaître dans son ventre, juste en-dessous de son œillet frétilant. Il me semble arriver au fond mais je continue de pousser, écrase mes hanches contre ses fesses encore striées de mon traitement précédent. Elle se met à contracter violemment son vagin tout en reprenant sa fellation sur Franck qui ne rate pas un instant de ce qui se passe.

— Oh oui, putain, baise-moi... Défonce ta maîtresse, mon amour..

Je recule doucement mon bassin en admirant le résultat : ma verge est enduite de cyprine. Et d'un coup,

je l'enfonce à nouveau en elle. Aussitôt, je m'accroche à ses hanches et me mets à la culbuter avec une espèce de rage qui me fait presque oublier d'être impressionné de faire ça en faisant face à son mari.

— Oui, bébé ! C'est bon, défonce ta pute !

Elle se met à crier et allez savoir exactement dans quel état d'esprit Franck lui attrape les cheveux pour lui enfoncer sa queue dans la gorge. Il me sourit en coin alors que j'entends les haut-le-cœur de Roxy. Je lui claque violemment une fesse et y mets toutes mes forces. Excité comme je suis, je sais très bien que je ne vais pas tenir longtemps. Alors je lui offre l'intensité.

Elle relève la tête dans une grande inspiration, je peux voir la bave couler abondamment sur son menton. Tout en reprenant son souffle, elle branle Franck et remue sa croupe sur ma queue en m'attisant encore :

— Qu'est-ce qu'elle est bonne, ta queue ! J'en ai tellement rêvé, de la prendre dans le con !

Mais quand elle se tourne comme ça vers moi, la main poisseuse de salive sur la bite de Franck, et avec ce regard de braise, je me sens partir. J'essaye bien de me retenir, mais c'est sans compter sur elle et sa cambrure.

— Hummmm viens en moi, chéri.

Et aussitôt, elle se cambre violemment en contractant son vagin. Mes doigts s'enfoncent dans ses fesses, mes ongles la font pousser un cri de douleur. Je sens de puissants jets de foutre remonter le long de ma verge et gicler au fond de sa chatte, tapisser ses parois dégoulinantes de cyprine. Je mets de longues secondes à me remettre de

cette jouissance, alors qu'elle continue d'onduler sur ma queue. Franck semble de plus en plus aux anges, surtout quand Roxy me demande :

— Tu me fais goûter ton sperme, chéri ?

Et je ne me fais pas prier. Je me retire d'elle, la queue encore bandée, dégoulinante de cyprine et de foutre, et je plonge ma tête dans sa croupe. Ma langue récolte ma semence qui coule d'elle et je me mets à aspirer sa vulve. Elle se crispe sous le plaisir, même s'il ne dure pas longtemps. J'approche mon visage du sien. Franck en profite pour aller ma place derrière elle.

— Cette fois, ce sera pas virtuel, fait-il joyeusement en insérant sa queue où je viens de jouir.

Il est vrai qu'à plusieurs reprises, dans les scénarii que l'on se faisait, Roxy imaginait rejoindre Franck la chatte encore pleine de mon sperme. Ou inversement, d'ailleurs !

J'offre ma langue pleine de sperme à Roxy, qui lèche, suce, avale, avec un délice non dissimulé. Pendant ce temps, Franck va et vient doucement, nous regardant nous embrasser de cette façon. Et lorsqu'elle me glisse un « Merci » libidineux, il se met à la culbuter plus féroce. Le résultat se fait entendre aussi sec :

— Je t'aime ! Mon amour, mon homme ! Putain, défonce ta grosse chienne !

Je crois que je vais péter un plomb. Je me rends compte que malgré la jouissance, ma queue reste bien dure, quand Roxy l'attrape dans sa main et me la branle frénétiquement, la serrant aussi fort que Franck la baise. Son regard part en vrille. Elle est comme absente, et pourtant bien présente.

Sa bouche se tord et lâche un râle grave.

— Oooooohhhh ! Je jouis ! Ouiiiiiii !

Je ne peux pas rester sans rien faire et je me mets en position pour lui enfoncer ma queue en bouche. Pendant que je la baise en rythme avec Franck, elle lève des yeux faiblards sur moi. Elle se laisse totalement faire. Comme un bout de viande. Et c'est mille fois plus excitant que ce que j'aurais pu imaginer de plus fou.

Je suis incapable de dire combien de temps ça dure. Franck jouit en elle et elle se laisse tomber aux pieds du canapé. Je m'assieds juste au-dessus d'elle et ne peut m'empêcher de me finir comme ça. Mon foutre gicle sur son corps, sur sa peau, alors qu'elle sourit aux anges en reprenant son souffle.

Franck vient aussi s'affaler dans le canapé et me tend mon verre que je n'ai pas eu le temps de finir :

— Je vais pas y aller par quatre chemins, Jéjé, me fait-il. Je suis content que tu sois venu !

— Et moi donc ! réponds-je en trinquant avec lui.

— Et elle aussi, je crois, dit-il en ricanant vers Roxy qui ondule au sol en étalant mon foutre sur sa peau.

Je la vois glisser sa main entre ses cuisses et récolter le sperme de Franck pour le mélanger au mien sur ses seins et son ventre.

— Je vais plus jamais me laver, lance-t-elle.

Et le pire, c'est que je sais que quelque part, elle ne plaisante pas tant que ça. Elle a sa manière bien à elle, parfois, de déclarer son amour.

## Une nuit inoubliable

Après m'être installé dans la chambre d'amis et avoir pris une douche bien méritée, nous voilà partis tous les trois en promenade. Franck et Roxanne tiennent à me faire connaître leur ville telle qu'ils la voient, et je dois bien avouer qu'ils sont à deux doigts de me faire changer d'avis sur la capitale, même s'il y a clairement trop de monde pour moi. Nous prenons des photos, ils me racontent que tel écrit de Roxanne s'est passé ici ou là, et à plusieurs reprises, en voyant mon regard excité, Roxanne vient m'embrasser. M'allumer serait plus juste. Même quand elle jette son dévolu sur la bouche de Franck, j'ai le sentiment qu'elle m'allume. Peut-être n'est-ce que moi qui me fais des films. Je suis sur un nuage, l'impression d'avoir été invité dans l'intimité du couple le plus libertin qui existe. Et de devenir leur ami.

Nous restons assez sages, Franck et Roxanne tenant leur rôle de guides touristiques avec sérieux et enthousiasme. Nous terminons à la terrasse d'un café, avant d'aller dans un restaurant où ils aiment se rendre avec leurs amis. Les quelques heures passées à les suivre dans la capitale m'ont presque fait oublier la raison de ma venue ici : user et abuser de Roxanne. C'est pourtant Franck lui-même qui remet les choses à leur place, une fois nos verres servis et que nous ayons trinqué à cette rencontre. Il fouille dans sa poche et pose sur la table le collier de Roxy :

— On va jouer, au resto, me dit-il avec un sérieux qui me fait demander si ce n'est pas un test.

Un instant, j'ai le sentiment qu'il veut voir jusqu'où je peux les suivre. Aurai-je les couilles de faire réellement tout ce que j'ai pu décrire en fantasme à sa femme ? C'était ma grande question aussi. Combien de fois n'ai-je pas joui en m'imaginant en public ? Mais je dois bien avouer une chose : maintenant que je suis devant eux, que Roxanne me sourit en coin, et que Franck attend ma réaction, je sens une violente brûlure dans mon bas-ventre, qui me fait sourire de toutes mes dents.

— Je t'écoute, Franck.

Quiconque aurait lu les écrits de Roxanne saura que Franck a une imagination débordante lorsqu'il s'agit du plaisir de sa femme. Lui-même le sait, et il sait aussi que tout n'est pas au goût de tout le monde, alors il insiste :

— Tu me dis si c'est trop pour toi, je comprendrais, hein. Tu sais à quel point on aime aller loin. Je veux être sûr que tu nous suivras avec plaisir.

— Franchement, Franck, lui dis-je alors. Je suis venu là pour ça. Et quelle pudeur devrais-je avoir dans une ville où je ne connais personne ? Dis-moi ce que tu as en tête.

Son sourire s'élargit, ses yeux se mettent à pétiller de malice, et Roxanne semble être à deux doigts d'avoir un orgasme.

— Une fois au resto, Roxy passera d'un côté à l'autre de la table. Le premier de nous deux qui la fait jouir la tringle dans les toilettes. Deux minutes à chaque fois, pas plus.

Je ricane alors que Roxy semble déjà si excitée. Je lève mon verre à cette idée et nous trinquons tous les trois avant que Franck ne passe le collier à Roxanne devant tout le monde. J'aime cette sensation des regards posés sur notre trio. Franck se rassied et dit durement à sa femme :

— Enlève ta culotte.

Et ma belle amante ne se fait pas prier. Elle se tortille un peu en faisant glisser le bout de tissu jusqu'à ses pieds puis le pose sur la table. Les gens autour de nous sur la terrasse font de gros yeux, mais essayent pour la plupart de faire semblant de ne pas avoir vu. Franck sourit, fier de sa femme, et fier, sûrement, du regard de braise que je pose sur elle.

Le chemin jusqu'au restaurant ne dure pas longtemps, heureusement. Nous marchons chacun d'un côté de Roxy et la pelotons sans gêne en riant. Je la devine déjà trempée et me dis que celui qui passera le premier la fera sûrement jouir en peu de temps. La table réservée est contre le mur. Je m'assieds dos au mur et Franck en face de moi. Roxanne se met à côté de lui, après que son homme le lui ai dit.

— Top départ quand l'apéro est servi, dit-il en sortant une pièce de sa poche. Pile ou face ?

— Pile !

Il lance la pièce en l'air et la rattrape pour me montrer la face de la pièce. Il ricane, mais quelque chose me dit qu'il aurait préféré commencer par moi. Lorsque le serveur vient nous demander ce que nous prendrons, je commande un Perrier en plus de tout le reste, prétextant avoir besoin d'un truc frais et sans alcool avec cette chaleur.

En fait, il n'en est rien. C'est un écrit de Roxy qui m'est revenu en mémoire. Et je ne suis pas mécontent de remarquer que ni Franck, ni Roxanne, ne semblent avoir compris quoi que ce soit à mon petit jeu. Alors pendant que Franck glisse sa main entre les cuisses de sa femme, je bois mon Perrier tranquillement après l'avoir versé dans un verre. Roxanne se trémousse sur cette main, en me fixant du regard. Je me mets à bander comme un âne, tellement elle me donne l'impression que c'est moi qui la fait gravement monter dans les tours.

Il me semble que certains clients ont déjà remarqué le petit jeu entre eux. Mais je suis tellement subjugué par cette femme sans limite que je m'en contrefous. Je commence à mieux comprendre Franck, en fait. Il n'y a qu'elle qui compte, elle sait parfaitement comment faire oublier qu'il y a un monde autour d'elle. Lorsqu'il lui ordonne de me rejoindre, je sursaute presque. Roxanne se lève, les joues en flamme, les yeux plein de malice. Mais moi, je fixe Franck, avec une gueule de petit merdeux qui va faire la connerie du siècle, et qui en est fier. J'attrape la bouteille de Perrier vide par le goulot et la pose l'envers sur la chaise près de moi avant que Roxanne n'ait le temps de s'y asseoir. Elle marque un temps d'arrêt, Franck explose de rire, et je suis devenu pivoine.

— Allez, assise, dis-je à Roxanne en me tournant enfin vers elle.

Elle me lance un regard de défi et vient poser ses fesses sur la chaise. Heureusement, c'est le petit format de bouteille. Elle doit forcer, et je l'aide en agitant la bouteille

vers le haut, mais sur ma main, je finis par sentir sa chatte brûlante. Elle souffle sur la table, pendant que je remue la bouteille en elle. Elle s'agrippe aux rebords et je sens un petit liquide chaud couler sur ma main.

— Il... Il a gagné, chéri... murmure-t-elle difficilement avant de remonter le bassin.

Je suis comme un dingue, j'ai l'impression que tout le monde dans le restaurant sait ce qu'il vient de se passer. Et je crois que j'en suis encore plus excité. Histoire de ne pas trop montrer ma gêne, je m'amuse à lécher le cul de la bouteille, quand Franck me demande :

— T'as pris exprès un Perrier, ou quoi ?

— La vérité, c'est que j'aime pas le Perrier, lui dis-je. Mais l'idée ne vient pas de moi.

Franck, comme Roxanne, qui est retournée s'asseoir près de son homme, posent sur moi un regard interrogateur.

— Elle vient de toi, Roxy, lui dis-je.

Je m'esclaffe en voyant son air ahuri, alors je me penche vers eux pour leur préciser tout bas :

— Alyssa, sur la table du salon.

Immédiatement, ça leur revient. J'ai toujours en mémoire le récit de ce repas où Alyssa, alors soumise au couple, avait servi pour le même jeu avec des invités pendant l'apéritif. C'est Roxanne qui avait gagné en n'utilisant pas ses doigts mais une bouteille de vin. Nous rions tous les trois ensemble et discutons de la suite de la soirée en mangeant :

— Je vous déposerai à la maison, puis j'irai chercher

Alyssa au boulot, nous précise Franck. Qu'elle boive au moins un verre avec nous.

J'avoue que je suis aussi surpris qu'heureux. Je sais ce que représente Alyssa pour Franck et Roxanne, bien plus que l'amante de Franck. Alors qu'il ait préparé les choses pour que je la rencontre aussi, ça me touche. Mais Roxanne ne rate pas l'étincelle qui s'est mise à briller dans mon œil, lorsque Franck a parlé d'elle :

— Je crois que tu devrais venir prendre ta récompense avant de décharger dans ton pantalon en pensant à la bombe asiatique.

N'allez pas croire qu'il s'agisse là de jalousie. Ce n'est que de l'envie, et je la soupçonne d'être aussi excitée que moi à l'idée qu'on termine la soirée tous les quatre. Je la vois se diriger vers les toilettes et attends quelques secondes avant de la suivre, incité par son homme que je laisse seul à la table.

Lorsque j'arrive aux toilettes, je vois Roxanne me faire signe de la rejoindre dans la partie des femmes. Je n'ai même pas un moment d'hésitation et ça me surprend. Mais je devais me douter qu'en présence de cette créature, je ne serais plus tout à fait le même. Je m'engouffre donc dans la porte entrouverte et elle m'attire jusqu'à une cabine, où elle relève sa jupe pour me présenter sa vulve encore dégoulinante :

— Dépêche-toi, bébé... Y a toujours plus de passage, chez les pissouses !

Je retiens un ricanement et m'empresse de sortir ma queue déjà bien raide. Penchée sur les latrines, Roxanne

me lance un regard de braise auquel je réponds en la remplissant sans autre forme de procès. Je la vois se mordre la lèvre inférieure pour ne pas émettre de son trop fort. À peine ai-je le temps de me mettre à limer sa chatte qui clapote déjà, qu'elle agrmente mes va-et-vient des siens, roulant du bassin sur mon mât déjà prêt à exploser.

Entendant la porte s'ouvrir, on s'arrête net. Je me penche en avant pour mettre ma main sur sa bouche et ensemble, nous continuons d'onduler alors qu'une femme se soulage d'une toute autre manière non loin de nous. Je fais de mon mieux pour ne pas que mon souffle s'entende. Nos regards restent collés l'un à l'autre, surexcités par la situation. Malicieuse, Roxy se met à jouer du bassin à nouveau, nos mouvements lui laissant plus de possibilité d'action. Je devine ce qu'elle veut et j'avoue que je n'ai pas envie de lui refuser ce plaisir.

Je laisse venir, ne retiens rien, les yeux simplement plantés dans les siens, ma main lui écrasant toujours la bouche. Le jet d'urine se termine à peine que la porte s'ouvre à nouveau et que la dernière cabine de toilette se fait assaillir. Je sens les contractions que Roxy applique à son vagin, en complément de ses ondulations de déesse. Comme pour lui faire payer, ou pour l'amener avec moi, je suce mon index et le lui enfonce dans le cul. Je vois ses yeux s'arrondir d'abord, mais rapidement, ses ondulations se font encore plus vicelardes.

Je ne tarde pas à décharger au fond d'elle, retenant très difficilement les râles que j'aurais bien envie d'exprimer. Ses yeux partent dans le vague en même temps que je

sens un filet chaud couler sur mes couilles qui se vident par à-coups. J'enlève ma main, pour l'admirer. Elle me sourit aussitôt, continuant d'onduler sur ma queue et mon doigt. J'ai le sentiment de ne pas finir de me vider en elle, je sens mes jambes défaillir, et la seule chose qui me retient à ce monde, ce sont ses yeux.

Je pourrais rester là, en elle, à la regarder pendant des heures, mais elle me fait revenir à la réalité et se défaisant de mon emprise pour venir m'embrasser tendrement. J'ai la tête qui tourne, mais je pense à refermer mon pantalon. Je n'ai même pas le temps de me demander comment on va sortir de là sans se faire griller, qu'elle me pousse pour ouvrir la porte et se rendre aux lavabos. Ni une ni deux, je la suis. Devant le miroir, on se sourit sans un mot, alors que la dame sort de sa cabine, choquée de me voir ici :

— Ben faut pas se gêner ! qu'elle me fait. Les hommes, c'est à côté.

Mais avant même que je ne réponde, en jetant le papier dans la poubelle après m'être essuyé les mains, c'est Roxanne elle-même qui le fait en me prenant par le bras pour me faire sortir :

— Il avait besoin de quelqu'un pour la lui tenir, j'allais pas faire ça chez les hommes !

La porte claque derrière nous et nous rejoignons Franck en pouffant de rire. Et lorsque la bonne femme repasse près de nous, un regard noir posé sur Roxanne, celle-ci embrasse Franck à pleine bouche avant de lui dire un « Je t'aime, mon amour » assez fort pour qu'elle l'entende. La dame pense alors que cet amour vient de se faire cocufier

dans les toilettes et elle n'en est qu'encore plus choquée. À notre table, elle ne le saura jamais, mais cette dame a définitivement débridé l'ambiance.

Après le repas, avant de monter dans la voiture, Franck ordonne à Roxanne de se mettre à poil. Sans une once d'hésitation, elle s'exécute et s'assied nue sur le siège passager.

— Et écarte tes cuisses de salope, lui sort-il avant de mettre le contact.

Sur la route, il roule doucement, de façon à ce que les piétons puissent se rincer l'œil. Il lui fait se caresser les seins, arguer les mecs en soirée depuis l'habitacle de la voiture. Assis derrière, je peux mieux voir à quel point tout ça l'excite. Je n'ai toujours eu que le point de vue de Roxy sur ce sujet et là, je prends en pleine face la puissance de son plaisir. J'ose alors m'avancer sur mon siège et commencer à poser mes mains sur elle à un feu rouge, où deux mecs et une nana en oublient de traverser. J'attrape ses seins et les malaxe fermement, les claque, pendant que Franck a glissé une main entre ses cuisses. Elle n'a plus qu'à gémir, nous berçant les oreilles de ses sons délicieux. Dès que le feu passe au vert, Franck démarre sous les applaudissements des passants et lorsqu'il nous dépose devant chez eux, Roxanne est clairement en chaleur.

— Tiens, je te la laisse le temps de revenir avec Alyssa, me dit-il en me tendant le bout de la laisse qu'il vient d'attacher à son collier. Vous avez quartier libre, rajoutez-il avec un sourire en coin.

Je ne me fais pas prier et sors de la voiture pour récu-

pérer la laisse et tirer Roxy, nue, alors que n'importe quel voisin pourrait la voir depuis sa fenêtre, malgré la nuit qui commence à tomber. Franck démarre et le SUV s'éloigne. Roxy, elle, est tout sourire quand elle me dit :

— J'espère que t'as pensé à lui demander les clés de la maison, parce que j'ai pas de poches, moi !

Je marque un temps d'arrêt, un air ahuri qui la fait ricaner. Alors je lui claque la fesse et elle couine de surprise, le regard attisé par la fessée.

— Alors peut-être qu'il est temps que tu me montres la terrasse avec piscine ! Passe devant !

Nous faisons le tour de la maison, elle me montre du doigt celle de son voisin voyeur et j'espère au fond de moi qu'il ne va pas rater ce qui va suivre. La terrasse en bois est large et la piscine me donne aussitôt envie. Ni une ni deux, je me débarasse de mes vêtements et plonge nu. Roxanne ne se fait prier, quand je lui dis de me rejoindre. Elle vient se blottir contre moi et m'embrasse tendrement :

— Je n'ai pas eu le temps de te dire à quel point je suis heureuse que tu sois là, chéri.

Je réponds à son baiser, me laissant aller à ce moment sentimental :

— T'imagines même pas à quel point je le suis aussi, bébé...

Mon bas-ventre commence déjà à me brûler, mais j'attrape la laisse qu'elle n'a pas enlevée et la tire vers le bord de la piscine :

— Viens par là, j'ai un autre fantasme à assouvir...

Je la fais remonter sur la terrasse et l'amène devant un

transat, lui intimant de s'y installer à quatre pattes. Un sourire en coin, elle s'exécute et trémousse sa croupe qui me fait déjà bander à nouveau. Je n'en reviens pas moi-même.

— Tu veux mon petit cul, hein ? me lance-t-elle avec assurance.

— Comme si c'était un secret, ça ! Mais pas tout de suite, sale truie, lui fais-je en claquant ma main sur sa fesse.

Elle se crispe aussitôt et roucoule en sentant ma main glisser jusqu'à son sexe et déjà la caresser fermement. Mon majeur et mon annulaire s'enfoncent facilement en elle et je l'entends ricaner de plaisir. Je tire sur la laisse pour la faire se cambrer et approche mon visage de sa joue pour la lécher, en fouillant son vagin avec virulence. Elle se met à couiner de plaisir, la chatte déjà clapotante, et je lui appuie sur la tête pour qu'elle la pose sur le transat. Une fois dans cette position, je retire mes doigts et me place derrière elle, pour admirer sa croupe offerte.

— Viens baiser ta petite chienne, me fait une Roxanne déjà montée très haut dans les tours. Viens défoncer ta pute...

Je claque sa vulve et elle lâche un cri strident qui m'excite encore plus.

— Oh oui, je vais te défoncer, ma belle salope.

Cette fois, ce sont trois doigts que j'insère dans son vagin. Bien profondément. Je les tourne et retourne, tout en me mettant à genoux devant le spectacle. Je ne sais pas si elle a compris, je pense que oui. Rapidement, je peux

y insérer un quatrième doigt et prends mon temps, de façon à ce que, combinés à ces mouvements de bassin et ses contractions de vagin, mes efforts me permettent de les voir disparaître tous les quatre en elle. Par moments, je lui claque les fesses de ma main libre, lui lèche l'anus en bavant dessus. Ma salive coule jusque sur ma main, pour aider un peu à lubrifier. Mais elle n'en a pas vraiment besoin. Sa chatte dégouline littéralement.

— Oh mon salaud ! Tu vas réussir à y mettre toute la main ! Putain, tu sais comme j'aime ça !

Je ne me presse pourtant pas. Ses râles et ses cris sont un vrai plaisir, autant que toute cette cyprine qui coule devant mes yeux sur le transat. Un instant, un court instant seulement, je me demande si des voisins l'entendent, mais rapidement, je n'y pense plus. Je suis subjugué par cette femme sans limite et qui réussit à briser les miennes d'un simple regard. Ce regard-là, celui qu'elle pose sur moi juste avant que je recule mon bras pour mieux rassembler mes cinq doigts. Je suis sans voix, ne contrôlant pas vraiment moi-même mes gestes. Mais Roxy, elle, est déchaînée :

— N'hésite pas à pousser fort, bébé. Défonce-moi l'utérus...

Petit à petit, je pousse, n'osant d'abord pas y aller trop fort. Je tourne mon poignet dans un sens, puis l'autre, réussis à insérer un centimètre de plus. Je ne sais pas combien de temps ça dure, mais bientôt, je ne vois quasiment plus mes doigts. J'ai le souffle aussi court qu'elle, une gaulé de tous les diables qui me fait mal, et le fait qu'elle m'invective de continuer me fait perdre toute douceur.

— Vas-y, vas-y, vas-y ! Aaaahhhh !

D'un mouvement vers l'avant, je vois ma main entière s'engouffrer en elle. Bientôt, ses lèvres entourent mon poignet. Je ne bouge plus, admire son sexe écartelé, dégoulinant à souhait, sa croupe suante, son cul parfait que j'ai envie de bouffer. Lorsqu'elle semble s'être habituée à mon invasion vaginale, je ferme mon poing du mieux que je peux et pousse encore en avant. Ses râles sont ressemblants à ceux de la douleur, mais lorsque je plaque ma langue sur sa rondelle, elle roucoule littéralement.

— Putain, que c'est bon, bébé... Continue, cogne bien au fond...

Je relève la tête, un long filet de bave reliant ma langue à son anus, et m'exécute. Son cri lui arrache les cordes vocales. S'il n'a été entendu par personne, je ne comprends pas. Pour la première fois de ma vie, je sens l'entrée d'un utérus sur ma main. De ma main libre, je lui attrape les cheveux et la cambre au maximum.

— Mords dans la serviette, petite pute... Tu vas morfler, faudrait pas réveiller tout le quartier...

— Je m'en branle, de ces trous du cul !

Je crois bien l'avoir totalement déchaînée. Et j'aime ça. En l'entendant me répondre ainsi, je me perds totalement. Je ne suis plus vraiment là, plus vraiment moi. Ce n'est pas tout à fait moi qui bande mes muscles et tire de plus belle sur sa tignasse. C'est presque inconsciemment que mon poing se met à tabasser le fond de sa chatte, à l'en faire pleurer de joie. Elle ne retient rien non plus, me dit que je lui fais mal et qu'elle aime ça, qu'elle se sent femme

avec moi, que je connais ses besoins et qu'elle m'aime.

Sa chatte se répand d'un liquide chaud, quand elle semble avoir perdu ses forces. Je sais que ce n'est pas une fontaine. Un laisser-aller qu'elle n'offre qu'à peu de personnes. Son état passif me calme un peu, je reviens à moi. Elle urine sur mon bras et je lui réponds que moi aussi, je l'aime. Pas de l'amour qu'on porte tous les deux à notre conjoint respectif, mais on se comprend, on est tous les deux exactement sur la même longueur d'onde.

Une fois avoir retiré ma main, je l'allonge sur le dos en lui souriant. Ses yeux sont magnifiques et me font fondre. Mais j'ai besoin de décharger toute cette tension en moi. Alors je me mets à genoux au-dessus d'elle, une jambe de chaque côté de son corps. Penché en avant, je plonge mon pieu dans sa bouche. Elle m'accueille sans broncher, me laisse la baiser ainsi, obstruant sa gorge de mon gland turgescent. Elle ne pose même pas les mains sur moi. Elle se laisse juste faire, et je me rends compte à quel point c'est délicieux de baiser un bout de viande quasiment amorphe.

Il ne me faut pas longtemps pour jouir, dans ces conditions. Mes yeux dans les siens, je remplis sa bouche de mon foutre, qu'elle avale en me souriant. Lorsqu'on s'embrasse ensuite, elle me remercie, mais je n'ai même plus la force de lui dire à quel point je trouve que c'est moi qui devrais la remercier.

Nous somnolons presque l'un contre l'autre lorsque Franck revient accompagné d'Alyssa. Nous nous levons et Roxanne va l'embrasser directement.

— Excuse-moi, j'ai peut-être encore le goût de son foutre dans la bouche, chérie.

Alyssa ricane timidement et s'avance vers moi en souriant. Nous nous faisons la bise, un peu gênés, mais Franck me tape l'épaule :

— Hé ben apparemment, quand on te donne carte blanche, tu sais en profiter, mon salaud ! On vous a réveillés, ou quoi ?

— Il faut dire qu'un fist au bord de la piscine, ça calme un peu ! s'exclame Roxy.

Franck rit de bon cœur, même si je sens son excitation. Alyssa, elle, ricane, encore timide apparemment. Mais ses yeux se mettent à pétiller de plaisir. Une fois rhabillés et installés au salon, Roxanne ayant été autorisée à quitter son collier, je peux vraiment me rendre compte à quel point elle n'avait pas exagéré sur la beauté asiatique assise près de Franck. Elle porte un haut moulant, sa poitrine est un véritable appel à l'indécence. Tout comme Roxanne, ses yeux rieurs vous font fondre en moins de deux secondes. Une telle femme qui vous regarde avec envie, on ne peut simplement pas y résister.

Ce que j'avais pris pour de la timidité au début, n'était en fait que de la fatigue suite à la journée de travail. Maintenant, elle rit sans retenue, relance sur les allusions de Roxanne à propos de ce qui va se passer par la suite. L'ambiance est tellement décontractée que j'ai l'impression d'être avec des amis de longue date.

Près de moi, Roxanne a repris du poil de la bête. Avoir raconté dans les détails à Alyssa comment nos corps ont

fait connaissance dans le garage l'a rendue surexcitée. Et aux regards que me lance la belle asiatique, quelque chose me dit qu'elle n'aurait pas refusé se retrouver à la place de Roxanne. Ces regards mêlés aux caresses de plus en plus appuyées de ma voisine, qui semblent rendre si heureux Franck, me font bientôt bander à nouveau. Roxy se penche à mon oreille, passant une main sous ma chemise pour caresser mon torse, tout en me susurrant :

— Ça te dirait de les regarder baiser ? J'en ai très envie, moi...

Je me mords la lèvre inférieure en hochant la tête, lorsque Franck demande :

— C'est quoi, ces messes basses ?

— Je disais à Jéjé à quel point vous êtes beaux, quand vous baisez, lui répond sa femme.

Et aussitôt, la chaleur monte d'un cran ou deux. Quand ces deux-là se cherchent et se trouvent, le monde entier pourrait devenir une partouze géante. Et Alyssa et moi n'avons aucunement l'intention de tenter une quelconque résistance. Tant et si bien que ce qu'il me semble n'être que quelques secondes plus tard, Alyssa est nue, cuisses grandes ouvertes, avec Franck qui la dévore avec douceur. Ses seins semblent m'appeler pour plonger la tête entre eux, sa bouche fine qui se tord de plaisir, les yeux fermés, ses cheveux bruns sur le visage, tout en elle est superbe. Roxy avait raison, c'est une bombe. Et voyant sûrement comment je scotche sur Alyssa, Roxanne vient se coller à moi en tâtant la bosse entre mes jambes :

— Je t'avais prévenu, chéri...

— Je veux vous voir tous les trois...

Je lui souffle ça comme une supplique, un besoin bien plus qu'une envie. Elle me sourit, m'embrasse et se lève :

— Rejoins-nous quand t'en peux plus...

Le temps de faire le tour de la table basse, sa robe est tombée et elle est nue. Franck continue son broutage de minou avec une dextérité qui fait décoller Alyssa pendant que les deux femmes s'embrassent en me jetant des coups d'œil aussi amusés qu'excités. Avant qu'Alyssa ne succombe à la langue experte de Franck, Roxanne l'assied sur le canapé. Rapidement, il est entouré des deux déesses qui se partagent son large pieu, l'avalant chacune son tour, mêlant leurs langues tout en léchant son gland.

Je commence à ne plus tenir et ai besoin de libérer mon sexe. J'ouvre mon pantalon et me caresse doucement en admirant le trio qui m'a tant fait fantasmer. Spectateur privilégié de ce qui les lie ensemble, je fais voler mes fringues à mon tour. Profitant d'un baiser au-dessus du mât de Franck, Alyssa demande à Roxanne :

— Tu permettrais que je goûte ton amour ?

— Ce serait le comble de partager mon mari et pas le reste, chérie, lui répond Roxy avant de tourner la tête vers moi. Et quelque chose me dit qu'il n'est pas contre non plus !

Je rougis légèrement et de son index, Alyssa me fait signe d'approcher. Je me retrouve assis près de Franck qui se fait pomper par sa femme, pendant qu'Alyssa commence à me caresser de ses douces mains sur toute ma longueur :

— Je ne suis pas aussi douée que Roxy...

Je ne réponds rien. Il n'y a rien à répondre, et lorsque ses yeux marron plongent dans les miens en ouvrant la bouche pour gober mon gland turgescent, j'en suis tout simplement incapable. Sa main qui tenait ma queue glisse rapidement sur mes couilles, qu'elle malaxe tout en allant et venant le long de mon chibre, apparemment soucieuse de s'assurer que j'y prends du plaisir, car elle ne me quitte pas des yeux.

— On n'est pas bien, là ? me lance Franck dans un moment où les deux femmes délaissent nos queues reluisantes de salive pour s'embrasser à pleine bouche.

— T'as la belle vie, quand même ! lui réponds-je en regardant Roxanne et Alyssa faire durer leur baiser tout en nous branlant.

— C'est pas toujours de tout repos, avec ces deux harpies ! s'exclame-t-il en riant.

Elles rient aussi, et Roxanne fait semblant d'être vexée :

— Si vous voulez, on vous laisse ensemble vous reposer. On peut très bien se débrouiller toutes seules !

Je ne peux retenir la seule réponse qui me vient :

— Et rater l'occasion de baiser ton cul d'enfer ? Sûrement pas !

— Le plus beau cul qui soit, dit Alyssa en le lui claquant.

L'idée que j'encule Roxanne semble mettre tout le monde dans une espèce d'euphorie et je me retrouve bientôt assis sur le canapé, à regarder Alyssa préparer l'anus de Roxy après avoir étalé de ses doigts précis du lubrifiant sur toute ma longueur. Mon amante vient s'asseoir sur moi, me tournant le dos. Alyssa la guide elle-

même jusqu'à mon pieu, appuie sur ses hanches pour l'inciter à s'empaler sur moi.

Son cul ne résiste pas bien longtemps. Son anus se dilate avec une facilité déconcertante et rapidement, mon gland est au chaud en elle. Je ne saurais jamais si c'est elle-même qui se laisse tomber ou Alyssa qui appuie violemment sur ses hanches, mais le fait est que la seconde d'après, ma queue remplit son fondement.

— Oh oui, bébé... Tu le sens bien, mon petit cul serré ? Défonce-le, chéri...

Franck s'est levé du canapé et je m'y affale, en partie pour reprendre mes esprits, car je sens que ce cul va me faire exploser en peu de temps. Je claque ses fesses toutes lisses et commence aussitôt à lui asséner de grands coups de boutoir, la faisant couiner devant Alyssa et Franck qui semblent bien partis pour baiser les yeux rivés sur ma queue qui écarte le petit trou de Roxanne.

Mais c'est peut-être mal les connaître. Je ne m'en rends pas compte, tout concentré que je suis à baiser ce cul parfait, qui m'accueille maintenant sans aucune résistance et semble même se lubrifier de lui-même. À moins que ça ne soit la sueur qui dégouline de son dos. J'attrape ses seins et les malaxe avec ferveur, sachant très bien à quel point elle aime ça, et c'est à ce moment-là que je vois Franck debout devant elle. Ces deux-là sont vraiment sur une longueur d'ondes bien à eux, parce qu'ils ne font qu'échanger un sourire avant que Roxanne ne se jette sur moi, en arrière, s'étalant sur moi.

D'où je suis, je vois Franck s'approcher de son entre-

jambe, me demandant sur un ton qui montre qu'il connaît déjà la réponse :

— Tu permets que je baise ma femme pendant que tu l'encules ?

Comment dire ? Je n'arrive pas à répondre avec des mots. Je sais ce qu'il va se passer, et c'est juste la cerise sur le gâteau ! J'attrape les cuisses de Roxy et les lui ouvre encore plus. Aussitôt, je peux sentir les couilles de Franck sur ma hampe plantée dans son anus. Bientôt, nous voilà en train de la limer par les deux trous. Les sensations sont quasiment indescriptibles. Je sens sa bite contre la mienne, et loin de m'en sentir honteux, ça me rend totalement dingue. On se caresse presque mutuellement à travers la fine peau qui sépare ses orifices, Roxanne devient horriblement vulgaire et je dois bien avouer que même si je l'entends à peine, ces mots-là participent à mon état plus que second. Si je n'avais pas déjà joui de nombreuses fois aujourd'hui, j'aurais déchargé en deux secondes.

— Oh putain ! Défoncez-moi ! Déchirez mes trous à bites ! Vous me faites jouir, putain ! Je vais vous gicler dessus !

Un autre sourire apparaît dans mon champ de vision. C'est Alyssa qui grimpe au-dessus de nous, face à Franck. Alors qu'ils s'embrassent à nouveau, Alyssa descend sa croupe. Pour me laisser la place, Roxanne se met un peu sur le côté. Ainsi, Alyssa peut s'asseoir sur moi. Son odeur, son goût, m'envahissent. Je la lèche, l'aspire, lâche les seins de Roxy pour lui claquer les fesses, les lui écarter pour dévorer son œillet sombre.

De son côté, Franck fait quasiment tout le boulot. Je ne bouge plus, m'appliquant à faire monter Alyssa, et Franck pilonne Roxanne comme un dingue en suçant les magnifiques seins d'Alyssa qui couine de plaisir, même si bien moins fort que Roxy, en train de hurler qu'elle va jouir.

À l'étonnement de tout le monde ou presque, elle se défait de notre emprise avant d'exploser complètement. Franck se retrouve derrière elle, Roxy face à Alyssa au-dessus de moi qui n'a quasiment pas bougé. Je comprends en voyant mon amante me présenter sa chatte dans laquelle elle plante trois doigts.

— Oh ouiiii !! Je jouis !! Putain !! Je gicle !! Prends ça dans la gueule, bébé !

Je reçois une véritable douche de cet éjaculat féminin, chaud et abondant. J'ai rapidement l'impression de sortir de la piscine et à peine ressort-elle ses doigts quand le flux diminue, que je me jette sur sa chatte, la lèche, le plus profond possible. Pendant ce temps-là, Franck s'est rabattu sur Alyssa. Il la prend en levrette près de nous et pendant que Roxanne se meut jusqu'au sol avec la ferme intention de me finir de sa bouche, je peux admirer le visage la maîtresse officielle de Franck en train de jouir sur le large pieu de Franck.

Me voyant sûrement en pleine extase devant la beauté de leur amie, Roxanne s'occupe avec douceur de ma queue, jetant elle-même des coups d'œil vers le couple près de nous. Lorsqu'Alyssa semble reprendre un peu ses esprits après avoir été secouée par un orgasme visiblement

fulgurant, elle se penche sur moi et passe sa langue sur mon torse pour lécher le jus de Roxanne sur ma peau. Je me laisse aller, souriant à mes deux anges, et voyant que Franck apprécie autant que moi la situation.

Je n'ai qu'à poser les yeux sur Roxanne à nouveau, la voir ruisselante de sueur, les yeux pétillants de joie et de luxure, la langue qui remonte le long de ma verge, pour décharger avec force. Autant mon orgasme est d'une douceur rare, comme s'il ne venait que s'ajouter à un état déjà extrême, autant mes giclées de foutre sont puissantes. Ma belle, délicieuse, admirable amie et amante rit en recevant mon jus sur le visage, tend les seins pour qu'ils en reçoivent leur dose. J'ai l'impression qu'elle jouit encore au fur et à mesure que mon sperme jaillit de mon gland tout rouge. Alyssa, elle, s'affale carrément sur moi en recevant les derniers assauts de Franck qui se vide au fond d'elle.

Dès qu'il se retire, la belle asiatique se met debout au-dessus de Roxanne qui reçoit sur le visage le sperme de son homme qui coule du puits d'Alyssa. Aussi heureux que moi, Franck vient s'asseoir près de moi en me tendant un verre et nous trinquons en les regardant se nettoyer mutuellement, s'embrasser et mêler nos jus dans leurs bouches, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte à avaler.

Après ça, je me mets rapidement à somnoler. Je suis rincé, sur les rotules. Une fois dans la chambre d'amis, je ne tarde pas à sombrer dans un sommeil profond, pour me réveiller en sentant un corps contre le mien. Ma belle

amante est là, s'est glissée sous la couette, et ce simple contact me fait bander comme un fou.

— Fais-moi l'amour, me souffle-t-elle alors que je remarque que le soleil est déjà bien levé.

Sans plus de préliminaires, elle grimpe sur moi et je sens la chaleur et la moiteur de son sexe sur mon gland. Avec douceur, elle me prend en elle en me souriant. Je prends son visage dans mes mains et l'embrasse avec une tendresse qui me surprend moi-même. Rapidement, elle se met à onduler en allant et venant le long de ma verge, tout en me parlant :

— Tu as été un amant formidable, Jéjé...

— Tu es la meilleure de toutes... Tu n'imagines pas le nombre de fantasmes que j'ai réalisés hier.

— La prochaine fois, c'est moi qui viendrai te voir, bébé. Han !

Elle appuie de toutes ses forces son bassin contre le mien, plante son regard dans le mien en se relevant, cambrant son dos au maximum en se caressant les seins pendant que je la sens déjà jouir, se contracter sur mon pieu planté en elle.

— Donne-moi ton jus, chéri. Que je te sente encore au fond de moi même quand tu seras dans le train.

Mes mains sur ses hanches, un avant-goût de ce que doit être le paradis devant moi, je me laisse aller au plaisir de la contenter une dernière fois, cette fois rien qu'entre nous. Je me relève, la tête dans ses seins, et la fait tomber sur le dos, avant de me pencher sur elle, et l'embrasser en jouissant bien au fond d'elle.

Lorsqu'ils me déposent à la gare et que je monte dans le train pour rentrer chez moi, Franck me confirme qu'il y aura bien un retour à cette rencontre. Quelle forme prendra-t-elle exactement ? Je sais que je n'en saurai rien avant le dernier instant, et c'est très bien ainsi. Je suis exténué mais si heureux. Et surtout, je dois bien avouer que penser à ma femme à cet instant me remplit d'un amour sans bornes, elle qui m'a laissé vivre ça, elle que j'ai tellement hâte de serrer à nouveau dans mes bras, elle que j'aimerais déjà sentir s'empaler sur mon sexe dressé dans mon short, quitte à choquer ma voisine !



Défis lancés à l'auteur, inspirations venues de personnalités délicieuses, voire même des commandes !

Ce recueil contient ici des nouvelles inspirées directement par des personnes réelles qui ont touché une corde sensible de Zeppo qui s'est aussitôt mis à écrire.

Tel un artiste peintre devant son modèle, il jette les mots les uns après les autres et fait le tableau de personnalités tantôt aussi crue-ment que la vérité, tantôt fantasmé ou enjôlé.



*Lisez !  
Jouissez !*